







N

B. f. 445.



Laveaux, Jean Clovis Tribonet de

V I E  
DE  
FREDERIC II,  
ROI DE PRUSSE.

Accompagnée d'un grand nombre de Remarques,  
Pièces justificatives & Anecdotes, dont la  
plupart n'ont point encore été publiées.

T O M E I V.

*Vie privée & littéraire.*



951

A STRASBOURG 1787.

Chez J. G. TREUTTEL, LIBRAIRE.  
A PARIS, chez les principaux LIBRAIRES.  
A GENÈVE, chez BARDE, MANGET & Comp.

Avec Approbation & privilège du Roi.

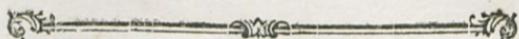


V I E  
FRIEDRICH  
KÖNIG VON PREUSSEN



Lals,





VIE DE  
FRÉDÉRIC II.

---

DERNIÈRE PÉRIODE.

---

Vie privée & littéraire. Maladie, mort.  
Influence de Frédéric sur son siècle.

---

**N**OUS avons vu Frédéric à la tête des armées braver, avec des forces inférieures, les forces réunies de l'Europe entière; conquérir une vaste province par son activité & son courage, la conserver par les mêmes moyens & les ressources inépuisables de son génie; & sortir couvert de gloire de trois guerres périlleuses, où il s'était trouvé plusieurs fois à deux doigts de sa perte. Nous l'avons vu employer les loisirs de la paix, à augmenter ses moyens de défense, l'armée & le trésor; à encourager l'agriculture, la population & le commerce qui

VIE DE F. TOM. IV.

A

font les foudiens de l'une & de l'autre, & à rendre ses sujets heureux ; parce que le bonheur du prince dépend du bonheur des sujets. Nous allons le voir maintenant dans le silence de la vie privée, s'avançant avec ardeur dans la carrière des sciences & des arts, cultiver avec succès les uns & les autres, & mêler ainsi les lauriers d'Apollon à ceux de Bellone. Nous allons le voir rejettant la vaine pompe des rois, déposer en secret le masque de la grandeur, pour jouir des douceurs de l'amitié, & de ces plaisirs purs de la société que l'égalité fait naître, & que l'orgueil effarouche.

FRÉDÉRIC avait reçu du ciel, une de ces ames de feu qui, toujours actives, demandent un aliment continuel. Ce sont les ames de cette espèce qui font les grands hommes dans tous les genres. Eloigné par un père sévère de tous les plaisirs de son âge, son activité lui en fit chercher d'autres, & il en trouva dans l'étude. La gêne où il vivait tendit de plus en plus le ressort de son ame, & de là fortirent des vertus héroïques & des talents extraordinaires. Le mépris que son père avait pour les lettres, & les obstacles qu'il mit aux études de son fils, ne servirent qu'à lui faire mieux goûter

les charmes de l'étude , & à accélérer ses progrès. Victime du despotisme , il vit le glaive du pouvoir arbitraire balancé quelques instants sur sa tête , abattre ensuite , à ses yeux , celle de son ami ; & il en conçut de l'horreur pour le pouvoir arbitraire ; & avant que de monter sur le trône , il forma le projet d'y faire régner la modération , la justice & la douceur.

MADAME de Recoule , sa gouvernante , l'avait familiarisé de bonne heure avec les meilleurs ouvrages des poètes français , & son ame était devenue sensible aux charmes de l'harmonie ; elle avait goûté des plaisirs purs qui devinrent pour lui une ressource dans ses chagrins , & qu'une douce habitude changea bientôt en besoin. Il cultiva la poésie , l'éloquence , la musique ; il étudia l'histoire , qui lui dévoila les fautes des souverains , & lui indiqua les routes de la gloire ; la politique qui l'éclaira sur ses vrais intérêts ; la philosophie qui lui donna le goût de toutes les vertus.

MAIS pourquoi nous efforcer de peindre ici Frédéric ? rapportons plutôt le portrait qu'il fait de lui-même dans l'épître à son esprit :

Apprenez quelque jour aux lecteurs indulgens  
 Si vous pouvez percer la sombre nuit des tems,  
 Ou si quelque hafard vous amène au grand  
 monde,

Quel était cet auteur dont la Muse féconde  
 Monta sur l'Hélicon, sur les pas du plaisir,  
 Et compofa des vers pour charmer fon loisir.

Dites que mon berceau fut environné d'ar-  
 mes,

Que je fus élevé dans le fein des allarmes,  
 Dans le milieu des camps, fans fafte, fans  
 grandeur,

Par un père févère & rigide censeur;  
 Que je fus écolier des plus grands capitaines;  
 Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'A-  
 thènes,

Je fus ami des arts plutôt que vrai favant,  
 Et que fans écouter un charme decevant,  
 Et simple courtifan des filles de mémoire,  
 Je n'aspirai jamais à la fublime gloire  
 D'être le plus fêté parmi leurs nourriffons;  
 Que fachant me borner & rabailfer mes fons,  
 Je me fuis contenté de peindre ma penfée,  
 Et de parler raifon en profe cadencée.

Dites que j'ai fubi, bravé l'adverfité,  
 Mais que parmi les rois depuis on m'a compté;

Attestez hardiment que la philosophie  
 A dirigé mes pas , & réformé ma vie ;  
 Dites qu'en admirant le systéme des dieux ,  
 J'ai préféré ma lire aux arts fastidieux ;  
 Que sans haïr Zénon , j'estimais Epicure ,  
 Et pratiquais les lois de la simple nature ;  
 Que je sus distinguer l'homme du souverain ,  
 Que je fus roi sévère & citoyen humain .  
 Mais quoiqu'admirateur de César & d'Abide ,  
 J'aurais suivi par goût les vertus d'Aristide .  
 Lorsque la Parque enfin , lassé de ses fuseaux  
 Terminera mes jours d'un coup de ses ciseaux ,  
 Que sur ma cendre éteinte boira la satire :  
 Dites que méprisant tout ce qu'on pourra dire  
 Un esprit irrité , chagrin , malfait , tortu ,  
 Trop rigide censeur de ma faible vertu ;  
 Sans aimer la louange , insensible à tout blâme  
 J'ai toujours conservé le repos de mon ame ;  
 Et que m'abandonnant à la postérité ,  
 Elle peut me juger en toute liberté .

Du goût des lettres à l'estime de ceux qui  
 les cultivent , il n'y a qu'un pas . Frédéric ad-  
 mira Voltaire , Maupertuis , s'Gravefande , Al-  
 garotti , Rollin , comme il admirait Alexandre ,  
 César , Charles XII , Gustave-Adolphe , l'Elec-

teur Frédéric - Guillaume & Pierre I; il brûlait du désir de les imiter les uns & les autres.

CEPENDANT on prétend qu'il eut dans sa jeunesse une horreur naturelle de la guerre & des combats; & que l'amour de la gloire fut seul capable de la lui faire surmonter. Sa conduite à la première victoire qu'il remporta, semble confirmer cette opinion; mais loin de jeter une tache sur sa gloire, elle la rend plus brillante encore. Il est difficile de devenir un héros & un grand capitaine, même lorsque le cœur inspire l'amour de la guerre; mais devenir le plus grand homme de guerre de son siècle, & peut-être des siècles passés, contre son inclination naturelle, c'était une gloire réservée à Frédéric II.

LA première fois qu'il vit le spectacle d'une guerre, son cœur sensible fut révolté; & il écrivit sur la campagne de 1734, des vers qui sont à peu-près les premiers que l'on connaisse de lui. On ne saurait les donner comme un modèle de poésie; mais il y a de la facilité, de la philosophie, & quelques images poétiques. C'est dans ces vers qu'il dit:

Ah! mortels, quelle est votre erreur  
De prêter vos mains meurtrières,

Et vos talens & vos lumières  
 Au meurtre, au carnage à l'horreur ?

ON voit dans les quatre derniers vers que son goût n'avait pas encore été épuré par le commerce de Voltaire, & qu'il ne connaissait pas encore cette unité de ton & de file, qui fait le charme des bons ouvrages. Les voici ;

Si j'ai su faire mon office  
 Sans être farouche & cruel ;  
 C'est qu'on peut aller au b . . . l.  
 Sans y prendre la ch . . . se.

VERS le même tems il fit une ode sur l'honneur. La dernière strophe paraît dictée par son cœur.

O gloire ! à qui je sacrifie  
 Mes plaisirs & mes passions ;  
 O gloire ! *en qui que je me confie* ,  
 Daigne éclairer mes actions ;  
 Tu peux, malgré la mort cruelle,  
 Sauver une faible étincelle,  
 De l'esprit qui réside en moi ;  
 Que ta main m'ouvre la barrière  
 Et prêt à courir ta carrière,  
 Je veux vivre & mourir pour toi.

C'EST en 1736 qu'il écrivit pour la première fois à Voltaire. La lettre était bien faite pour séduire un philosophe, (1) & sur-tout un philosophe comme Voltaire, qui n'avait guère moins de vanité que de génie. Les cajoleries furent prodiguées à plaines mains au philosophe, & il fallut bien que le philosophe y répondit par d'autres cajoleries. Frédéric qui doutait encore s'il parviendrait à la gloire des héros, voulut du moins se préparer celle d'homme de lettres; & les louanges de Voltaire étaient bien propres à exciter pour lui les cent trompettes de la Renommée. Ce prince travaillait alors à la réfutation du *prince de Machiavel*; quel homme était plus propre que Voltaire à donner de l'éclat à ce début littéraire? Frédéric crut qu'en se faisant l'éditeur de Voltaire, Voltaire ne refuserait pas d'être le sien. On venait d'imprimer la *Henriade* en Angleterre. Algarotti, avec lequel le prince royal était en correspondance, se trouva alors à Londres. Il le chargea de faire graver sur cuivre la *Henriade* toute entière, & de faire faire de cet ouvrage la plus belle édition qu'il fût possible. En même tems il fit pour ce poème, une préface où il appelle Voltaire, le

*prince de la poésie française, un génie vaste, un esprit sublime, &c.* Malheureusement pour l'édition, le père de Frédéric vint à mourir; Algarotti quitta Londres; & Frédéric qui, en recevant une couronne, trouva bientôt une occasion de l'entrelacer des lauriers de la victoire, oublia la *Henriade*, & vola en Silésie.

CEPENDANT la préface était faite; & l'intention du Roi était assez flatteuse pour engager Voltaire à la reconnaissance.

LA critique du prince Machiavel était finie, ce livre qui, dans notre siècle ne méritait guère d'être refuté, le fut avec esprit par Frédéric, ou du moins il annonçait par là à l'Europe, qu'il avait dessein de porter sur le trône, la justice, l'équité, la modération; il annonçait qu'il tiendrait inviolablement sa parole, il donnait de son règne les espérances les plus flatteuses & les plus brillantes. Frédéric envoya son manuscrit à Voltaire pour le corriger. Le philosophe rendit au Roi dans la préface de cet ouvrage, tous les éloges qu'il en avait reçus dans celle de la *Henriade*. (2) Avant que de le faire imprimer, il vit le Roi auprès de Clèves, & lui dit au sujet de l'anti-Machiavel: „Sire, si j'avais été Machiavel, & si j'avais eu quel-

qu'accès auprès d'un jeune Roi , la première chose que j'aurais faite , aurait été de lui conseiller d'écrire contre moi. » ( 3 ) Cependant il lui représenta qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre , précisément dans le même tems qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. C'était dans le tems de son affaire avec l'Evêque de Liège. Frédéric parut sentir cette objection , & permit d'arrêter l'édition ; mais le libraire demanda beaucoup d'argent ; & le Roi qui n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé , aimait mieux l'être pour rien que de payer pour ne l'être pas. ( 4 )

L'Anti-Machiavel n'est pas le seul ouvrage où Frédéric voulut donner une bonne idée de son cœur & de ses intentions. Ses vers respirent à chaque ligne l'amour de l'humanité & de la justice ; il se propose sans cesse pour exemple Tite & Marc-Aurele , dans la paix , le grand-Electeur Frédéric-Guillaume dans la paix. ( 5 )

EN effet, les premiers mots qu'il dit à ses ministres , en annonçant la mort de son père , étaient bien dignes de Trajan ou de Marc-Aurele. » Notre premier soin , leur dit-il , doit être de faire le bonheur de nos états , & celui

de chacun de nos sujets. Nous ne voulons pas que vous les opprimiez pour vous enrichir ; mais plutôt que vous ayez devant les yeux la prospérité du pays en même tems que nos intérêts ; car ces deux objets ne doivent point être séparés. „

ON fait comment Frédéric avait épousé la Reine. (6) Lorsqu'il fut monté sur le trône, on craignit quelque changement, à l'égard de cette princesse. Le jour de la mort de Frédéric-Guillaume, la cour vint féliciter Frédéric II, & passa ensuite dans l'appartement de la Reine, pour s'acquitter du même devoir. Plusieurs doutaient que cette princesse gardât longtems le titre qu'ils allaient lui donner. La Reine qui a toujours aimé Frédéric, & qui n'en parla jamais qu'avec le plus vif intérêt, reçut leurs compliments avec cette affabilité qui lui est si naturelle ; mais le trouble régna dans le fond de son cœur. Ce trouble augmenta bien plus encore lorsqu'elle vit tout d'un coup les portes s'ouvrir, & les courtisans se ranger pour faire place au Roi qui entrait dans sa chambre. Elle crut que cette visite imprévue lui annonçait sa disgrâce & la perte de son époux ; & elle tremblait d'avoir tant de témoins du malheur qu'elle

redoutait. Son embarras & sa faiblesse lui permirent à peine de se lever de son fauteuil pour recevoir le Roi ; & elle fut obligée de s'appuyer sur une de ses dames pour aller au devant de lui. Elle prononça quelques paroles entrecoupées pour excuser son émotion ; mais Frédéric l'interrompant , lui dit : „ Madame , tout le royaume fait de quelle manière je vous ai accompagnée à l'autel , vous savez vous-même la manière dont j'ai vécu avec vous , depuis ce tems-là ; ( ces premiers mots augmentèrent le trouble de la Reine , & elle faillit à se trouver mal. ) Vous pensez peut-être qu'étant maître de mes actions , je renoncerai à des engagements que j'ai contractés malgré moi , & qui ont été si mal remplis de mon côté. Mais fachez , Madame , que votre patience , votre tendresse , votre douceur inaltérable , & mille autres vertus donc vous êtes douée , m'ont ouvert les yeux depuis longtems. Jusqu'ici , il y a eu dans mon caractère quelque chose , ( vous le nommerez comme vous voudrez ) qui m'a empêché de vous faire cet aveu. J'ai voulu attendre l'instant où , en le faisant , je pourrais convaincre tout le monde qu'il était entièrement libre & volontaire. Ce mo-

ment est venu, Madame, & je vous invite à partager avec moi un trône dont vous êtes si digne. Oubliez, je vous prie, mes injustices passées: ou si vous en gardez quelque souvenir, qu'il ne serve qu'à augmenter l'éclat de votre triomphe. »

LA Reine douairière eut également à se louer de la tendresse & du respect de Frédéric II; il lui donna le titre de Reine-mère; & comme elle voulut l'appeller votre majesté, *appelez-moi toujours votre fils*, lui dit Frédéric, *ce titre est plus précieux pour moi que la dignité royale.* (7)

VOLTAIRE étoit le moment où son ami Frédéric ferait décoré d'une couronne; & il fut le premier poète qui le félicita sur son avènement. (8) Nous n'avons pas la réponse que lui fit Frédéric. Voltaire répliqua par la pièce connue qui commence par ce vers:

Quoi! vous êtes monarque, & vous m'aimez encore?

DANS la première année de son règne, Frédéric songea à rétablir l'académie des sciences de Berlin, qui avait été fondée par Frédéric I son grand-père.

Tom. IV.

\*

CETTE société qui doit sa naissance à la vanité de ce prince, plus qu'à ses lumières, fut fondée en 1700. Ses commencemens ne furent pas brillans; & il n'était gueres possible qu'ils le fussent dans les circonstances, où se trouvait Frédéric I. Il était question alors en Allemagne de réformer le calendrier; & Frédéric I, qui avait déjà fondé une académie de peinture, de sculpture & d'architecture, parce que Louis XIV en avait une, fonda alors une académie des sciences pour faire cette réforme. (9) Les almanacs qu'elle publia furent vendus au profit de l'académie. Les premières années, le produit monta à 400 écus; unique fonds de cette illustre société.

COMME on ne fait pas toujours des almanacs, les académiciens furent encore chargés de la propagation de la foi, & des missions étrangères. „Comme il est certain & reconnu, dit Frédéric I dans le diplôme de la fondation de cette académie, que les saines idées de Dieu, de la religion & du culte, & qu'en général les principes des vertus chrétiennes, ne sauraient être mieux répandus, enseignés & inculqués dans les esprits, tant dans le monde chrétien, que parmi les nations privées de la

lumière de l'évangile, que par des hommes qui joignent à l'intégrité de la vie, & à l'innocence des mœurs, une profonde connaissance des vérités divines & humaines; nous voulons & enjoignons à notre société, de travailler, sous nos auspices, à porter & à répandre le culte pur de la divinité parmi les nations les plus éloignées, & dans ces contrées où règnent encore les ténèbres de la plus grossière ignorance.

TELLE fut la société dont Leibnitz le plus grand philosophe de l'Allemagne fut fait président.

CEPENDANT la nouvelle académie resta dix ans sans observatoire, sans bâtimens & sans séances. Gottfried Kirch, que l'on avait appelé de Guben à Berlin, était le seul des académiciens qui travaillât. Il calculait chaque année & publiait l'état du ciel; mais aucun membre ne songeait encore à partir pour aller planter la foi chez les Hurons ou les Samoïèdes.

ENFIN le 19 janvier 1711, on eut un observatoire & une salle d'assemblée, une ta-

ble pour écrire, & une chaise pour appuyer; un ministre d'état nommé Printzen, y prononça un discours latin fort singulier; (10) le premier qui ait été prononcé dans cette académie; & qui a été suivi pendant longtemps de tant d'autres de la même espèce, prononcés quelquefois par des personnages non moins importants.

DEPUIS ce tems, l'académie eut des séances régulières; & nous voyons dans son histoire que ses membres, au lieu d'aller planter la foi chez les nations barbares, s'occupèrent à faire planter des meuriers dans le Brandebourg.

LA mort de Frédéric I, dit l'auteur de l'histoire de l'académie, fut un vrai coup de foudre pour la société. Nous avons vu le cas que Frédéric-Guillaume faisait des sciences & des savants, sous son règne, les éclipses furent mal prédites, les plantations de meuriers négligées; & Leibnitz dont la pension n'était pas payée, s'embarraissait fort peu que l'on fit des chrétiens, & que l'on nourrit des vers à soie.

CEPENDANT Frédéric-Guillaume auquel on avait proposé d'établir une école d'anatomie à l'académie,

Académie, goûta fort cette idée, parce qu'on a besoin de bons chirurgiens dans une armée; & elle fut établie le 15 mai 1717.

LEIBNITZ mourut en 1716, Frédéric-Guillaume lui donna un successeur, & le choix tomba sur Jaques-Paul Gundling. Il ne faut pas confondre ce nouveau président avec son frère, favant estimé, qui vivait à Halle. Celui-ci était une espèce de fou titré qui était devenu le plastron de toutes les railleries de la cour & de la ville, & que le Roi se plaisait à chamarrer de titres de toute espèce, pour le rendre plus ridicule encore. C'était un composé bizarre de pédantisme & d'orgueil, de sérieux & de plaifant, de gravité & de bouffonnerie, de jactance & de folie. L'auteur dont je prends ce que je rapporte ici, le représente marchant la tête en arrière, la mine haute, le regard plaifamment dédaigneux, de gros yeux sans esprit, les lèvres avancées, la démarche espagnole. L'habillement répondait parfaitement au personnage. C'était, dans les jours de cérémonie, un habit de velours noir, boutonnières & boutons d'or, parement rouges arrondis, allant jusqu'à l'épaule, veste de drap d'or tombant sous les genoux, bas de soie rouges à coins d'or,

fouliers quarrés à talons rouges , ample per-  
ruque blanche à l'espagnole , qui descendait  
sur les hanches & sur la croupe ; & par dessus  
tout cela un petit chapeau à plumet blanc.  
Tel fut le digne successeur du grand Leibnitz  
dans la présidence de l'académie de Berlin.  
Avec toutes ces belles qualités , monsieur le  
président aimait un peu le jus de la treille ; &  
comme il en prenait souvent plus que de rai-  
son , le peu de bon sens qu'il avait dans la  
cervelle , en était fréquemment troublé. Cet  
homme singulier mourut en 1732 , & fut en-  
terré en grande cérémonie dans un tonneau.

SA mort ne tarit point le ridicule que Fré-  
déric-Guillaume voulait verser sur cette pauvre  
académie , & il choisit pour le remplacer un  
autre fou , qu'il nomma vice-président. Ce fut  
le comte de Stein dont nous avons rapporté  
les patentes. Tom. I. p. 162.

L'ACADÉMIE de peinture & de sculpture  
n'était pas dans un état beaucoup plus brillant.  
Elle ne tenait plus de séances ; & les membres  
n'étaient plus payés. Pefne qui en était le di-  
recteur , quitta les tableaux pour les portraits ;  
les menuisiers s'étaient érigés en sculpteurs ,  
& les maçons en architectes.

FRÉDÉRIC avait raison de songer à relever une telle académie. Il forma le projet de lui donner un bâtiment plus commode, il se fit donner la liste des pensions, raya quelques membres ridicules, en nomma d'autres plus décens, & mit à la place du comte de Stein, le célèbre Maupertuis, qui avait sans doute bien plus de connaissances, mais guère moins de vanité que ses deux derniers prédécesseurs. Une lettre fort gracieuse invita le philosophe à se rendre à Berlin. Maupertuis, qui calculait toutes les occasions de jouer un rôle, avec bien plus d'exactitude encore que les degrés de l'équateur, accepta avec joie la proposition de Frédéric, & se rendit bientôt de Paris à Berlin.

LA guerre de Silésie suspendit pour quelque tems l'exécution des projets du Roi, à l'égard de l'académie. Quelques habitans de Berlin formèrent en attendant une société littéraire, à laquelle le Roi permit de s'assembler dans une salle du château.

ALGAROTTI, savant Vénitien, qui avait publié en 1738, ses dialogues italiens sur la lumière, les couleurs & l'attraction, (\*) vint à

(\*) *Dialoghi sopra la luce, i colori e l'attrazione.*

Berlin avec son frère au mois de juin 1740. Le Roi les accueillit & les fit comtes. C'est dans le même tems qu'il rappella Wolf, comme nous l'avons vu, & qu'il le fit chancelier de l'université de Halle, d'où il avait été chassé par le terrible Frédéric-Guillaume.

LORSQUE Frédéric fit un voyage dans le pays de Clèves; Voltaire qui était à Bruxelles, lui envoya des vers par un marchand de vin, nommé Honi, qui trouva le Roi à Wefel, où la fièvre l'avait retenu. Il répondit par les vers suivans :

De votre passeport muni,  
Et d'un certain petit mémoire,  
S'en vint ici le sieur Honi,  
Qui s'applaudissait de sa gloire.

Ah! dis-je, apôtre de Bacchus,  
Ayez pitié de ma misère;  
De votre vin je ne bois plus,  
J'ai la fièvre, c'est chose claire.

Apollon qui me fit ces vers,  
Est Dieu, dit-il, de médecine;  
Écoutez leurs charmans concerts,  
Éprouvez leur force divine.

Je lus vos vers , je les relus ,  
 Mon ame en fut plus que ravie ;  
 Je fus guéri , du moins je crus  
 Que ces vers me rendaient la vie.

Et le plaisir & la fanté  
 Que vous eûtes l'art de me rendre ,  
 Et force curiosité  
 D'un saut m'emportèrent en Flandres.

Enfin je verrai dans huit jours ,  
 Le généreux rival d'Homère ,  
 En quittant la morgue des cours ,  
 Je pourrai vivre avec Voltaire.

Partez , Honi , mon précurseur ,  
 Muni de ce nouveau diplôme ;  
 L'intérêt est votre moteur ,  
 Le mien , c'est de voir un grand homme.

ON partit pour la Silésie ; & Frédéric , avant son départ , passa trois jours dans son palais avec Voltaire. ( 11 ) La bataille de Molwitz prouva aux Autrichiens à quelles troupes ils avaient à faire. Frédéric chanta quelques années après , dans un poème les principaux officiers de ses troupes , qui étaient morts dans cette journée. ( 12 )

LES travaux de la guerre ne firent point oublier les mufes ; Frédéric avait mené avec lui en Siléfie, Maupertuis & du Han , fon ancien précepteur. Il écrivait aux gens de lettres , étudiait & fe fait des vers. Il en fit après la bataille de Molwitz , & après la prife de Neifs , qui fuivit de près cette première victoire. On n'a pas publié ces deux pièces de vers ; mais il parait par une lettre que Voltaire lui écrivit le 21. décembre , qu'elles ont exifté. ( 13 ) Voltaire lui-même chanta la bataille de Molwitz. ( 14 )

UNE chofe fingulière & que l'on aura peine à expliquer , c'eft que Rollin , qui avait entretenu une correfpondance fuivie avec Frédéric , dans fa retraite de Rheinsberg , rompit cette correfpondance , lorsque le prince fut monté fur le trône. Frédéric lui écrivit comme aux autres , pour lui annoncer fon avènement ; & Rollin lui répondit : “ Que comme il refpectait fes occupations importantes , & que le Roi n'avait maintenant d'autre confeil à prendre que de fon honneur , il n'aurait plus l'honneur de lui écrire. (\*) Peut-être la confcience timorée du bon Rollin

---

(\*) V. Vie de Rollin dans l'hiftoire de l'académie royale des belles-lettres. T. 8.

ne lui permettait-elle pas d'entretenir une correspondance avec un prince hérétique ; & que son confesseur lui avait ordonné de la rompre entièrement.

DANS l'année 1741, Frédéric fit une épître qu'il adressa à Kaiferling, sous le nom de Césarien. Elle commence par ces vers :

De ma bavarde poésie  
Ne vous lasserez-vous jamais ?

G'EST le même Kaiferling, sur la mort duquel il fit dans la suite un poème qui n'est pas un des meilleurs qui soit sorti de sa plume. Nous en rapporterons quelques vers où il a voulu mettre du sentiment :

Hélas ! j'ai tout perdu , je perds l'ami que j'aime,  
Je reste seul , sans toi , dans ce vaste univers ;  
Ces jours sont écoulés comme des ombres vaines,  
Où nos deux cœurs unis ne formant qu'un seul

cœur ,

S'entre communiquaient leurs plaisirs & leurs  
peines ,

Et ne pouvaient jouir que d'un même bonheur.

Entre nous deux aucun partage ,

Même goût & même usage ,

Notre tendre amitié nous rendait tout commun ;

Jamais froideur ni nuage  
 Ne put exciter l'orage  
 D'un démêlé importun.

VOLTAIRE n'était pas si scrupuleux que Rollin; & il ne passait guère de semaine, sans écrire à son héros, ou sans faire quelque vers à sa louange. Le 23 mars 1742, le Roi lui écrivit de son quartier de Sélowitz, une lettre pleine d'esprit, que l'on ne fera pas fâché de retrouver ici.

MON CHER VOLTAIRE,

„JE crains de vous écrire; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une espèce dont vous ne vous souciez guère, ou que vous abhorrez. Si je vous disais, par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne, sont sortis du fond de leurs habitations, pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher jusques dans un pays fort éloigné; pourquoi? parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorgé un troisième. Vous me diriez que ces gens sont fous, fots, & furieux, de se prêter ainsi au caprice & à la barbarie de leur maître.

„ Si je vous difais , que nous nous préparons avec grand foin à détruire quelques murailles élevées à grands fraix , que nous fefons la moisson où nous n'avons point semé , & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister ; vous nous diriez : ah ! barbares , ah ! brigands , inhumains que vous êtes ! *Les injustes*, diriez-vous , *n'hériteront point du royaume des cieux* selon *St. Mathieu chap. XII, vers. 34.*

„ PUISQUE je prévois ce que vous diriez sur ces matières , je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'un homme , dont vous aurez entendu parler , sous le nom du Roi de Prusse , apprenant que les états de son allié étaient ruinés par la Reine d'Hongrie , est volé à son secours ; qu'il a joint ses troupes à celles du Roi de Pologne , pour opérer une division en basse - Autriche , & qu'il a si bien réuffi , qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la Reine d'Hongrie pour le service de son allié. Voilà de la générosité , direz-vous ; voilà de l'héroïsme. Cependant , cher Voltaire , le premier tableau & celui-ci sont les mêmes. C'est la même femme qu'on représente premièrement en cornette de nuit lorsqu'elle se dépouille de ses charmes , &

ensuite avec son fard , ses dents & ses pompons. De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets ! Combien les jugemens ne varient-ils point ! Les hommes condamnent le soir ce qu'ils approuvent le matin ; ce même soleil qui leur plaisait en son aurore , les fatigue en son couchant. De-là viennent ces réputations établies , effacées , & qui se rétablissent pourtant ; & nous sommes assez insensés pour nous donner , pour la réputation , du mouvement pendant notre vie entière. Est-il possible qu'on ne se soit pas détrompé de cette fausse monnoie , depuis le tems qu'elle est connue ? &c. „

LORSQUE Voltaire reçut cette lettre , il était malade , comme on le voit par sa réponse. (15) La bataille de Chotusitz , où le Roi perdit le général Werdeck , le major Buddenbrock , qui était un de ses favoris , & où le général de Rothenbourg fut blessé , lui fournit une nouvelle occasion d'exercer sa muse ; il adressa une épître à Stil , où il regrette la perte de ces braves guerriers.

DEUX jours avant cette bataille , Voltaire écrivit au Roi une épître , (16) par laquelle on voit que Frédéric faisait venir de Paris des

danseurs & des danseuses pour son opéra ; & où il lui offre de bons acteurs pour la tragédie ; Voltaire croyait , comme il le dit dans cette lettre , que Frédéric ne se bornerait pas à des galimathias italiens & à des gambades françaises ; il se trompait ; Frédéric n'aima que médiocrement le théâtre français ; son goût pour la musique l'attacha toute sa vie au spectacle italien ; ses castrats & ses danseuses étaient deux fois mieux pensionnés que ses ministres d'état ; & sur les dernières années de sa vie , tandis qu'il chassait tous les comédiens français , qu'il traitait de misérables histrions ; il s'amusa à Potsdam à voir ces détestables farces italiennes connues sous le nom d'*opéra buffa*.

ON s'imagine bien que la nouvelle de la bataille de Chotusitz , ne manqua pas d'échauffer la verve de Voltaire ; & le 26 mai 1752 , il lui adressa de Paris l'épître qui commence par ces vers :

Le Salomon du nord en est donc l'Alexandre,  
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi !

LA paix de Breslau rendit Frédéric aux loisirs de la vie privée. Alors , il songea sérieusement à mériter de plus en plus les louanges qu'on

lui prodiguait de toutes parts sur son goût pour les sciences & les arts. Le cardinal de Polignac était mort à Paris au mois de novembre 1741, & avait laissé une collection précieuse d'antiques. Louis XV eut la famille de Diomède, c'est-à-dire, neuf belles statues de marbre que l'on estimait un million deux cents milles livres. Frédéric acheta tout le reste & le fit transporter à Charlottenbourg. Au commencement de décembre 1742, il fit jouer le premier opéra italien dans sa nouvelle salle bâtie par les soins de Knobelsdorf.

Il est étonnant que Frédéric qui, d'ailleurs n'aimait pas à faire des dépenses inutiles, ait prodigué plus de 100,000 écus par an, pour entretenir le plus ennuyeux spectacle que l'on pût voir ; & où l'on ne jouait que six fois l'année, pendant le carnaval. Ce spectacle où l'on commandait les foldats, comme pour la parade, ressemblait extérieurement à un camp. Quoiqu'il fut donné gratis, des escouades d'officiers & de foldats, en repoussaient souvent ceux-mêmes auxquels le Roi avait accordé des loges. Le parterre était rempli de foldats ou de femmes de foldats, qui mettaient ces jours-là l'uniforme de leurs maris ; & cette soldatesque

qui s'enivrait de brandevin , au lieu d'écouter la musique de Graun , fe fait monter dans les loges des vapeurs dégoûtantes , qui fe faient douter fi l'on n'était point dans un corps-de-garde.

VOLTAIRE , que la tragédie de Mérope venait de couvrir d'une nouvelle gloire , fit dans ce tems un fecond voyage à Berlin ; Frédéric l'avait invité , comme un philofophe en invite un autre , & il ne favait pas que c'était un négociateur que le cabinet de Verfailles lui déta-chait pour lui faire rompre la paix qu'il venait de figner , & le déterminer à faire marcher encore cent mille hommes contre les Hongrois & les Impériaux. Voltaire profita de la confiance du Roi ; & voici comme il nous apprend lui-même qu'il fit fa négociation.

„ Au milieu des fêtes , des opéra , des foupers , ma négociation fecrete avançait ; le Roi trouvait bon que je lui parlaffe de tout , & j'entremélais fouvent des queftions fur la France & fur l'Autriche , à propos de l'Enéide , de Virgile & de Tite-Live. La converfation s'animait quelquefois , le Roi s'échauffait & me difait que tant que notre cour frapperait à toutes les

portes pour obtenir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement mes réflexions sur un papier à mi-marge; il répondait sur une colonne à mes hardiesses. J'ai encore le papier où je lui disais: doutez-vous que la maison d'Autriche ne vous demande la Silésie à la première occasion? Voici la réponse en marge:

Ils feront reçus biribi,  
A la façon de Barbari, mon ami.

„CETTE négociation, d'une espèce nouvelle, finit par un discours qu'il me tint dans un de ses mouvements de vivacité, contre le Roi d'Angleterre son oncle. Les deux rois ne s'aimaient pas; celui de France disait: *George est l'oncle de Frédéric; mais George ne l'est pas du Roi de Prusse.* Enfin il me dit: que la France déclare la guerre à l'Angleterre & je marche. Je n'en voulais pas davantage, je retournai vite à la cour de France, je rendis compte de mon voyage, je lui donnai l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin; elle ne fut point trompée; & le printems suivant, le Roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le Roi de France; il s'avança en Bohême

avec cent mille hommes , tandis que les Autrichiens étaient en Alface. »

VOLTAIRE retourna à Paris au mois de novembre. Les Algarottis jouissaient de la confiance & de l'amitié de Frédéric , & la partageaient avec le marquis d'Argens , que ses aventures romanesques avaient amené à Berlin au commencement de son règne. D'Arget & d'Arnaud, tous deux français, étaient ses secrétaires; le général de Rothenbourg, le baron de Goltz , & quelques autres , vivaient aussi familièrement avec lui.

QUELQUES tems après , Voltaire envoya au Roi son siècle de Louis XIV ; ce qui lui valut une lettre aussi flatteuse que toutes celles qu'il avait reçues de ce monarque. (17)

ENFIN en 1744 , Frédéric songea sérieusement à renouveler l'académie de Berlin. Il réunit à cette académie la société littéraire , qui s'était formée au commencement de son règne. On lut des patentes , on célébra le jour de naissance du restaurateur , on nomme des curateurs & des membres ordinaires , on proposa des prix , on frappa des médailles ; Frédéric lui-même fit une ode pompeuse , où il se flatte que les arts & les sciences vont régner à Berlin ; & où il compare l'académie à l'Olympe , & les

académiciens aux dieux ; où il appelle ces illustres académiciens *des oracles* , *des sages dont les dieux sont jaloux dans leur céleste cour* , *des agens de vérités* , *dans leurs aréopages* , *qui ont enchainé à leurs genoux les préjugés captifs* ; en un mot, il les représente comme des gens :

Dont l'esprit pénétrant , la vaste intelligence ,  
Asservit en détail cet univers immense.

CEPENDANT la guerre s'était rallumée & les batailles de Hohenfriedberg , de Soor & de Keffelsdorf , avaient ceint Frédéric de nouveaux lauriers. Il entra à Dresde en vainqueur , & logea chez le prince de Luwomirsky. Il fit beaucoup de politesses à l'épouse du prince , qu'il trouva avec plusieurs autres dames , & la conversation étant tombée sur les troupes saxonnes , & leurs généraux ; il en parla avantageusement , faisant sur-tout l'éloge du comte Rutowsky , qui était gendre du prince. „ Je vois bien , mes dames , dit-il ensuite , que malgré le plaisir que vous témoignez à me voir , vous aimeriez mieux me favoir bien loin. Mais mon départ dépend du Roi de Pologne. Je ne suis venu en Saxe que pour demander la paix ; & au lieu de cela ,  
j'ai

J'ai été obligé de faire la guerre. Je voudrais bien la voir finie ; car je fais que la fortune des armes est changeante, & je suis bien éloigné de croire que la mienne sera toujours la même. Cependant on verra la différence qu'il y a entre mes troupes & celles de mes ennemis. Je fais bien que si l'on était entré dans mes états, on y aurait tout mis à feu & à sang ; & moi j'ai défendu sévèrement à mes soldats de commettre le moindre désordre.», La comtesse de Watzdorf, parente du comte Rutowsky, voulut prendre le parti des troupes saxones.», Je crois bien, dit le Roi en l'interrompant, que cela ne ferait pas arrivé dans les endroits où se ferait trouvé le comte de Rutowsky ; je connais trop la noblesse & la générosité de ce général, pour le soupçonner de pareilles actions ; mais, madame, aurait-il été le maître des Ulanes, des Bosniaques, & sur-tout des troupes Autrichiennes ? Jugez-en par la conduite de ces troupes dans la Bavière, dans la Silésie & dans la Saxe même qu'elles défendent.», La comtesse ne fut que répondre. Les excès commis par le corps du comte de Grune, & l'armée du prince Charles étaient trop récents pour qu'on pût les oublier.

LES embarras de cette guerre laisèrent peu de loisir à Frédéric pour cultiver les lettres. La paix ramena ce loisir. Dans les années 1745 & 1746, il éprouva des pertes sensibles à son cœur; la mort lui enleva trois hommes auxquels il était très-attaché, Jordan, Kayserling & du Han, son ancien précepteur. Il versa beaucoup de larmes sur la perte de ce dernier, & composa lui-même l'éloge de Jordan, qui est imprimé dans les mémoires de l'académie.

EN 1746, il fit un voyage en Silésie pour répandre des bienfaits, non sur les aubergistes & les charlatans qu'il rencontrait sur la route, mais sur les agriculteurs, sur les fabricants, sur la noblesse cultivatrice, sur les bourgeois, sur le peuple.

DEPUIS cette année jusqu'en 1756, Frédéric composa la plupart des ouvrages que nous connaissons de lui & de ceux que l'on donnera bientôt au public. En 1746, il avait fini les mémoires de Brandebourg, qui sont sans contredit son meilleur ouvrage en prose. C'est aussi dans le même tems qu'il travailla à l'*histoire de mon tems*, que l'on a annoncée parmi ses œuvres posthumes. Voici comme il s'exprime à ce

ſujet dans une lettre qu'il écrivit à Voltaire le 22 février 1747.

„ Volà donc votre goût décidé pour l'hiſtoire. Suivez , puisqu'il le faut , cette impulſion étrangère , je ne m'y oppoſe pas. L'ouvrage qui m'occupe , n'eſt point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon perſonnel n'y entre pour rien. C'eſt une fatuité à tout homme de ſe croire un être aſſez remarquable pour que tout l'univers ſoit informé du détail de ce qui concerne ſon individu. Je peins en grand le bouleverſement de l'Europe ; je me ſuis appliqué à crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations importantes , des faits de guerre les plus remarquables ; & j'ai affaiſonné ces récits de réflexions ſur les cauſes des évènements , & ſur les différens effets qu'une même choſe produit , quand elle arrive dans d'autres tems , ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez font , ſans doute , ces longs journaux , qui contiennent l'ennuyeuſe énumération de ces minuties ; & vous avez raiſon. Sur ce ſujet cependant , il faut diſtinguer la matière de l'inhabileté de ceux

qui la traitent pour la plupart du tems ; si on  
 lisait une description de Paris où l'auteur s'a-  
 musât à donner l'exacte dimension de toutes  
 les maisons de cette ville immense , & où il  
 n'omit pas jusqu'au plan du plus vil brellan , on  
 condamnerait ce livre , & l'auteur au ridicule ;  
 mais on ne dirait pas pour cela que Paris est  
 une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que  
 de grands faits de guerre écrits avec concision  
 & vérité , qui développent les raisons qu'un  
 chef d'armées a eues en se décidant , & qui ex-  
 posent , pour ainsi dire , l'ame de ses opérations ;  
 je crois , je le répète , que de pareils mémoires  
 doivent servir d'instruction à tous ceux qui font  
 profession des armes. Ce sont des leçons qu'un  
 anatomiste fait à des sculpteurs qui leur appren-  
 nent par quelles contractions les muscles du  
 corps humain se remuent. Tous les arts ont  
 des exemples & des préceptes. Pourquoi la  
 guerre , qui défend la patrie & fauve les peup-  
 les d'une ruine prochaine , n'en aurait-elle  
 pas ?

„ Si vous continuez à écrire sur ces dernières  
 guerres , ce fera à moi à vous céder le champ  
 de bataille ; aussi bien mon ouvrage , n'est-il  
 pas fait pour le public , &c. „

EN travaillant à l'histoire , Frédéric prit du goût pour les historiens. Il préférait avec raison les anciens aux modernes ; & depuis cette époque , il relisait tous les ans les plus célèbres d'entre les premiers. Son poème sur l'art de la guerre l'occupa aussi dans le courant de cette période, ainsi que plusieurs autres petites pièces de poésies qui sont imprimées dans le recueil de ses œuvres.

FRÉDÉRIC avait fait travailler depuis quelques années à un superbe palais d'été auprès de Potsdam. Il fut achevé en 1748, & il lui donna le nom de Sans-Souci. C'est là que le monarque, loin du tumulte de la cour, venait suivi de quelques domestiques, se livrer à son goût pour l'étude & la philosophie. C'est là que furent composées la plupart de ses poésies.

PLUS les ouvrages du Roi-philosophe augmentaient, plus il sentait le besoin d'avoir un conseil & un guide; & quel homme était plus propre que Voltaire à donner aux poésies du Roi, une touche de ce vernis délicat, sans lequel les ouvrages les mieux pensés sont dédaignés en France, par tous les gens du goût ? Il lui envoyait bien ses vers à corriger, en le priant de ne point l'épargner; mais il sentait

aussi qu'une heure de tête à tête lui serait plus utile que trente corrections par la poste. Et puis Frédéric ne se souciait pas d'envoyer tous ses vers en France, précisément tels qu'il les avait faits. Il savait que les Français aiment à rire, & les poètes à se vanter.

VOLTAIRE sollicité par Frédéric de se rendre auprès de lui, craignait avec raison de perdre dans une cour son repos & sa liberté. Il refusa d'abord sous prétexte de la rigueur du climat de Berlin. D'Argens, la Métrie & d'Algarotti, furent chargés par le Roi de le rassurer sur ce genre de crainte. D'Argens, secrétaire du Roi, joignit à leurs lettres un certificat en vers, qui était accompagné de deux melons cueillis au mois de juin dans les jardins de Postdam.

LES inquiétudes de Voltaire se tournèrent ensuite sur l'inconstance des rois, & Frédéric lui écrivit une lettre bien faite pour le tranquilliser. Enfin il prétexta les dépenses qu'entraînerait le voyage, & Frédéric lui fit compter seize mille francs pour les frais de sa route.

CEPENDANT Voltaire n'était pas encore décidé; il négociait pour le traitement de Mad. Denis, sa nièce, qu'il voulait emmener avec lui,

lorsqu'un petit évènement qui blessa fortement son amour propre, le décida entièrement.

D'ARNAUD avait adressé au Roi une épître; & Frédéric lui avait répondu quelques vers, (18) où il disait que Voltaire était à son couchant & d'Arnaud à son aurore.

CES épîtres furent envoyées à Thiriot qui était le correspondant littéraire du Roi de Prusse à Paris. Lorsque Voltaire les reçut il était au lit: „*L'aurore de d'Arnaud!* s'écrie-t-il en sortant du lit en chemise, & tout enflammé de colère. Voltaire à son couchant! Que Frédéric se mêle de régner & non de me juger. J'irai, oui, j'irai apprendre à ce roi que je ne me couche pas encore, „ & peu de tems après il partit & arriva à Berlin au mois de juin 1750.

VOLTAIRE fut reçu avec tout l'empressement que peuvent inspirer l'estime, la tendresse & l'égalité. Il fut logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de Saxe; il avait à sa disposition les officiers du Roi quand il voulait manger chez lui, les cochers & les voitures de la cour quand il voulait se promener. D'Arget était chargé de veiller à tout ce qui pouvait lui rendre la vie douce & agréable. Cependant

Voltaire avait encore des inquiétudes, & Frédéric travaillait avec ardeur à les dissiper. „Comment pourrais-je jamais, lui écrivit-il un jour, causer l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, & qui me sacrifie sa patrie, & tout ce que l'humanité a de plus cher. Je vous respecte comme mon maître en éloquence, je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant que dans votre patrie, & chez un ami qui a un cœur reconnaissant ? J'ai respecté l'amitié qui vous liait à madame du Chatelet ; mais après elle, j'étais un de vos plus anciens amis. Je vous promets que vous serez heureux ici autant que je vivrai. „

LES protestations de bouche étaient encore plus fortes ; & un jour se trouvant seul avec Voltaire, il prit sa main pour la baiser. Une jolie femme n'aurait pu résister, à plus forte raison un poète. Frédéric demanda au Roi de France la permission de garder Voltaire ; il l'obtint ; & Voltaire fut nommé chambellan du Roi-philosophe, avec vingt mille francs de pension.

VOILA donc Voltaire chambellan & correcteur des œuvres de Frédéric. Il travaillait régu-

lièrement deux heures par jour avec lui, corrigeait tous ses ouvrages ; lui rendait compte par écrit de toutes les ratures, ce qui composa une réthorique & une poétique à l'usage de ce prince, dont son génie fut profiter. (19)

UN an se passa ainsi dans la plus douce intimité ; mais bientôt il s'éleva des nuages sur l'horison littéraire de Berlin ; & nous allons voir comment.

CEUX qui connoissent les philosophes, les gens de lettres & les jolies femmes, croiront aisément, que l'apparition de Voltaire à Berlin, & les faveurs dont Frédéric le combla, ne furent pas vues de bon œil par les beaux esprits que ce prince entretenait à sa cour.

MAUPERTUIS qui, comme on fait, était extrêmement enflé de ses connoissances & ne pardonnait pas plus que Voltaire que l'on refusât de l'admirer, avait été autrefois fort lié avec ce dernier. (20) Leur union fut altérée par quelques démêlés qu'ils eurent ensemble au sujet d'un ouvrage de madame du Chatelet, sur lequel il échappa quelques plaisanteries à Maupertuis. Son arrivée à Berlin réveilla encore une vieille rancune, dans le cœur du président.

VOLTAIRE ayant été reçu à l'académie fran-

caïse, envoya à M. de Maupertuis, son discours de réception, & lui marqua que le comte de Maurepas, ministre d'état, l'avait obligé de supprimer un endroit où M. de Maupertuis était comparé à Platon, voyageant à la cour de Denys. La vanité du philosophe fut d'abord révoltée, & le premier objet de sa haine fut le ministre. Mais dans la suite, il prétendit avoir appris que le poète n'avait pas songé à le louer; il ne put lui pardonner ce manque d'attention, & conçut contre lui la haine la plus forte.

MAUPERTUIS dissimula quelque tems, & attendit une bonne occasion pour faire éclater sa haine; il se contenta pour lors de travailler fourdement à préparer la perte de son ennemi; & pour cela il s'unit avec quelques autres Français qui étaient à Berlin. Bientôt il se présenta une occasion de perdre Voltaire, & on ne la négligea point.

LE Roi de Prusse venait de faire avec Auguste Electeur de Saxe, un traité dans lequel il avait stipulé que ses sujets porteurs des billets de la *Steuer*, seraient remboursés sans perte. Par cette clause il veillait à l'intérêt de ses peuples. Mais Auguste eut la négligence ou l'imprudence de ne pas faire évaluer la somme à laquelle pouvaient se monter les billets.

LA Steuer était une banque établie à Dresde. L'Electeur de Saxe avait mis dans le public une si grande quantité de billets sur cette banque, qu'ils ne pouvaient plus être acquittés, & perdaient la moitié de leur valeur. Les Prussiens profitèrent des circonstances & de la condition du traité; ils achetaient ces billets à bon marché des Hollandais & des autres Allemands, & se les faisaient payer sans aucune perte. (21)

PENDANT l'agiotage de ces billets, Voltaire chargea un juif nommé Herscheld, de négocier à Leipzig pour dix mille écus de lettres de change. Celui-ci lui remit pour nantissement des diamants qui appartenaient à Chafot, officier français, favori du Roi, qui les tenait de la duchesse de Mecklenbourg, dans les bonnes grâces de laquelle il avait été pendant quelque tems. Voltaire ayant appris que les diamants n'appartenaient point au juif, & que c'était un homme décrié pour plusieurs friponneries, le rappelle aussitôt de Leipzig, lui défend de négocier les lettres, & écrit à Paris pour les protester. Herscheld demande pour son voyage deux cents écus qui lui sont payés; mais il veut avoir outre cela 500 écus pour des faux fraix, & Voltaire les lui refuse. Le juif trompé dans ses espérances,

refuse de reprendre les diamants, & accuse Voltaire d'avoir substitué une grande quantité petits chatons à des gros, qu'il avait reçus de lui. Le juif fut d'abord protégé hautement par Maupe-tuis & par tous les Français de sa cabale. Les Allemands qui envient ordinairement aux Français jusqu'à l'air qu'ils respirent dans leur pays, firent beaucoup de bruit de cette affaire; les érudits de cette nation, qui ne comprennent pas les poésies de Voltaire, & qui le méprisent pour quelques anachronismes qu'il a faits dans l'histoire, triomphèrent de cette aventure, & travaillèrent à en envénimer les circonstances. En un mot, Voltaire fut sur le point de passer pour un fripon. Les ennemis de Voltaire profitent de l'occasion; on assure le Roi que le juif est l'émissaire de Voltaire en Saxe pour agioter les billets de la Steuer; & on ajoute que Voltaire se moque des vers du Roi, & plaifante sur ses goûts & ses occupations. Ce dernier trait n'était pas le moins malin. Il réussit, & Voltaire eut ordre de ne plus se montrer à Postdam. Le Roi qui craignait que les juges ne ménageassent son favori, envoie le comte de Rothembourg, chez le chancelier Cocceji, pour lui dire qu'il abandonne entièrement cette affaire à la justice.

LE procès dura plusieurs mois. Voltaire pria Maupertuis de recommander sa cause à M. de Jarriges ; mais le président répondit gravement *qu'il ne pouvait se mêler d'une si mauvaise affaire*. Enfin la vérité l'emporta. Le juif fut condamné, malgré tous ceux qui le protégeaient ; au grand regret de M. le président de l'académie & des érudits allemands.

MALGRÉ une justification si authentique, le bon président & ses amis ne cessèrent de publier dans toute l'Europe que Voltaire avait volé des diamants. On excita encore le juif à écrire au Roi contre lui. Mais bientôt on fut réduit à se taire ; car le juif fut condamné à être enfermé à la citadelle de Magdebourg, pour avoir fait six fausses lettres de change, & plusieurs autres friponneries, dans le goût de celle qu'il avait voulu faire à Voltaire.

VOLTAIRE n'ignorait point les menées secrètes de Maupertuis contre lui ; cependant le président le vit comme à l'ordinaire, quand il fut rentré en faveur. Un jour que les beaux esprits étaient invités, comme on disoit à manger le *rôt du Roi*, Maupertuis se fit attendre. Lorsqu'il arriva, Voltaire lui fait son compliment sur l'ouvrage nouveau qu'il a donné au

Tom. IV. \*

public. C'étaient des *lettres sur le bonheur*.  
 „Votre livre, mon président, ajoute-t-il, m'a  
 fait plaisir à quelques obscurités près, dont  
 nous causerons ensemble. „

DES obscurités ! dit Maupertuis d'un ton sec,  
 il pourrait, monsieur, y en avoir pour vous. Vol-  
 taire, le regarde, lui met la main sur l'épaule,  
 & lui dit : „Je vous estime, mon président,  
 vous êtes brave, vous voulez la guerre. „

DEPUIS ce tems-là, Voltaire fit courir plu-  
 sieurs pièces manuscrites contre Maupertuis ;  
 quelques-unes mêmes furent imprimées. Enfin  
 ce géomètre s'avisa de publier des lettres pleines  
 de rêveries, où il proposait de faire un trou au  
 centre de la terre ; de guérir les maladies en  
 mettant les malades dans un enduit de poix-  
 résine ; d'établir une ville toute latine, & plu-  
 sieurs extravagances de cette espèce. La belle  
 occasion pour Voltaire ! & n'est-il pas permis du  
 moins de rire un peu aux dépens d'un homme  
 qui a voulu nous perdre ! Frédéric écrit  
 contre l'ouvrage de Maupertuis, & le tourne  
 en ridicule ; il envoya son manuscrit à Vol-  
 taire. Celui-ci crut pouvoir plaisanter sur un  
 ouvrage contre lequel le Roi avait écrit des  
 plaisanteries, & il écrivit l'*Akakia*. Il montra

cet ouvrage à Frédéric, qui en rit de bon cœur avec lui; & d'autant plus, qu'il vit que Voltaire avait employé plusieurs de ses idées. Rien de plus naturel alors que de songer à le faire imprimer, & c'est ce que fit Voltaire. Un officier qui feisait imprimer un ouvrage sur la fortification des places, surprit chez son imprimeur plusieurs feuilles de l'Akakia; & en avertit Maupertuis. Le président se plaignit au Roi, qui se fit apporter tous les exemplaires. Après cela il envoya chercher Voltaire, & dit, en les lui montrant, „ comment avez-vous pu vous résoudre à écrire un ouvrage aussi défobligeant contre un homme avec lequel vous mangez tous les jours à ma table, & avec qui votre état vous oblige de vivre en bienfiance? Je suis persuadé que vous comprenez maintenant combien votre vivacité est condamnable. Quant à moi, quoique vous m'ayez manqué dans cette occasion, j'oublie entièrement cette affaire, & je ne veux y prendre part que pour vous raccommoder avec Maupertuis. Donnez-moi votre parole que cet ouvrage ne sera pas imprimé ailleurs. „ Voltaire sembla touché de ce discours, & promit que l'Akakia ne paraîtrait jamais. Trois semaines après l'Akakia parut;

le Roi qui avait malheureusement commencé à se mêler de cette affaire littéraire ; lorsqu'il aurait dû laisser ces deux hommes se disputer à leur aise, fut piqué contre Voltaire, brûla lui-même l'exemplaire qu'on lui montra, & fit brûler les autres le lendemain par la main du bourreau. Voltaire piqué à son tour que Frédéric se fût mêlé dans des querelles de littérature, fit une épigramme sanglante sur les deux *brûlés*. Il ordonne à son domestique, en sortant de l'antichambre du Roi, de lui ôter la croix de mérite & la clef de chambellan en disant : *débarraffes-moi, mon ami, de ces marques honteuses de la servitude* ; il suspend l'une & l'autre à la clef de la chambre de Sa Majesté, & se retire à Berlin, en maudissant les beaux-esprits qui veulent gouverner l'empire des belles-lettres comme un régiment.

L'ABBÉ de Prades (23) fut chargé de suivre Voltaire à Berlin, pour lui enjoindre de la part du Roi, d'écrire sur le champ une lettre d'excuse à Maupertuis ; & il le prévient qu'il a ordre de rapporter sa réponse en propres termes. *Qu'il aille se faire f...*, répondit Voltaire. *Quoi ?* dit l'abbé, est-ce là la réponse que je dois porter à Sa Majesté de votre part ? *Oui*, répliqua Voltaire,

Voltaire, & ajoutez-y que je vous y ai envoyé avec lui.

L'ABBÉ retourne à Postdam ; il entre en tremblant chez le Roi , on lui demande la réponse, il hésite , on veut absolument la savoir ; enfin il la dit en bégayant. Le Roi fait un grand éclat de rire , se fait répéter plusieurs fois la réponse, & à chaque fois ses éclats de rire redoublent. Ce trait caractérise Frédéric. Un monarque ordinaire aurait vu dans cette réponse , une insolence digne du dernier supplice. Frédéric n'y vit que l'explosion ridicule d'un homme en colère qui ne pouvait rien , contre un homme qui pouvait tout ; & à la vérité ce n'était que cela. Au lieu de le punir , il lui renvoya la croix & la clef , & le rappella à Postdam.

VOLTAIRE revient , entre dans la chambre, l'Akakia à la main , & le jette au feu , en disant : „ Voilà , Sire , les restes de ce malheureux livre qui m'a fait perdre votre amitié. „ Aussitôt le Roi s'efforce de dérober l'Akakia aux flammes , Voltaire s'oppose d'une main aux efforts du Roi, & de l'autre enfonce avec des pincettes la brochure dans le foyer. Enfin Frédéric l'emporte après avoir brûlé ses manchettes , l'Akakia est sauvé,

VIE DE F. TOM. IV.

D

& les deux acteurs finissent par rire , s'embrasser & souper ensemble.

DEUX autres affaires que Voltaire eut avec Maupertuis , causèrent de nouvelles tracasseries , & dégoûtèrent de plus en plus Frédéric de la société des beaux-esprits & des philosophes.

LA Beaumelle , en revenant de Copenhague , passa à Berlin , dans l'espérance d'entrer au service du Roi. Il s'adressa à Voltaire , & eut l'imprudence de le prier de présenter au Roi une petite brochure , intitulée , *mes pensées* , dont il était l'auteur , & où l'on trouvait les deux passages suivans :

„ VOLTAIRE n'est pas le plus grand poète , c'est le mieux récompensé. „

„ LE Roi de Prusse a auprès de lui des beaux-esprits , comme les princes d'Allemagne ont des singes dans leurs palais. „

QUAND Voltaire n'aurait pas eu encore dans la mémoire tous les chagrins que lui avaient causés les Français ; le premier passage , aurait suffi pour le refroidir sur le compte du sieur la Beaumelle , & le second pour le détourner de présenter son ouvrage au Roi ; aussi n'en fit-il rien ; & tout autre aurait agi de même. Maupertuis étudiait tout ce qui se passait , & cher-

était le moment de lâcher contre son ennemi, ce nouveau Français qu'il favait vindicatif & emporté. Le hasard favorisa son projet. Dans un des soupers du Roi où l'on était de très-bonne humeur, Voltaire dit tout bas au marquis d'Argens, qui était auprès de lui: *Frere, modérez votre gaieté, un auteur vient de nous comparer à des singes.* Cette idée fit rire le marquis. Le Roi s'en apperçut & voulut savoir ce que Voltaire avait dit. Le marquis répondit que c'était une plaisanterie qui ne valait pas la peine d'être redite. Le Roi insista, & Voltaire fut obligé de nommer la Beaumelle. Frédéric prit fort mal cette plaisanterie.

Le lendemain, Maupertuis bâtit là-dessus une histoire, & peint Voltaire à la Beaumelle comme un homme qui a voulu le perdre dans l'esprit du Roi. De là naquirent ces invectives lancées & rendues, que l'on pourrait passer à un homme comme la Beaumelle; mais auxquelles Voltaire n'aurait jamais dû répondre.

VOICI l'autre dispute. Maupertuis, jaloux de partager avec d'autres académiciens, l'honneur d'avoir mesuré la terre; voulut à quelque prix que ce fût publier quelque chose de nouveau, & s'avisa de donner comme une

découverte que le mouvement dans la matière était produit par la moindre quantité d'action qu'il fallait pour l'effectuer ; principe qu'il revêtit de tout l'appareil scientifique du calcul, & qu'il appella la loi du *Minimum*. Cependant tous les philosophes anciens avaient dit cela, en d'autres termes ; car ils avaient établi qu'il n'y avait rien d'inutile dans la nature, & qu'elle n'employait rien de superflu ; d'où il s'ensuivait nécessairement, qu'il n'y avait dans la loi générale du mouvement que ce qui était nécessaire à cette loi. Fontenelle dit que la nature agit avec la plus grande économie ; le père Mallebranche que Dieu emploie toujours les voies & les moyens les plus simples. Maupertuis se pavanait dans la gloire de cette découverte renouvelée des Grecs, lorsque Kœnig, bibliothécaire de la princesse d'Orange à la Haie, qui était ami de Maupertuis, vint à Berlin, & lui dit, qu'il était dans le dessein de publier quelques lettres de Leibnitz où l'idée du *Minimum* était traitée amplement. Kœnig qui s'aperçut que cette idée avait déplu à Maupertuis, lui écrivit le lendemain & lui envoya le manuscrit dont il était question, le priant de le brûler s'il le jugeoit

à propos , & protestant qu'il n'avait aucune intention de rien faire qui pût lui déplaire. Maupertuis affecta de l'orgueil & du mépris , renvoya le manuscrit & rompit avec Kœnig. Alors celui-ci publia les lettres de Leibnitz. Maupertuis furieux , cite Kœnig devant le tribunal de l'académie , & le somme de présenter les lettres originales de Leibnitz. Kœnig répond qu'il avait toujours dit qu'il n'avait que des copies de ces lettres , qui lui avaient été communiquées par un des principaux citoyens d'Amsterdam, dont il produisit un certificat. Maupertuis s'opiniâtre , il assemble quelques-uns de ces hommes (24) dont Frédéric n'a que trop souvent rempli son académie , & se faisant juge dans sa propre cause ; il préside à une séance où on déclare que les lettres n'ont jamais été écrites par Leibnitz ; que Kœnig est un faussaire , qui les a fabriquées pour nuire au président ; & comme tel , il est rayé du nombre des académiciens.

MAUPERTUIS avait gagné le Roi dans cette affaire ; il lui avait insinué que Kœnig était son ennemi , & qu'il avait dit beaucoup de mal de la prose & de la poésie de Sa Majesté à la

princesse d'Orange. Ce fut toujours un grand crime aux yeux du Roi-poëte; & il prit parti dans cette malheureuse querelle, qui couvrit l'académie d'une honte qu'elle n'a pas encore su effacer.

VOLTAIRE qui était ami de Kœnig, & qui n'avait pas lieu de prendre le parti de Maupertuis, publie un petit *factum* pour la défense du bibliothécaire. L'amour-propre du président est revolté; il se met au lit; ses chagrins, dit-il, l'ont fait tomber malade, & Frédéric va perdre le président de son académie. Frédéric qui n'était pas géomètre, & qui voulait être poëte & historien, blâme Voltaire, & vient à Berlin voir le malade & le consoler.

CETTE visite met du côté de Maupertuis tous les courtisans-beaux-esprits; & Voltaire est négligé. Il en rit & fait rire le public, en publiant le *Tombeau de la Sorbonne*, où il enferme plaisamment le pauvre président. Cette plaisanterie donna vraiment à Maupertuis une maladie, qu'il avait feint d'abord, comme les enfants pour avoir des bonbons; & Frédéric vint faire une seconde visite au pauvre affligé, & fit brûler l'ouvrage. Cependant, ce même Frédéric avait lu le *tombeau de la Sorbonne*,

avant l'impression , & il y avait même ajouté quelques morceaux de sa main. Kœnig qui faisait plus d'honneur à l'académie de Berlin , que l'Académie ne pouvait lui en faire, avait prévenu le jugement en renvoyant avec mépris sa patente à une société qui méritait si peu de l'avoir pour membre.

TOUTES ces tracasseries ennuyaient Frédéric ; les beaux-esprits qui voyaient que le Roi insuait beaucoup sur le poète , perdaient insensiblement cette confiance , qui les avait rendus aimables ; & Frédéric qui sentait qu'il ne pouvait primer à sa fantaisie sur les beaux-esprits , se dégoûta des beaux-esprits. D'Arget qui était un homme sage, se retira prudemment de ce théâtre dont les acteurs apprêtaient à rire à toute l'Europe ; Algarotti en fit autant ; & d'Arnaud qui avait des raisons de ne prendre parti ni pour ni contre , fut renvoyé comme un sot qui ne savait pas vivre à la cour ; & montra dans la fuite qu'il était destiné à quelque chose de mieux.

VOLTAIRE était excédé depuis longtems de toutes ces tracasseries. Il était riche ; jouissant de la réputation littéraire la plus brillante , qu'avait-il besoin d'un Roi ? Il ne lui fallait que

de repos. L'Akakia avait été réimprimé en Hollande, & Frédéric qui s'en prit à Voltaire, recommença ses froideurs. Voltaire demande la liberté de se retirer; Frédéric piqué, la lui accorde, & redemande la clef de chambellan, la croix de mérite, & le traité qu'il a fait avec lui. Voltaire renvoya tout avec le quatrain suivant:

Je les reçus avec tendresse  
Et je les rends avec douleur;  
Comme un amant dans sa fouguse ardeur,  
Rend le portrait de sa maîtresse.

IL ne voulait pas avoir l'air de quitter le Roi avec sa disgrâce; & il mit alors quelque prix à ces magnifiques bagatelles dont il n'avait nul besoin, & qu'il n'aurait jamais dû recevoir. Frédéric adouci par ce joli quatrain, lui renvoya encore cette clef & cette croix si souvent données & rendues; & Voltaire ne parla plus de sa retraite. Trois mois après, il demanda la permission d'aller aux eaux de Plombières. Frédéric consent à ce voyage. A peine Voltaire est-il hors des états prussiens, qu'on répand dans Berlin une épigramme contre le Roi: & les amis de Voltaire la mirent sur son compte.

Quelque tems après, parut en Saxe une satyre intitulée: *Vie privée de Frédéric II*; & c'était encore l'ouvrage de Voltaire, difait-on à Berlin & à Poftdam.

LE Roi qui se doutait que le voyage de Plombières n'était qu'un prétexte de Voltaire pour le quitter, le fait arrêter à Francfort pour ravoir encore cette clef, & cette croix, & *ses œuvres de Poëfchie*, comme difait Freytag fon agent à Francfort. L'ami de Frédéric & fa nièce, qui était venue le trouver à Francfort avec un paffepart du Roi de France, furent retenus pendant un mois dans l'hôtellerie du Bouc, par ordre du royal ami. Douze foldats les gardaient à vue & veillaient jour & nuit à la porte, pour ravoir la clef, la croix & les *Poëfchies*, qui devaient arriver de Leipzig. Enfin Voltaire fut mis en liberté, après avoir rendu toutes ces belles chofes, & il en fut quitte pour payer les frais.

VOLTAIRE de retour en France, écrivit ces *mémoires pour fervir à fa vie*, où Frédéric n'est pas ménagé. L'avanie de Francfort, fait excufer cette faille; mais après cela, devait-il fe réconcilier avec le Roi de Pruffe, devait-il recevoir fes vers & les corriger, ou du moins

ne devait-il pas alors détruire ce monument de sa vengeance, si contraire à sa conduite ? Frédéric lui proposa encore dans la fuite de venir à Berlin ; mais il était corrigé de la vanité de vivre familièrement avec les poètes-rois. (25)

DEPUIS ce tems , Frédéric évita de vivre avec des gens de lettres d'un mérite distingué ; il préféra , ces gens à mérite modeste avec lesquels il pouvait primer. Le marquis d'Argens qui n'avait point de fortune , fut obligé de rester ; & ceux qu'il prit ensuite auprès de lui , n'étant quelque chose que par sa faveur , tâchèrent de la conserver le plus longtems qu'ils purent. Dans les dernières années de sa vie , un certain abbé Duval Pirau , & deux aventuriers italiens , dont les noms sont ignorés dans la république des lettres , occupaient la place des Voltaire , des Maupertuis , des Algarotti , des Arnauds , des Argens ; & un petit écolier du collège français était son lecteur.

VOLTAIRE nous a donné un tableau de la vie privée du Roi dans le tems qu'il était avec lui. „Il se levait , dit-il , à cinq heures du matin en été , & à six heures en hiver. Si vous voulez savoir les cérémonies royales de ce lever ,

quelles étaient les grandes & petites entrées, quelles étaient les fonctions de son grand-aumônier, de son grand-chambellan, de son premier gentilhomme de la chambre, de son huissier; je vous répondrai, qu'un laquais venait allumer son feu, l'habiller & le raser, encore s'habillait-il presque tout seul. Sa chambre était assez belle. Une riche balustrade d'argent ornée de petits amours assez bien sculptés, semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothèque; & quant au lit du Roi, c'était un grabat de fangle avec un matelat mince, caché par un paravent. Marc-Antoine & Julien, ces deux apôtres du Stoïcisme, n'étaient pas plus mal couchés.

„A sept heures, son premier ministre arrivait avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait au second étage dans la maison de Frédersdorf, soldat devenu valet de chambre & favori, & qui avait autrefois servi le Roi dans le château de Cultrin. Les secrétaires d'état envoyaient toutes les dépêches au commis du Roi; il en apportait l'extrait, le Roi faisait mettre les réponses à la marge en deux mots; toutes les

affaires du royaume s'expédiaient ainsi en une heure. (26) Rarement les secrétaires d'état, les ministres en charge l'abordaient; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le Roi son père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

„ VERS les onze heures, le Roi en bottes, se fait dans son jardin la revue de son régiment des gardes; & à la même heure tous les colonels en faisaient autant dans toutes les provinces. (27) Les princes ses frères, les officiers généraux, un ou deux chambellans mangeaient à sa table, (28) qui était aussi bonne qu'elle pouvait être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg. Après le repas il se retirait seul dans son cabinet, il faisait des vers jusqu'à cinq à six heures. (29) Ensuite venait un jeune homme, nommé d'Arget, ci-devant secrétaire de Valori, envoyé de France, qui faisait la lecture. (30) Un petit concert commençait à sept heures. Le Roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste, les concertants exécutaient souvent de ses com-

positions ; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât, & il n'eut pas effuyé chez les Grecs la mortification, qu'eut Epaminondas, d'avouer qu'il ne savait pas la musique. ( 31 )

„ ON soupait dans une petite salle dont le singulier ornement était un tableau, dont il avait donné le dessein à Pène, son peintre, l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée. . . .

„ LES repas n'en étaient pas souvent moins philosophiques. . . . Jamais on ne parla en aucun lieu du monde, avec tant de liberté, de toutes les superstitions des hommes ; & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries & de mépris. Dieu était respecté ; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom, n'étaient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes ni prêtres ; en un mot, Frédéric vivait sans cours, sans conseil & sans culte. „

C'EST pendant le séjour de Voltaire à Berlin, que Frédéric fit à un prêtre la plaisanterie suivante. Ce prêtre, curé de village auprès de Stettin, avait osé, dans un sermon sur Hérode, faire quelques allusions qui tombaient sur Frédéric. Le Roi le fit venir à Postdam, en le citant

au consistoire, sous le faux nom d'un prêtre. Le pauvre homme fut amené par des gens apostés. Le Roi prit une robe & un rabat de prédicant. Le marquis d'Argens & le baron de Pœlnitz, qui avait changé trois ou quatre fois de religion, se revêtirent d'un habit semblable, on mit un tome du dictionnaire de Bayle sur une table, en guise d'évangile, & le coupable fut introduit par deux grenadiers devant ces trois ministres du Seigneur. Mon frère, dit le Roi, je vous demande, au nom de Dieu, sur quel Hérode vous avez péché? — Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfants, répondit le bon homme, — je vous demande si c'était Hérode premier du nom; car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs. Le prêtre de village ne fut que répondre. — Comment, dit le Roi, vous osez prêcher sur un Hérode, & vous ignorez quelle était sa famille? vous êtes indigne du saint ministère, nous vous pardonnons pour cette fois; mais sachez que nous vous excommunierons, si jamais vous prêchez contre quelqu'un sans le connaître. Alors on lui délivra sa sentence & son pardon; on signa trois noms ridicules, inventés à plaisir. — Nous allons demain à Berlin, ajouta le Roi, nous demanderons

grâce pour vous à nos frères, ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla à Berlin, chercher les trois ministres : on se moqua de lui, & il en fut quitte pour cette plaisanterie, & les frais de son voyage.

QUELQUE tems après le départ de Voltaire; Maupertuis fit un voyage en France pour rétablir sa santé, & dissiper ses chagrins. Après cela il se retira à Basse en Suisse, où il mourut entre les bras de deux moines. Alors les soupers philosophiques cessèrent entièrement à Postdam; & Frédéric, ennuyé de faire des plaisanteries sur les superstitions, s'amusait à tourner en ridicule les espèces de beaux-esprits qui lui restaient encore. Un certain baron de Pœlnitz, pauvre fou, qu'il avait fait membre de son académie, était sur-tout le plastron continuel de ses railleries: *Quand changerez-vous pour la quatrième fois de religion?* lui disait-il. *Eh! mon Dieu, mon cher Pœlnitz,* lui disait-il une autre fois, *j'ai oublié le nom de cet homme, que vous volâtes à la Haie, en lui vendant de l'argent faux pour du fin. Aidez un peu ma mémoire, je vous prie.* ( 32 ) Il traitait à peu-près de même le marquis d'Argens, qui souffrait tout pourvu que sa pension lui fut payée.

CEPENDANT on s'ennuie à la fin de plaiser des gens qui n'ont pas l'esprit ou la hardiesse de répondre. Frédéric sentit souvent cet ennui, & il s'écria un jour en baillant: *Est-ce qu'il n'y aura donc plus de querelle ?*

LA guerre qui s'alluma en 1756, vint le tirer d'un état de repos, peu fait pour un esprit aussi actif que le sien. Il fit, comme nous l'avons vu, la guerre la plus glorieuse que l'on ait jamais faite, puis qu'il est décidé qu'il y a de la gloire à faire la guerre.

DANS le cours de cette guerre, il a écrit à la comtesse de Camas, grande-maitresse de la cour de la Reine-mère, des lettres familières, comme peu de rois en écrivent. Il estimait beaucoup cette dame qui était en grande réputation de vertu, & qui avait plusieurs années plus que lui. Ces lettres sont des preuves sensibles que Frédéric estimait les plaisirs de l'amitié, & qu'il savait se dépouiller de la majesté pour se les procurer. (33)

EN 1760, il fut en quartier d'hiver à Leipzig, & profita de ses moments de loisirs pour s'entretenir avec des gens de lettres allemands, dans cette ville célèbre, qui est, pour les lettres, le Paris de l'Allemagne. Il vit particulièrement  
Gottsched,

Gottsched, Gellert & Winkler. Le premier est regardé comme le créateur de l'allemand moderne ; il a fait sentir à ses compatriotes que leur langue pouvait être perfectionnée. Il ne plut point à Frédéric. Ce prince témoigna beaucoup plus d'estime pour Gellert dont les fables ont été traduites dans presque toutes les langues , & dont les Français , qui ont la Fontaine, n'ont jamais bien voulu sentir le mérite. ( 34 )

APRÈS la paix d'Hubertsbourg , le Roi fut à Morizbourg , où il reçut amicalement l'Electeur & l'Electrice de Saxe. Ce voyage est remarquable pour la vie privée de Frédéric. On a imprimé mille fois qu'il n'aimait point la magnificence , & qu'il n'avait jamais quitté ses bottes ni l'uniforme de son régiment des gardes. C'est à cette époque seulement qu'il faut placer l'usage du Roi , à cet égard. Ce fut pour ainsi dire ici la dernière fois qu'il porta un habit de couleur & des souliers. Depuis le commencement de son règne jusqu'alors , il donna quelquefois des fêtes & des caroufels , où il parut en habit de drap d'or , avec des boutons de diamants ; il mangeait dans une vaisselle d'or de six à sept millions ; & il ne négligeait rien alors , pour donner à sa cour tout l'éclat de la magnificence.

VIE DE F. TOM. IV.

E

La guerre de sept ans lui fit sentir sans doute, que l'argent est le nerf d'un état, & sur-tout d'un état comme le sien, & c'est alors qu'il commença à augmenter son trésor, & à étendre sur toutes les parties cette économie sévère, que bien des gens ont traitée d'avarice; & qui n'était vraiment qu'une économie indispensable dans la situation où il se trouvait. Depuis ce tems-là, il porta toujours un surtout bleu, & dans les jours de grande cérémonie une uniforme de velours brodé.

VERS ce même tems, son corps se courba un peu, & sa tête se pencha du côté droit. Ce qui venait sans doute des fatigues de la guerre. Sa constitution était assez faible; mais il s'était formé un tempérament robuste, à force d'activité & de travaux. Sa taille était médiocre. Il avait de grands yeux bleus, son regard était perçant. Il parlait l'allemand d'une manière rude, & sans correction, il parlait mieux le français; & alors sa voix était douce & agréable. Quand on l'approchait pour la première fois, & que l'idée d'un si grand homme inspirait quelque trouble; on était rassuré à la première question qu'il faisait. Il avait l'art de mettre tout le monde à son aise; & il

Il y a apparence qu'avant de voir quelqu'homme célèbre, il se préparait quelques instans auparavant sur ce qu'il voulait lui dire. Il parlait de guerre au militaire ; de vers, au poète ; d'agriculture, au cultivateur ; de jurisprudence, au jurifconsulte ; de commerce, au négociant ; de politique, aux Anglais. S'il parla jamais à un cordonnier, ce qui ne serait pas extraordinaire, il s'entretint sans doute avec lui de la qualité des cuirs, & de la meilleure manière de faire des souliers.

IL aimait à faire des questions, à instruire, & sur-tout à plaifanter. (35) Les femmes étaient souvent l'objet de ses railleries ; & il se plaisait à lancer contre elles des traits assez semblables à ceux de Boileau & de Juvenal. Ses courtisans mariés devaient s'attendre à être souvent plaifantés sur les talents de leurs épouses ; & quand le pauvre comte de S. qui avait bien l'épouse la plus vertueuse de tout Berlin, se fâchait de ces sarcasmes, le Roi s'amusait beaucoup & redoublait la dose. Il a demandé à des femmes des nouvelles de leurs bâtards, & a parlé de leurs victoires à des princes qui n'avaient jamais vu tirer un coup de fusil.

IL n'estimait pas les médecins ; & aimait beaucoup à faire le médecin lui-même. S'il causait avec quelqu'un qui fût attaqué de quelque maladie, il ne manquait jamais de lui conseiller un régime & des remèdes. Il envoyait des pilules à Voltaire, & toutes sortes de poudres & d'autres drogues à la princesse d'Amélie sa sœur & à d'autres personnes qu'il aimait.

ON a trouvé un peu dure la manière dont il reçut en 1785, quatre médecins qu'il fit venir, pour en choisir un, afin de remplacer son médecin qui venait de mourir. Après leur avoir demandé leur nom, il dit à l'un *votre père était un prêtre* ; à un second, *votre père était un coquin* ; à un autre, *combien avez-vous envoyé de gens dans l'autre monde ?* Cette dernière question était ordinairement celle qu'il faisait à un médecin la première fois qu'il lui parlait. Il avait fait venir de Dresde un médecin anglais, nommé Baylies, pour mettre en vogue l'inoculation dans ses états. A son arrivée, il le fit venir & lui fit la question favorite : *combien avez-vous envoyé de gens dans l'autre monde ?* Baylies qui était aussi brusque que spirituel, lui répondit sur le champ : *pas tant que vous, Sire !* Frédéric qui aimait mieux plaisanter que

d'être plaifanté, lui tourna le dos, & ne le vit plus depuis ce tems-là. C'est à tort que l'on a imprimé dans une feuille anglaise, que Baylies avait traité ce monarque & joui de fa confiance jufqu'au dernier moment de fa vie; jamais ce médecin n'a prefcrit une pilule ou une poudre à Frédéric; & voilà comme il faut faire fond, fur ce qu'écrivent les gazetiers.

EN 1763, Frédéric fit un voyage, où il vit d'Alembert, & le ramena avec lui à Berlin. Il l'avait déjà invité plusieurs fois à venir prendre la place de Maupertuis; mais le favant instruit par le naufrage de Voltaire, ne voulut pas s'exposer fur une mer fi orageufe. Pendant fon féjour à Poftdam, Frédéric redoubla fes instances; & d'Alembert perfifta dans fon refus. Frédéric piqué, dit de lui: „il met fa gloire à refufer les princes, & il espère que la poftérité lui tiendra compte un jour de ce défintéreffement; il la connaît mal, ou elle n'en dira rien; ou elle dira qu'il a fait une sottife. „

FRÉDÉRIC fe trompait, il valait mieux jouir dans fa patrie de la liberté, de la confidération & du repos, que d'aller dans un pays éloigné fe faire chef d'une fociété avilie; & que le Roi lui-même s'efforçait de tourner en ridicule.

VOICI une des causes de la haine que Frédéric avait conçue contre son académie. Etourdi des louanges que les académiciens prodiguaient aux discours qu'il feisait lire quelquefois dans leurs assemblées, il voulut s'assurer par lui-même si ces éloges étaient sincères; & il fit passer au secrétaire perpétuel un manuscrit de sa façon, en cachant soigneusement d'où il venait. L'ouvrage fut rejeté, & on ne daigna pas même en faire mention à l'académie. Au bout de quelque tems, le nom de l'auteur transpira, & les éloges commencèrent; mais le Roi répondit séchement: *Vous m'avez appris ce que je dois penser de vos suffrages*; depuis ce tems-là il ne manqua aucune occasion de se moquer de ses académiciens; il les traita souvent d'imbéciles, & favorisait tout ce que l'on écrivait contre eux. (36) Sur les dernières années de sa vie, il écrivait à d'Alembert: „J'ai peu de nouvelles à vous apprendre, comme philosophe, vous ne vous embarrassez guère des affaires politiques, *Et mon académie est trop bête pour vous fournir quelque chose d'intéressant*. Il leur avait défendu de nommer eux-mêmes leurs membres, & il s'était chargé de le faire pour se procurer le plaisir de leur associer un

bon nombre de favans médiocres, à peu-près comme fe fait fon père; avec cette différence cependant, qu'il gardait toujours quelques gens de mérite pour faire dire au dehors qu'il en avait & qu'il les protégeait. Tous les hivers il les fe fait venir chez lui, & il s'amufait à leurs dépends. (37) Euler, qui parut à l'académie au commencement du règne de Frédéric, ne fit pas cas de cette société, trop au-deffous de fon génie, & retourna en Ruffie. Bitaubé un de ceux qui, fur la fin du règne de Frédéric écrivait le plus purement en françois, s'ennuyait à Berlin, & allait passer des années entières à Paris fans la permission du Roi. Prévôt, qui a traduit Euripide, ne refta qu'un an ou deux à Berlin, & aima mieux s'exposer, fans fortune, aux difgrâces du fort que de végéter en Pruffe à Berlin avec une bonne penfion. L'évêque *in partibus* Pernetti, (38) qui avait fait une bonne provifion de ducats, remercia Frédéric de fes bontés; Frédéric fe moqua beaucoup de lui avec fes *familiers*, lorsqu'il lui demanda fon congé; mais Pernetti qui avait été très-bien payé, riait fous cape; & il avait raifon; car il était le

moins attrappé. Lorsque Sulzer mourut, on chercha en vain quelqu'un qui voulût le remplacer ; le Roi voulait un Suisse, parce qu'il fallait que les Savants Suisses prennent fort bien la plaifanterie, quand ils font hors de leurs pays. Mérian qui fut chargé d'en trouver un, n'éprouva de tous côtés que des refus. Quelques jeunes prêtres de Genève dédaignèrent l'honneur de remplacer ce grand homme ; enfin un jeune précepteur de cette ville, voulut essayer s'il ne ferait pas moins défagréable d'être académicien de Berlin que pédagogue ; il vint, & se retira bientôt après. On offrit ensuite cette place à un théologien de Stougard, qui avait remporté un demi-prix à l'académie ; & le théologien de Stougard refusa la place de Sulzer. Depuis ce tems-là, jusqu'à la mort de Frédéric, cette place est restée vacante.

La plupart des Français qui étaient à l'académie, avaient été envoyés au Roi par d'Alembert, on i disait lorsqu'on riait de ses choix, ce que les marchands de modes de Paris disent lorsqu'on se recrie sur le ridicule de quelques modes *caricaturées*, qu'elles étalent dans leurs boutiques : *c'est bon pour le nord*. Quelques-uns de ces Français, à force d'assister à des

féances académiques , s'étaient figurés qu'ils étaient vraiment des gens de lettres ; ils voulurent imiter le dédain des gens de mérite qui se retiraient , & allèrent étaler à Paris ou ailleurs une érudition dont ils se promettaient merveilles ; on se moqua d'eux , & plusieurs embrasèrent des professions qui faisaient un triste contraste avec le titre d'académicien ,

(39)

CE qui contribua sur-tout à jeter du ridicule sur l'académie , c'est qu'il exigeait d'eux qu'ils écrivissent leurs mémoires en français. Il n'y avait rien à dire à cela , s'il n'avait pris que des Français pour membres ; mais figurez-vous des Allemands , des Suisses , & des Italiens obligés d'écrire & de lire des mémoires , dans une langue dont ils ignoraient les éléments ! La plupart faisaient corriger leurs mémoires par des maîtres de langue ; mais quand il s'agissait de les prononcer , sur-tout dans les féances publiques , c'était une vraie comédie pour un Français.

AUSSI quelques Français tournèrent-ils publiquement les académiciens en ridicule. Prémontval , un de leurs confrères , fit imprimer un ouvrage périodique sous le titre de *Préservatif* ,

où il relevait plaifamment le langage barbare de quelques académiciens. Il reprochait entre autres au fecrétaire perpétuel d'avoir dit, *les genoux d'une ame, des femmes parleufes qui s'accrochent au premier venu, des marmites que la mort renverfe, ces douces fonctions de boire, de manger* & de FAIRE JOUER LES AUTRES ORGANES, auxquels la nature a attaché du plaifir; & mille autres bévues de cette efpece dont il avait coutume d'affaifonner fes fermons. Un autre grammairien, nommé Laveaux, les perfiffa en 1782, dans une brochure intitulée: *Leçons de la langue françaife données à quelques académiciens de Berlin.* (40) Le Roi lut cette brochure, s'en amufa, chargea l'auteur de faire un ouvrage propre à corriger, difait-il, le ftyle de ces meffieurs; & lui en donna lui-même le plan. Laveaux publia d'après ce plan, un ouvrage périodique, fous le titre de *cours de langue & de littérature françaife*; il y rendait compte des ouvrages nouveaux des académiciens, & relevait leurs fautes d'une manière un peu cauftique; parce que, difait-il, on ne fe ferait pas entendre autrement en corrigeant des ouvrages françois en Allemagne. Quoique l'ouvrage fût ordonné par le

Roi, dédié au Roi, approuvé par le Roi, & régulièrement lu par le Roi, (41) l'auteur eut beaucoup de persécutions à effuyer, & il s'en tira toujours en mettant les rieurs de son côté. Il réduisit plusieurs académiciens au point de lui présenter très-respectueusement leurs mémoires avant que d'oser les lire ou les faire paraître en public. Frédéric qui aimait ces sortes de disputes, & qui était charmé de trouver de quoi rire aux dépens des académiciens, encourageait l'auteur, & le faisait encourager en louant ses critiques à ses soupers, en présence de gens qu'il favait être de ses amis. Il affectait même de lui faire demander son avis sur quelques manuscrits; & chargeait des académiciens de cette commission. (41) Quelques gazetiers allemands ont blâmé Laveaux d'avoir commenté ses critiques par le mémoire d'un ministre d'état qui a rendu des services à la Prusse; mais des services rendus ne dispensent personne de bien écrire quand on fait imprimer; & d'ailleurs le Roi lui avait ordonné expressément de ne faire aucune exception. Il a été assez justifié par l'accueil que Frédéric a fait à ses ouvrages depuis ce tems-là; & sur-tout par la sagesse du ministre, qui, après avoir imprimé qu'on l'avait critiqué

à tort, a fini par faire corriger dans les mémoires de l'académie, toutes les fautes qu'on avait relevées dans son mémoire. (43)

TOUTES ces choses jettèrent tant de ridicule sur l'académie qu'en 1784, un académicien qui était pourtant français de nation, ayant eu un procès d'injures avec un homme du peuple, fut condamné à réparation sur une décision tirée du *dictionnaire de l'académie française*. (44) Il était plaissant que les sentences d'un tribunal allemand devinssent des leçons de langue française pour des académiciens français.

NOUS n'omettrons point ici de parler de deux entrevues que Frédéric eut avec l'Empereur Joseph II. La première eut lieu le 25 août 1769. Frédéric avait appris que Joseph, à son retour d'Italie, avait dessein de se rendre au camp de Neifs pour le voir, & il avait fait faire des préparatifs pour le recevoir. Lorsque l'Empereur arriva, le Roi était déjà dans le palais épiscopal; & il le vit descendre l'escalier pour venir au-devant de lui, au moment où il montait les premiers degrés. Joseph se hâta de monter, & aborda Frédéric en disant: *Enfin voilà mes vœux accomplis!* Le Roi répondit: *Ce jour est un des plus beaux de ma vie.* On supprima tout ceré-

monial de cour, pour se conformer à celui du militaire; & Frédéric eut la droite comme le plus ancien général. (45) Les deux monarques s'affirent sur un canapé & s'entretenrent pendant quelque tems, en présence du prince royal de Prusse & du prince Henri; après cela ils passèrent tous deux dans un cabinet, où ils s'entretenrent pendant une heure; & lorsqu'ils en sortirent, on remarqua que l'Empereur embrassait le Roi. Après cette entrevue, on dépêcha un courier à M. Benoît, envoyé du Roi à Varsovie. Après cela, ils dinèrent ensemble avec les princes & quelques généraux de leur suite. Le général Laudon était invité à ce dîner. Il voulut se placer au bas de la table, mais le Roi le fit mettre de son côté, en disant: *Venez vous mettre ici, Monsieur le général Laudon; j'ai toujours mieux aimé vous voir à côté de moi, que vis-à-vis.* Après que le Roi eut rendu visite à l'Empereur, ce dernier alla voir le prince de Prusse, dans l'équipage du Roi. Le lendemain, il fut prendre le Roi à cheval, pour aller aux exercices militaires. Après cela, il partit pour son camp de Colin, & Frédéric se rendit à Breslau.

L'ANNÉE suivante, Frédéric rendit à l'Empereur dans son camp de Neustadt la visite qu'il

en avait reçue à Neifs. Il fut reçu avec beaucoup de respect, on manœuvra en sa présence. UNE ordonnance que Frédéric publia en 1772 pour établir la censure des manuscrits destinés à l'impression, sembla contredire la liberté de la presse, qu'il avait toujours accordée pour les ouvrages auxquels il ne prenait pas une part immédiate. En effet, cette loi paraissait d'autant plus singulière que l'entrée de tous les livres étrangers était permise. Il ne faut pas s'en prendre à Frédéric de l'inconséquence de ces fortes de loix qu'il renouvela souvent; mais plutôt à quelques personnes en place, qui craignaient de voir critiquer leur conduite. Ils ne cessaient alors de représenter au Roi que la liberté de la presse donnerait lieu à ces ouvrages injurieux pour les puissances; & que ce ferait une occasion de querelle avec les voisins, & peut-être de représailles. C'est dans les instans où il parut quelques libelles de cette nature, qu'ils obtinrent du Roi des ordonnances de cette espèce. On poussa même la chose jusqu'à ordonner que tous les livres étrangers seraient lus par le censeur, avant que d'être exposés en vente. Or, il faut observer qu'il n'y a qu'un censeur pour les livres à Berlin, & qu'il vient chaque année 8 à

ro milles ouvrages nouveaux de la foire de Leipzig, sans compter ceux qu'on reçoit de France, d'Angleterre & d'Italie. Qu'on s'imagine donc la peine qu'aurait eu le pauvre censeur; & la patience qu'il eut fallu supposer aux Brandebourgeois, pour attendre la permission de lire des livres nouveaux; voilà comme la passion jointe à l'autorité & aux défauts de lumières, entraîne dans des démarches inconcevables, dont la contradiction saute aux yeux de l'homme le plus borné. Mais Frédéric, qui n'accordait ces ordonnances qu'à l'importunité, savait encourager à les enfreindre & à les éluder. Quand un imprimeur était condamné à l'amende pour avoir enfreint la loi, il écrivait au Roi, qui ne manquait jamais de l'exempter de payer, & qui souvent ajoutait dans sa réponse: *J'entends que la presse soit libre.* Il suffisait d'écrire au Roi pour avoir la liberté de faire imprimer sans censure. Il l'avait accordée à un certain Cranz dont le métier était de consigner dans de misérables feuilles, les aventures, des promenades & des cafés, ou les bévues des tribunaux. Cependant il perdit cette permission, & voici comment. Il publiait ses feuilles sous le nom de *Charlata-*

Tom. IV.

\*

neries; ce qui excitait la colere de tous le charlatans, qui ne sont pas en petit nombre dans tous les états. Un de ces charlatans, qui épiait le moment favorable, lut un jour dans cette feuille que Crantz publierait bientôt, les *charlataneries de Vienne*, bonne occasion! il présente la chose au Roi, sous le point de vue dont il connaissait l'effet infallible, & il parvient enfin à faire soumettre à la censure les *charlataneries de Berlin*, à cause du prétendu danger qu'il y aurait à laisser imprimer les *charlataneries de Vienne*.

UNE autre aventure qui a fait beaucoup de bruit à Berlin en 1784, prouve encore mieux la façon de penser du Roi à cet égard. Il parut cette année un petit roman satyrique; le ministre d'état, qui avait été critiqué dans le *cours de langue* du professeur de Laveaux, crut qu'il devait être de cet auteur; & comme il lui disputait alors le droit de faire imprimer son ouvrage périodique sans censure, il s'imagina qu'on avait voulu le désigner dans plusieurs passages, & on envoya chez le Libraire, des gens pour saisir tous les exemplaires. L'auteur qui se trouva présent à cette saisie, acheta tous les exemplaires & osa les faire

faire porter chez lui en présence des gens envoyés pour les saisir. Aussitôt, correspondance entre le ministre & l'écrivain, plainte au Roi de la part du premier, d'où il résulta une lettre de Sa Majesté au président Philippi, où il était enjoint au sieur de Laveaux d'éviter les personnalités; mais nul ordre pour saisir ou empêcher la vente du roman imprimé sans censure, quoique l'auteur le vendit publiquement dans sa maison. Laveaux étonné qu'on l'eût accusé de s'être rendu coupable de personnalités, & que le Roi lui fit faire une pareille injonction sans examen, écrivit vivement au Roi, défia ses ennemis de montrer dans ses ouvrages une seule personnalité répréhensible, & représenta à Sa Majesté qu'il avait lui-même ordonné, approuvé & encouragé les critiques qu'il avait faites. Frédéric qui vit bien qu'on ne l'avait pas compris, écrivit au président Philippi une lettre plus forte que la première; & voici comme le président la signifia à l'auteur pour lui faire sentir le motif & les intentions du Roi. Le professeur s'étant rendu chez le président, ce dernier lui fit toutes sortes de politesses, envoya chercher une bouteille de vin de champagne, la but gaiement avec lui, en

riant du romain & des critiques ; & après deux heures de conversation & de plaisanteries , il lui lut la lettre du Roi , en trinquant avec lui le dernier verre de la bouteille. Laveaux, qui connaissait le Roi , comprit alors ce qu'on voulait dire ; on lui permit de vendre le roman, on lui recommanda de continuer ses critiques ; on ne parla point de lui nommer un censeur comme il en avait prié le Roi ; assurément si Frédéric avait eu envie de restreindre la liberté de la presse, ç'aurait été dans cette circonstance, où il s'agissait de donner satisfaction à un ministre qu'il aimait & qui lui avait rendu de grands services & l'affaire resta là.

PENDANT que se passait cette scène plaisante où le Roi jouait le plus beau rôle , on vendait publiquement à Berlin une brochure intitulée : *Frédéric le Grand*, satyre dégoûtante, contre le Roi, *mémoires pour servir à la vie de Voltaire*, *les matinées du Roi de Prusse*, *le procès des trois rois*, *le pot aux roses*, & mille autres libelles injurieux dont les libraires faisaient imprimer les titres dans leurs catalogues qu'ils envoyaient régulièrement au Roi. Voilà comme le Roi s'opposait à la liberté de la presse ; voilà comme il faut croire à toutes ces anecdotes & ordres du cabinet que les imprimeurs font

ramasser par leurs prutes, & dont on juge toujours de travers, lorsqu'on ne fait ni les circonstances, ni les motifs, ni les suites.

Il y avait longtems que Frédéric n'avait plus de gens de lettres français autour de lui, les tracasseries qu'il avait essuyées dans leur société, & l'ingratitude dont quelques-uns avaient payé ses bienfaits, lui avaient inspiré pour eux un éloignement secret; & cet éloignement diminua bientôt son goût pour la littérature française, & son estime pour les auteurs de cette nation. Peut-être aussi était-il un peu piqué que ses poésies, n'eussent pas fait en France une fortune qui le payât assez des peines qu'il avait prises à les faire. Enfin, il affecta de moins estimer les Français. Les Allemands qui l'entouraient, s'en apperçurent & n'oublièrent rien pour le confirmer dans ces nouveaux sentiments.

FREDÉRIC avait eu à Paris un correspondant littéraire, nommé Thiriôt, homme fort instruit, qu'on appelait *la mémoire de Voltaire*, parce qu'il était fort attaché à ce grand homme, & que sa mémoire était un répertoire de toutes les anecdotes, bons mots, vers & choses piquantes qui se disaient ou s'imprimaient dans le monde. Ce Thiriôt, occupé près de trente

ans à la correspondance du Roi de Prusse, se-  
rait mort de faim sans le secours de Voltaire.  
Il paraît par une lettre de Voltaire au Roi de  
l'an 1773, (47) qu'après la mort de ce corre-  
spondant, Frédéric n'en voulut point d'autre  
& que les nouvelles littéraires de Paris ne l'a-  
musaient plus. Il reçut encore pendant quel-  
que tems celles que lui envoyait d'Alembert ;  
mais on peut voir par une lettre qu'il lui écri-  
vit après une maladie, le cas qu'il en faisait.  
(48) Il appelle quelques pièces nouvelles qu'il  
lui avait envoyées *un mauvais fatras qui l'a  
dégoûté de la lecture.*

ON était parvenu à le dégoûter des Fran-  
çais ; & on avait presque réussi à le tourner  
du côté des Allemands, comme on le voit  
par la même lettre. Il ne les avait jamais  
aimés ; & à la vérité, de son tems, les gens de  
lettres allemands n'étaient point aimables. Ce  
Wolf qu'il avait tant loué, lui déplut la pre-  
mière fois qu'il le vit ; c'était un savant de ca-  
binet, sans connaissance du monde, qui rou-  
gissait à chaque mot que lui disait le Roi, & qui  
en lui répondant, ne savait où mettre ses bras  
& ses jambes. Frédéric appelait Gottsched *un  
sot profondément instruit, un vrai magasin*

*de savoir où tout est arrangé, mais qui n'entend pas lui-même ce qu'il contient; un pédant qui sentait trop la poussière de la bibliothèque & qui n'avait aucune connaissance du monde.*

FRÉDÉRIC avait sur-tout le plus grand mépris pour les juristes & les publicistes allemands. Les trois plus grands publicistes que l'Allemagne ait jamais eus, vivaient dans ses états au commencement de son règne, c'étaient Ludewic, Schmaufs & Moser. Il voulut lire quelques-uns de leurs ouvrages qui faisaient tant de bruit; mais il fut si rebuté, si dégoûté, par leur style barbare & diffus, qu'il conçut la plus mauvaise opinion de ces auteurs & de ceux qui les louaient; & ne voulut pas même qu'ils enseignassent dans ses universités. Il se moquait de ces érudits qui écrivaient en latin barbare & en mauvais allemand, sur les intérêts des cours, & qui en raisonnant sur des traités, n'avaient pas la moindre idée de ce qui se passait dans les cabinets. Ludewic qui avait écrit pour la maison d'Autriche, & qui avait été ennobli par l'Empereur Charles VI, ne pouvait plaire de ce côté à Frédéric II, Moser qui avait composé un traité latin en faveur de la pragmatique-sanction, avait aux yeux du Roi un tort aussi irréparable, il fut

obligé de quitter Berlin ; & Schmaufs qui crut se rendre agréable à sa cour, en écrivant en faveur de la maison de Brandebourg, ne put cependant rester que quelque tems à Halle, & se retira à Gœttingue.

LA langue allemande, écrivait Frédéric, n'est qu'un jargon dépourvu d'agrément, que chacun manie selon son caprice. Ce sont des termes employés sans choix, les mots propres les plus expressifs négligés, & le sens des choses noyé dans des mers épisodiques. Cette langue à demi-barbare, se divise en autant de dialectes différents que l'Allemagne contient de provinces. Chaque cercle se persuade que son patois est le meilleur ; ce qu'on écrit en Souabe n'est pas intelligible à Hambourg ; & le style d'Autriche paraît obscur en Saxe. Melpomène n'a été courtisée chez les Allemands que par des amants bourrus, les uns guindés sur des échasses, les autres rampants dans la boue, & qui tous rebelles à ses loix, ne sachant ni intéresser ni toucher, ont été rejettés de ses autels. „

IL est certain que l'Allemand était tel que le peint Frédéric, lorsqu'il monta sur le trône ; mais il écrivait ceci en 1780, l'Allemand avait beaucoup changé dans cette période, c'est-à-dire,

qu'il y a eu des gens qui ont écrit avec clarté, avec précision, avec élégance. Si les génies qui ont fait de tels efforts pour réformer l'allemand, n'ont pas réussi généralement, ce n'est pas leur faute ; c'est celle de la nation. Dans plusieurs contrées de l'Allemagne, la seule science, l'unique science qui mène à la considération, aux honneurs, à la fortune ; c'est le droit public, dont les princes puissants se moquent, & qui ne sert de rien aux faibles. Le plus misérable compilateur dans cette partie, est plus estimé que le poète le plus sublime, ou l'historien le plus élégant ; & un grand nombre de publicistes dont le style est encore barbare & intelligible, contribuent à perpétuer la barbarie & le mauvais goût. Qui croirait que les Allemands ont un bon ouvrage sur les synonymes allemands, dans le goût de ceux des Français par Girard & Roubaud, & que cet ouvrage est presqu'entièrement ignoré ; & que son auteur n'a pu, en faisant 4 volumes sur une matière aussi utile, acquérir la moindre gloire, tandis que dans l'Empire on élève quelquefois jusqu'aux nues, une misérable brochure sur les droits d'un petit comte, qui n'a pas dix milles livres de rentes.

IL n'est donc pas étonnant que Lessing, qui s'est formé sur les Français, & qui a tant injurié les Français, que Mendelsohn, que Wieland, Weisse, Engel, Ramler, Gesner, Zollikofer, Sulzer, Kant, Garve, Wezel, Bürger, Claudius & autres aient si peu influé sur la langue en général. Il n'est pas étonnant que si peu d'Allemands aient suivi & parcouru la même carrière que ces grands écrivains. Plusieurs de ces auteurs languissent ou ont languie dans l'obscurité d'un collège subalterne, & ont eu peine de quoi fournir aux besoins les plus pressants; tandis que de lourds commentateurs de la bulle d'or, sans style & sans orthographe jouissent souvent d'une fortune immense en dépit des beaux esprits. Frédéric lui-même qui a écrit sur les défauts de la langue allemande, a contribué plus qu'aucun autre à retarder ses progrès, par le mépris qu'il a fait de ceux qui la cultivaient avec succès. Sous son règne, jamais Ramler, Engel, Mendelsohn, Grave, Kant, n'ont pu être admis à l'académie de Berlin, & il y plaçait indistinctement, des précepteurs des pensions des Paris, ou des colons français dont la langue avait dégénéré en un jargon ridicule. (49) Frédéric-Guillaume II a

réparé cette faute ; tous les gens de lettres allemands , dont le mérite était connu , ont été honorés à son avènement au trône , d'une place à son académie ; & M. le comte de Hertzberg en a été nommé curateur.

C'EST au comte de Hertzberg , ministre d'état , que l'Allemagne doit sur-tout le cas que Frédéric sembla faire , sur la fin de sa vie , des auteurs allemands & de leur langue. Ce sage ministre dont la réputation est aussi bien établie dans le monde politique que dans le monde littéraire , se trouvant à Breslau en 1779 , pendant les négociations de la paix de Teschen , soutint l'honneur de la langue de sa nation dans des conversations familières qu'il eut avec Frédéric. Le Roi prétendait que Tacite ne pouvait être traduit en allemand. M. de Hertzberg lui envoya la traduction allemande de quelques morceaux de Tacite , & le Roi lui répondit : *Voilà du bon allemand , & un des meilleurs morceaux que j'aie lu.* Le ministre patriote ne s'en tint pas là. Quelque tems après , étant à Sans-Souci , il fit lire quelques livres allemands au Roi qui s'en moqua. ( 50 ) C'est à cette occasion que Frédéric publia une dissertation *sur la littérature allemande , les défauts qu'on peut lui reprocher ,*

*les causes de ces défauts & les moyens de les corriger.*

M. de Hertzberg qui est, sans doute, un excellent juge dans cette partie, ne put s'empêcher, malgré toute son patriotisme & son enthousiasme pour sa langue, d'avouer que *les remarques du Roi étaient aussi judicieuses que savantes; que cet imprimé petit, mais riche en observations, avait été applaudi de la saine partie de la nation allemande.* (51) Il écrivit à Frédéric après avoir lu son ouvrage, „ je prévois que les Allemands sensés & non prévenus, seront enchantés de voir qu'un Roi, qui a porté la gloire de sa nation au plus haut degré, par son règne, par l'épée & par la plume, mais qui a passé jusqu'ici pour n'avoir pas fait grand cas de la langue allemande, est pourtant celui qui en approfondit le mieux le fort & le faible, & donne *les meilleures règles pour la perfectionner.* „ Un des moyens que Frédéric proposait pour perfectionner la langue allemande, c'était d'ajouter des voyelles aux mots qui finissent par des consonnes. „ Les voyelles, dit-il, plaisent aux oreilles; trop de consonnes rapprochées les choquent, parce qu'elles courent à prononcer, & n'ont rien de sonore. Nous

avons de plus quantité de verbes auxiliaires & actifs dont les dernières syllabes sont fourdes & désagréables, comme *sagen*, *geben*, *nehmen*: mettez un *a* au bout de ces terminaisons, & faites-en *sagena*, *gebena*, *nehmena*, & ces sons flatteront l'oreille. „ Un autre moyen, que propose Frédéric, c'est de traduire Tacite & quelques autres auteurs dont le *stile sententieux*, dit-il, obligera ceux qui les traduiront à fuir les termes oiseux & les paroles inutiles. (52)

FRÉDÉRIC refusait de voir des savants allemands, qu'il regardait comme des pédants, & il citait, pour exemple de leur sottise, ce passage du professeur Heineccius dans une épître dédicatoire à une reine. *Ihro Majestät glänzen wie ein Karfunkel am Finger der jetzigen Zeit*; c'est à dire „ Votre Majesté brille comme une escarboucle au doigt du tems présent; „ & cet autre d'un poète qui disait à son protecteur: *Schiefs, großer Gønner, schiefs deine Strahlen, armdick, auf deinen Knecht hernieder*; c'est à dire: „ Répands, grand protecteur, répands tes rayons, gros comme le bras, sur ton serviteur. „ Il se souvenait de la gaucherie de Wolf, de la pédanterie de Gottsched, de l'indifférence de Gellert. Dans ses voyages de Silésie, il s'était

fouvent amusé de la pédanterie du recteur du collège de Breslau, nommé Arletius, qu'il fe fait appeller pour se divertir. Cet homme qui est un répertoire vivant de titres, de livres rares, d'éditions, de dates, de faits & de noms de l'histoire ancienne & moderne, n'a d'ailleurs ni goût, ni connoissance du monde. La première fois que Frédéric le fit venir, il lui cita quelques noms de l'histoire obscure des anciens Slaves & Bohémiens; le Roi ayant avoué qu'il ne les connoissoit pas, „ cela m'étonne, répondit le favant, car Votre Majesté a pourtant écrit les mémoires de Brandebourg. „ C'est une grande faute, difait-il une autre fois au Roi, que depuis le commencement du règne de Votre Majesté on ne mette plus sur les monnoies D. G. (dei gratia) le Roi lui répondit, que ces deux lettres ne se trouvaient pas non plus sur les monnoies des anciens empereurs. Je le crois bien, répliqua Arletius, *tous ces empereurs-là étaient des payens.* Il soutenait aussi que le grec devait être l'étude principale des jeunes princes, & il était très-surpris, qu'on la négligeât. (53)

Il s'agissoit de détruire peu à peu les préjugés que les gens de cette espèce avaient fait naître dans l'esprit du Roi, & on lui fit voir

des gens de lettres allemands, que l'on crut moins pédants. Il vit Garve favant de Breslau, qui, après Mendelsohn, passe pour un de plus grands philosophes de l'Allemagne. (54) A Berlin, on lui fit voir Nicolai, libraire & auteur, qui a fait un joli roman; qui fait faire un journal sous le titre *bibliothèque allemande*, où les français sont souvent maltraités; & qui a écrit des voyages, qui ne sont pas dans le style de Tacite; Meierotto, recteur d'un collège de Berlin, auteur de quelques bons livres élémentaires; & sur la fin de sa vie, Gleim poète agréable.

LES Italiens qui étaient auprès du Roi, favorisaient les vues des Allemands, & on ne cessait de parler des progrès de la littérature allemande, & de la décadence des lettres en France. *A force de répéter une chose, disait Voltaire, fût-elle fautive; on parvient à la faire croire.* Frédéric crut donc, ou feignit de croire, que les Français n'écrivaient plus que des fadeuses; & qu'il n'y avait plus que les Allemands & les Anglais qui eussent le sens commun. C'est dans ce tems-là qu'il écrivit à d'Alembert: *si je pouvais rajeunir, je ferais divorce avec les Français, pour me ranger du côté des Anglais & des Allemands.* Toutes les choses étaient pré-

parées, lorsqu'un Italien que les favoris du Roi avaient fait venir à Berlin, pour être agrégé à l'académie, crut pouvoir frapper le dernier coup.

CET homme, l'abbé Denina, connu par un ouvrage italien sur *les révolutions d'Italie*, que l'on dit être d'un savant prélat de ce pays, qui l'a fait publier sous le nom de l'abbé; cet homme piqué contre les Français, de ce que Voltaire l'avait autrefois traité de pédant dans *l'homme aux quarante écus*, (55) de ce que les Français n'avaient pas parlé assez tôt de ses ouvrages; & que sa réputation n'égalait pas celle de Raynal, (56) exhala sa haine dans le discours le plus ridicule que l'on ait imprimé depuis que des pédants barbouillent du papier. L'article *Espagne* de la nouvelle encyclopédie par ordre de matières, fut le prétexte de cette fingulière production. (57) M. Masson de Morvilliers, auteur de cet article, avait dit: *que doit-on à l'Espagne? Et depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe?* L'abbé italien crut faire une réponse à cette question dans un discours qu'il lut le 26 janvier 1786, dans une séance publique de l'académie. (58) Le bon abbé prétend qu'on

pourrait demander au contraire qu'a fait la France pour le genre humain depuis qu'elle existe ? & c'est à peu-près sur cette belle thèse que roule son éloquent discours. La manière dont il la prouve est encore plus ridicule que la thèse même. Il prétend que la France le cède beaucoup à l'Espagne dans la théologie ; parce que les *Espagnols furent les inventeurs de la théologie scholastique ; il prétend que l'inquisition espagnole a contracté en Provence & en Languedoc la férocité qu'on lui reproche ; & il compare les lettres ce cachet aux Auto-da-fé.* Il étale avec amphasé les services que l'Espagne a rendus à l'univers, *en établissant les ordres religieux ; & il se moque cruellement de la France, de ce qu'elle n'a fondé que les chartroux.* Selon lui, l'Europe doit beaucoup à l'Espagne, parce Ferdinand le catholique *établit le système de milice permanente.* Il insinue que Montesquieu s'est formé sur les ouvrages des révérends pères *Suarez, Vasquez, &c.* que sans les ouvrages d'un certain Espagnol nommé *Covarruvias*, les Français n'auraient jamais eu *l'esprit des loix* ; & il trouve plus d'érudition dans les conciles d'Espagne que dans les ouvrages des immortels Pithous. Nous devons, dit-il,

la médecine à l'Espagne ; car la médecine vient des Arabes , & les Arabes ont habité l'Espagne. Il oublie que les Espagnols nous ont apporté les maladies vénériennes , pour nous exciter à la reconnaissance , de ce qu'ils ont les premiers découvert l'efficacité du mercure dans cette maladie. Il dit que les Espagnols font les restaurateurs de l'anatomie , & ne songe pas que , sous le règne de Charles V , l'université de Salamanque délibérait *si l'on pouvait disséquer des cadavres sans blesser sa conscience* ; & que l'inquisition voulut faire brûler le Flamand Vesale , parce qu'il en avait disséqué. Il suffit qu'un savant ait fait un voyage en Espagne avant que de publier un ouvrage ou de faire une découverte ; c'est une preuve suffisante pour notre abbé , l'ouvrage ou la découverte ont été puisés chez les Espagnols. A l'entendre , Descartes a pris toutes ses idées chez les Espagnols , c'est à eux que nous devons la musique , la peinture , l'architecture , la sculpture , la poésie , l'histoire , les romans , & jusqu'au jeu de l'homme. Il prétend que les premiers Troubadours étaient Espagnols , parce qu'ils fleurirent en Provence , que les Espagnols ont trois ou quatre bons poèmes épiques , & que les Français n'en ont pas un. Il  
assure

assure que l'art poétique de Boileau n'est qu'un recueil rimé ; la Henriade , le Lutrín &c. des ouvrages détestables , en comparaison de ces trois ou quatre poèmes espagnols qu'il ne nomme pas , & que personne ne saurait deviner. Selon lui , les Français n'auraient jamais eu les *Horaces* , *Cinna* , *Rodogune* , *Polieucte* , *Iphigénie* , *Athalie* , *Zaïre* , *Mahomet* , le *Misanthrope* , le *Tartuffe* , *l'Avare* , en un mot pas même le *mariage de Figaro* , sans le *festin de Pierre* , *Jodelet* & *Don Japhet d'Arménie*.

VOILA une esquisse des bévues dont ce discours est rempli. L'abbé dit dans un avertissement , que Frédéric était du même avis ; & dans une épître dédicatoire à M. de Hertzberg , il annonce qu'il se propose par-là *d'empêcher que les Français ne prétendent au droit exclusif d'influer sur les études , les ouvrages , les goûts de toutes les autres nations*.

QUELQUES personnes de mérite , telles que le duc de Brunswik , le comte de Mirabeau & d'autres qui étaient à cette séance , ne purent retenir leur indignation ; & les sarcasmes roulaient dans toute la salle. On s'imagine bien

qu'un discours de cette espèce n'est pas resté sans critique. Il a été livré au ridicule , par les Allemands mêmes qui n'aiment pas la littérature française. Le bon abbé hué par les deux nations , est entré dans une fureur peu édifiante , & a vomi contre ses adverfaires , un torrent d'injures dans une brochure intitulée : *Lettres critiques* , &c. Il ne sentit pas que c'était s'avouer vaincu , & que ne pouvant confondre ses adverfaires , il aurait mieux fait de se taire. Aussi ne répliqua-t-on plus. Dans cette réponse , il eut l'imprudence de révéler des propos qui s'étaient tenus à la table du prince Henri , où il n'était point admis ; mais qu'un tiers indiscret lui avait rendus. Ce prince éclairé qui aime les Français , & qui est digne d'être aimé de toutes les nations , témoigna toute son indignation contre ces procédés ; & le pauvre abbé , eut le désagrément de se voir désavouer , par ceux mêmes auxquels il avait osé adresser ses *lettres critiques* , qui étaient fâchés de voir leurs noms dans un ouvrage de cette nature. ( 59 )

DEŃINA était membre de l'académie de Berlin ; & l'abbé Raynal , qui passa près de deux

ans à Berlin, & qui s'y ferait fixé, si le Roi eût fait mine de le désirer dans son académie, ne fut point invité à rester. (60) Tant il y avait de différence entre le Frédéric de 1750 & le Frédéric de 1784. Les brochures ridicules de l'abbé Denina, & un prix donné au comte de Rivarol, furent les deux derniers exploits de l'académie de Berlin sous le règne de Frédéric, & pour ainsi dire les derniers soupirs de cette société; car Frédéric-Guillaume II a jeté les fondements d'une nouvelle académie.

Si l'académie en couronnant le mémoire de M. de Rivarol sur *l'universalité de la langue française*, avait eu dessein de prouver au Roi que le style des auteurs français était devenu précieux & affecté, elle n'aurait jamais pu mieux choisir; mais ceux qui élevèrent ce mémoire jusqu'aux nues, n'y entendaient pas finesse. Ils l'admiraient de bonne foi, & disaient hautement, avant l'ouverture du billet, qu'ils ne connaissaient aucun homme de lettres en France capable d'écrire un chef-d'œuvre de cette espèce; pas même l'immortel Buffon, le meilleur écrivain que la France ait jamais eu. Cependant ce

T. IV.

\* G 2

mémoire offre d'un bout à l'autre le style le plus extraordinaire. C'est dans ce mémoire que l'on trouve :

*Les expressions figurées sont comme assises à la porte de chaque profession ....*

*Les poètes étrangers serrent de près le style figuré....*

*Un concert de voix troublé par un silence ...*

*Le monde qui change d'attitude ..*

*Lâcher du grec tout pur ...*

*La langue française est une planète qui a ses satellites & une température ....*

*C'est une médaille, qui a une physionomie, qui a une probité attachée à son génie.*

C'est là qu'on lit entre autres sur Voltaire, une phrase dont les Oedipes modernes chercheront en vain le sens :

*L'infatigable mobilité de son ame de feu l'aurait appelé à l'histoire fugitive des hommes, &c. &c.*

Nonobstant on agrégea le comte de Rivarol à l'académie de Berlin.

TELS sont les efforts que l'on fit pour déguster Frédéric des Français , auxquels il doit une partie de sa gloire. En effet, sans la langue française, sans les chef-d'œuvres de cette nation, sans les leçons de Voltaire , sans le commerce intime & familier des gens de lettres français, sans les louanges qu'on lui a prodiguées dans les ouvrages français qui volent d'un pôle à l'autre ; Frédéric n'aurait guère été connu dans le monde que comme un conquérant heureux, dont la plus grande partie de l'histoire aurait été écrite en traits de sang. Sa gloire littéraire, s'il en eût acquis une dans sa langue, aurait expiré tristement, comme celle de la plupart des Allemands de son tems, sur les bords de l'Oder ou du Rhin ; l'Europe ne le connaîtrait pas comme un poète agréable, comme un historien élégant, comme un philosophe aimable ; ou du moins ses ouvrages ne seraient pas lus comme ils le sont, dans tous les pays où il y a de la littérature & du goût. Voilà sûrement ce que Frédéric sentit dès qu'il forma le projet de se faire un nom ; voilà ce qui lui fit rechercher avec tant d'ardeur les hommes célèbres qui pouvaient graver son nom au temple de mémoire.

FREDERIC eut tort sur la fin de ses jours, de paraître dédaigner les productions littéraires d'une nation qui avait encore un Raynal, un Buffon, un Mormontel, un de l'Isle, un Diderot, un Necker. Si ce fut faiblesse, il faut s'en prendre à son âge qui influait sur son jugement; si ce fut politique, comme quelques-uns l'ont prétendu, elle fut fautive; sa gloire n'avait pas besoin de contraste. Ceux qui ont conduit sa vieillesse à ce changement ont satisfait peut-être leur jalousie contre la nation française; ils ont été séduits par les lueurs d'un patriotisme mal entendu: l'évènement prouvera s'ils ont vraiment travaillé pour la gloire du souverain & de la patrie. Catherine II estimait Voltaire; & elle l'a cru plus que tout autre, propre à faire connaître dans l'univers, tout le mérite du fondateur de la Russie.

Il paraît difficile sans doute de porter un jugement sur les ouvrages de Frédéric. Voltaire a débité qu'il les avait corrigés; d'autres, qui plus que Voltaire encore, auraient dû se taire, se sont vantés après sa mort, de lui avoir fourni les matériaux de son histoire; si on lui ôte les matériaux & le style, que lui restera-t-il? Disons-le, des matériaux rassemblés par un étudiant d'université, ou les corrections d'un homme habile, ne

ne fuffifent point pour faire un bon ouvrage. A des extraits secs, décharnés & confus , il faut donner de la confifftance , des couleurs , de l'ordre ; il faut deffiner un plan , en proportionner les parties , les étendre , leur donner des formes agréables , les lier , les rendre propres à former un tout. Voilà l'ouvrage de Frédéric. Quant au ftyle , ce qui eft mauvais ne fe corrige point. Un bon ouvrage doit être fait d'un feul jet , & il n'y a que le génie qui puiffe le faire ainfi ; l'ouvrier peut , lorsqu'il fort du moule , y trouver quelques parties à polir , quelques légers défauts à corriger ; mais c'eft à l'artifte que l'on doit le chef-d'œuvre. Si une ftatue n'a point de grâces , fi elles n'a point de proportion ; quel eft le Phydias qui pourra la corriger , au point d'en faire un chef-d'œuvre ? Il faut la brifer & en faire une autre. Et s'il n'y a que quelques défauts aux parties acceffoires , celui qui les corrige , peut-il s'attribuer la gloire de l'ouvrage ? *Les mémoires de Brandebourg* tiendront toujours un rang diftingué parmi les bons ouvrages hiftoriques ; on aime à y voir un Roi , fe dépouiller de fa qualité , pour fe revêtir de celle d'hiftorien , & parler de fa maifon & de fes ancêtres avec une nobleffe , une modeltie , une fageffe ,

où l'on voit toujours le philosophe sans jamais appercevoir l'homme. *L'art de la guerre* est un poème, où l'on trouve, je ne dis pas des vers, mais des tirades entières que Voltaire n'aurait pas défavouées, & qu'il n'aurait jamais pu, par ses corrections, porter au point de perfection où elles sont; si elles eussent été composées par un génie médiocre. Ces deux morceaux & son *Anti-Machiavel* auraient suffi pour immortaliser un Français; & ils sont l'ouvrage d'un Allemand & d'un Roi. Les *éloges* qu'il fit de quelques-uns de ses amis, sont honneur à son cœur; & quoique puissent dire ses détracteurs, ils ne pourront nous empêcher de les regarder comme des hommages publics rendus par un Roi à l'amitié & à la reconnaissance; & c'est beaucoup que cela. Quelques-unes de ces épîtres familières ne dépareraient point les œuvres de la Fare & de Chaulieu; & il a écrit à la comtesse de Camas, à d'Alembert, & à plusieurs autres, des lettres où l'on trouve autant de naïveté, de facilité & de grâces que dans plusieurs de celles de Madame Deshoulières; sans trouver ces détails fades & ennuyants, qui rebutent si souvent dans cette dernière. Et quel est le Français qui écrivit, comme lui, sur l'art

militaire ? La plaisanterie est le seul genre où Frédéric n'ait pas toujours réussi ; ce genre le plus difficile de tous peut-être, & que la nature semble avoir particulièrement affecté aux français, ne peut, je crois, jamais être bien faisi dans une langue étrangère. Il n'en est point qui exige une connaissance plus parfaite, des tours, des expressions, des allusions, des métaphores, & l'habitude de ce *je ne fais quoi*, qui échappe presque toujours à des étrangers quelque étude qu'ils aient pu faire d'une langue. Son conte intitulé le *Miracle manqué*, n'a pas assurément la naïveté & les grâces de la Fontaine. En 1753, il voulut plaisanter le public & les gazetiers par trois lettres en prose qu'on ne lit pas sans plaisir, parce qu'il est plus aisé de plaisanter en prose qu'en vers. C'est au sujet de ces lettres que Voltaire écrivit dans un moment d'humeur :

Second Julien, grand Frédéric  
 Vous fait pour éclairer & gouverner le monde ;  
 Vous écrivez donc au public,  
 Prenez garde qu'il ne réponde.

EN effet, il était singulier que Frédéric, après avoir fait ces lettres, & un poème héroï-comique sur la Pologne, dont quelques gens de

lettres ont vu des morceaux piquants , & qu'on doit trouver dans ses œuvres posthumes , si on ne le supprime pas ; il est singulier , dis-je , que Frédéric ait fait au sujet de la brochure de Voltaire contre Maupertuis , le ridicule éclat dont nous avons parlé , ( 61 ) Personne n'aimait plus que lui à faire des fatyres , & Voltaire lui-même n'a pas été épargné . On fait que cet homme célèbre avait osé faire une déclaration d'amour à une sœur du Roi dans le joli madrigal que voici :

Souvent un air de vérité  
 Se plaît au plus grossier mensonge.  
 Cette nuit dans l'erreur d'un songe,  
 Au rang des rois j'étais monté.  
 Je vous aimais alors , & j'osais vous le dire.  
 Les dieux à mon réveil , ne m'ont pas tout ôté ;  
 Je n'ai perdu que mon empire.

FRÉDÉRIC fit la réponse suivante au nom de la princesse :

On remarque pour l'ordinaire,  
 Qu'un songe est analogue à notre caractère ;  
 Un héros peut rêver qu'il a passé le rhin ,  
 Un marchand qu'il a fait fortune ,  
 Un chien qu'il aboie à la lune.

Mais que Voltaire en Prusse, à l'aide d'un men-  
fonge,

S' imagine être roi, pour faire le faquin,

Ma foi, c'est abuser du fonge ?

Il fit sur Candide d'autres vers que nous rap-  
porterons aussi, parce qu'ils sont peu connus.

Candide est un petit vaurien,

Qui n'a ni pudeur ni cervelle;

A ces traits on le connaît bien

Frère cadet de la pucelle.

Leur vieux papa pour rajeunir

Donnerait une belle femme,

Sa jeuneffe va revenir,

Il fait des œuvres de jeune homme,

*Tout n'est pas bien*; lisez l'écrit,

La preuve en est à chaque page,

Vous verrez même en cet ouvrage

*Que tout est mal*, comme il le dit.

ON connaît pareillement les vers fatyriques  
qu'il fit contre la nation française & Louis XV,  
qui la gouvernait alors. Ils ont été imprimés  
dans les mémoires pour servir à la vie de Vol-  
taire; & nous nous dispenserons de les rapporter  
ici; ainsi que la réponse plus mordante en-  
core que lui fit faire le duc de Choiseul,

ON a reproché à Frédéric II, de mettre quelquefois les bons poètes à contribution, & de copier sans façon des hémistiches de Boileau, de Rousseau, de Voltaire & de quelques autres. Il faut avouer qu'on ne saurait tout à fait le disculper de ce reproche. On a publié après sa mort une pièce de vers qu'il avait composée depuis quelques années seulement. Elle annonce le couchant du poète, & fait oublier l'élève de Voltaire. (62) Ces vers n'ont sûrement été corrigés par personne; car aucun de ceux qui étaient autour de lui dans ce tems-là, n'étaient capables de corriger des vers français. S'ils n'eussent pas été composés dans un âge si avancé, ils pourraient nous faire juger de son vrai talent poétique. Il y a apparence qu'on en trouvera plusieurs dans ses œuvres posthumes où le poète paraîtra vraiment tel qu'il était.

NOUS aurions encore beaucoup de choses à dire sur sa vie privée; nous pourrions parler de sa mémoire prodigieuse, de son amour pour la solitude, pour les jardins, de son goût pour les fruits, de son attachement pour les animaux qui sont le symbole de la fidélité; de sa familiarité avec ceux qu'il voyait ordinairement, & avec ses domestiques; mais nous avons rejeté

à la fin de ce volume un grand nombre d'anecdotes qui suppléeront à ce que nous ne disons pas ici ; ces faits peignent mieux que les raisonnemens. Passons aux détails de sa maladie & de sa mort.

DEPUIS quelques années le Roi était fort infirme ; la goutte le tourmentait , il avait de fréquentes indigestions & ses forces diminuaient de jour en jour. Cependant jusqu'en 1786 où il mourut , jamais ces infirmités ne l'avaient empêché de faire ses revues comme à son ordinaire , & de parcourir pour cela les différentes provinces de ses états. On l'a vu faire une revue avec un abcès qui portait sur la selle , & qui approchait de sa maturité , & courir au galop dans tous les rangs , comme s'il n'eût senti aucune douleur.

EN 1785 , il alla au mois d'août en Silésie , pour y faire la revue ; il faisait un très-mauvais tems ; & le 24 il y eut une pluie continuelle que le Roi reçut sur le corps , pendant quatre ou cinq heures , sans vouloir seulement se couvrir d'un manteau. Quand il revint , tous ses habits étaient trempés jusqu'à la chemise , & l'on versa l'eau de ses bottes , comme d'un vase. Ce voyage fit beaucoup de tort à sa santé. A son retour à

Postdam la fièvre le prit, & pour la première fois il manqua d'assister aux manœuvres de Postdam, qui se font au mois de septembre. Il chargea le général de Rohdich de faire la revue des régiments étrangers, & le prince royal actuel régnant, de commander les manœuvres: mais sa maladie ne l'empêcha pas de faire lui-même la disposition de ces manœuvres pour les trois jours qu'elles durent; & il donna toujours le mot en présence de ses généraux & des étrangers de distinction qui se trouvaient à Postdam.

VERS la fin de l'automne, la fièvre le quitta, une toux violente y succéda; & la goutte qui l'attaquait ordinairement dans cette saison, ne parut point cette année. La toux augmentait toujours & l'empêchait de dormir régulièrement. Cet état qui l'affaiblit beaucoup, n'influa point du tout sur son activité dans les affaires; il ne discontinua pas un seul jour de lire toutes les dépêches de ses ministres étrangers; les rapports des différents chefs de ses départements, & la quantité immense de lettres & requêtes des particuliers qu'il recevait continuellement. Tous les matins à 4 ou 5 heures, il se fait entrer, à son ordinaire, les trois secrétaires du cabinet l'un après l'autre, & leur dictait les réponses à

tous ces papiers ; depuis la dépêche la plus importante jusqu'à la lettre la plus inconsiderée & la demande la plus futile du dernier de ses sujets. Ce travail durait ordinairement jusqu'à 7 ou 8 heures. Après cela entrait le général Rohdich , commandant de Postdam , puis ses aides de camp ; & il leur donnait ses ordres pour la garnison. Ce n'est qu'après avoir expédié ainsi toutes ses affaires qu'il voyait un chirurgien , & quelquefois un médecin pour les consulter sur sa maladie. Vers les 11 heures , il faisait appeler quelques-unes des personnes qu'il avait toujours à Postdam , ou qu'il faisait venir de Berlin pour lui tenir compagnie , & il s'entretenait avec eux jusqu'à midi. Après cela il dinait seul ; & après dîné il signait toutes les lettres ou autres réponses qu'il avait dictées le matin. A 5 heures , il faisait rappeler quelques personnes de sa société & s'entretenait avec elles jusqu'à 8 heures. Après cela il se retirait & passait le reste de la soirée à se faire lire quelques auteurs anciens ; & quelquefois aussi , lorsque les lettres qu'il recevait étaient en trop grande quantité , il en lisait quelques-unes avant que de se mettre au lit. Telles furent ses occupations jusqu'à la veille de sa mort.

DEPUIS plusieurs années, il suait beaucoup pendant toutes les nuits, & il regardait cette sueur comme une des choses qui contribuait le plus à conserver sa santé. Au mois de décembre, cette sueur commença à diminuer sensiblement, & cessa même enfin tout-à-fait. Le Roi qui se piquait de connaître son tempérament, & qui mesurait sa santé sur la quantité de sueur qu'il rendait pendant la nuit, commença à douter lui-même de sa guérison. Il y a déjà plus de dix ans que Muzel son médecin avait dit que dès que la sueur s'arrêterait, le Roi ferait dans le plus grand danger. Aussi Frédéric disait-il souvent: *si ma sueur pouvait revenir!* Tout l'art des médecins ne put la rappeler; ce qui le confirma de plus en plus dans la mauvaise opinion qu'il avait conçue depuis longtems de leur science.

Il survint une oppression qui alla toujours en augmentant, & il ne se rendit point à Berlin pendant le carnaval, comme il l'avait toujours fait. Cet état dura tout l'hiver, & on croyait que le printems contribuait plus que tous les remèdes à lui rendre la santé. Il comptait lui-même sur ce changement & attendait la belle saison. Aux premiers beaux jours du mois d'avril,

d'avril, il se fe fait mettre un fauteuil sur l'escalier, *Pescalier verd*, & y passait une partie de l'après-midi au soleil. Lorsque le tems fut entièrement au beau, il prit la résolution de se faire transporter à Sans-Souci. Le 15 de ce mois à 6 heures du matin, il monta en voiture, fit une promenade de quelques lieues, & se rendit le soir à Sans-Souci. Ce petit voyage lui fit du bien, & il se trouva beaucoup mieux.

CET état ne fut pas de longue durée, l'oppression augmenta, les forces diminuèrent toujours, & il ne parlait plus qu'avec beaucoup de peine. Il ne put assister aux revues ordinaires du 17 au 18 mai; cependant il espérait encore pouvoir aller faire celles de Silésie. Plusieurs fois, il essaya de monter à cheval pour aller à la parade de Postdam; mais il sentait que les forces lui manquaient, & il retournait après avoir fait quelques pas. Il avança cependant une fois jusqu'au château-neuf de Postdam, pour voir les vignes qu'il y avait fait planter l'année précédente. Une autrefois il vint jusqu'à la porte de la ville; mais la poussière qui s'élevait du chemin & des bâtiments que l'on construisait, l'incommoda au point qu'il prit le parti de tourner bride. Pour éviter ce dernier

VIE DE F. TOM. IV.

H

inconvenient, il ordonnait que l'on jettât deux fois par jour de l'eau dans toutes les rues de Postdam ; cependant le tems se refroidit & son état empira.

DANS ces circonstances, le Roi ne se ménageait point assez sur la nourriture, il aimait les fruits & la pâtisserie, & en mangeait souvent. Un jour qu'il se trouvait un peu mieux, il voulut manger un ragoût italien nommé *pollenta*, fait avec de la farine de bled de Turquie, du parmesan & de l'huile. Un tel ragoût pouvait incommoder un homme en bonne fanté, le Roi s'en trouva très-mal ; il lui prit une colique violente qui pensa lui coûter la vie.

ENFIN il fut attaqué de l'hydropisie. Bientôt il ne lui fut plus possible de se coucher sur un lit. Il restait jour & nuit dans un fauteuil à efforts que l'on tournait à sa volonté. Peu à peu ses jambes enflèrent, & se roidirent au point qu'il ne pouvait plus les remuer. L'enflure monta toujours. L'appétit était bon, mais le sommeil très-irrégulier. Quelquefois il s'endormait en mangeant & en buvant. Un jour ayant appelé son coureur pour lui donner un verre d'eau ; celui-ci le souleva de son bras gauche pour le mettre dans une attitude propre à lui

porter le verre à la bouche ; mais au moment où ses lèvres en approchaient, le Roi s'endormit ; & le coureur qui n'osait pas le reposer sur son fauteuil, le soutint ainsi pendant deux heures. A la fin il s'éveilla & demanda s'il avait bien dormi un quart d'heure.

ENVIRON un mois avant sa mort, l'enflure de ses pieds lui causa une douleur violente. Il demanda un chirurgien, & lui ordonna de faire des incisions dans la peau des jambes, croyant par-là diminuer la douleur. Le chirurgien refusa, parce qu'il croyait que cette opération hâterait la mort du Roi. La nature seconda les desirs du malade, la jambe droite s'ouvrit, & il en sortit une grande quantité de matières. Cet événement fit plaisir au Roi, & donna quelques espérances à ceux qui s'intéressaient à sa santé. Les médecins ne furent pas du même avis, & ils jugèrent dès lors qu'il n'y avait plus de ressource. En effet, la faiblesse devenait extrême, & le malade qui avait eu jusques-là un très-grand appétit, le perdit entièrement.

IL resta pendant trois semaines dans cet état ; & pendant ce tems-là il fit, comme nous l'avons dit, ses affaires comme s'il eût joui d'une

fanté parfaite. Quelques jours avant sa mort, il dicta à ses aides-de-camp le plan des manœuvres qu'ils devaient faire exécuter aux revues de Silésie ; & il y entra dans tous les détails des mouvements & des lieux. Il s'occupait encore avec le général d'Anhalt, de nouveaux arrangements militaires , de la levée de quelques bataillons francs , & de plusieurs autres choses de cette espèce. Il dictait à son ministre Hertzberg ses volontés pour les affaires du dehors ; il arrangeait avec les ministres de Hoym, de Werder , & le conseiller privé Schutz de Poméranie , de nouveaux projets de défrichement, d'améliorations & de fabriques ; il songeait à faire bâtir un grand nombre de nouveaux villages & attendait 300 moutons d'Espagne, qu'il faisait venir pour améliorer les races des moutons de ses états. Quelques jours avant sa mort, ces moutons devaient passer à Pofdam ; il les attendait avec impatience , & avait ordonné qu'on lui en amenât quelques-uns à Sans-Souci , *pour s'en faire rendre visite*, comme il disait, Le 15 du mois d'août , veille de sa mort, il donna encore des ordres pour faire exercer la garnison de Pofdam , hors de la ville.

LE 16 , la faiblesse était si grande qu'il ne put se livrer à ses occupations ordinaires. Dès le matin , il commença à râler fortement , & on s'attendaient à chaque instant à lui voir rendre le dernier soupir : Il était dans cet état lorsque ses trois secrétaires du cabinet se présentèrent pour le travail de l'expédition. En les voyant , l'habitude de ses devoirs , & le désir de les remplir sembla lui faire recueillir tout ce qui lui restait de forces , & il leur fit signe d'attendre , comme s'il eût voulu les faire appeler bientôt. Cet effort fut le dernier ; il perdit connaissance quelque tems après. A 10 heures , le général de Rohdich vint pour chercher le mot ; le Roi était encore dans cet état ; & il y resta jusqu'au soir. Vers ce tems , Engel , chirurgien-major du premier bataillon des gardes , toucha les jambes du malade ; elles étaient froides jusqu'aux genoux. Pendant cette opération , il poussa un soupir , & porta le doigt à la bouche. Ceux qui étaient accoutumés à le servir , comprirent qu'il voulait de l'eau de fenouil dont il avait coutume de faire usage quand il se trouvait faible. On lui en présenta ; il avança en tremblant ses deux mains & prit le verre. Engel s'étant retiré derrière le Roi , vers la

porte de l'antichambre ; le malade dit d'une voix entre-coupée, *qu'est-ce qu'Engel pense de mes jambes ?* On lui répondit qu'il les avait trouvées comme auparavant. A cette réponse, le Roi secoua la tête, comme pour dire qu'il n'irait pas loin ; & en même tems il murmura quelques mots que l'on ne put comprendre. Quelques moments après il demanda *quelle heure il était*, quand on lui eut répondu qu'il était 9 heures, il dit : *eh bien, je vais me reposer.* Sa voix & sa respiration s'affaiblirent peu à peu, comme il arrive ordinairement dans le marasme froid ou *senium Philippi* ; & le jeudi 17 août, à 2 heures 19 minutes du matin, sa tête tomba sur l'estomac du sieur Strizky son laquais, & il rendit ainsi le dernier soupir, sans aucune convulsion ni autre signe de douleur.

LORSQUE ce grand prince mourut, il n'y avait auprès de lui que deux hofiards de sa chambre, Neumann & Schœning, & quelques laquais. Dans l'antichambre étaient le baron de Hertzberg, ministre du cabinet, (63) le lieutenant-général de Gœrtz, le comte de Schwérin, grand écuyer. Pendant toute sa maladie, jamais aucun médecin ne veilla auprès de lui ; deux laquais seulement passaient la nuit dans sa

chambre. Il les traitait avec la plus grande douceur, craignait de les fatiguer; & jamais il ne lui échappa le moindre mot d'humeur ou d'impatience. Lorsque son oppression était trop forte, il appelait celui qui veillait auprès de lui, à voix basse, de peur de réveiller ceux qui dormaient dans la chambre voisine; & le priaît de lui lever un peu la tête.

FRÉDÉRIC mourut dans les sentimens de religion qu'il avait professés pendant toute sa vie; il resta fidèle à ses principes jusqu'à son dernier soupir; & ne fit appercevoir aucun mouvement de crainte ou d'inquiétude. Quelques jours avant sa mort, il reçut une lettre allemande fort singulière, dont voici la traduction:

SIRE!

„PLEIN de tremblement & de crainte pour le Tout-puissant, je ne puis m'empêcher plus longtems de présenter humblement à votre Majesté, le plus grand & le plus nécessaire des trésors, qui surpasse tous les autres, & qui peut seul vous rendre heureux: ce trésor c'est la foi qui vient de Dieu. Le plus sage lui-même ne saurait se la donner, Dieu seul le peut. Mais

le grand esprit de votre Majesté sentira bien, que s'il s'agissait d'avoir une chose de cette importance, & qu'elle pût conduire avec certitude à la vie éternelle; il serait nécessaire de la demander à Dieu par la prière, les bonnes-œuvres, & la méditation de la parole de Dieu, O cette certitude! Dieu le père des miséricordes la donnera à votre Majesté, si elle veut reconnaître la médiation de son fils Jésus - Christ, cette médiation d'amour & de charité; si elle veut adopter les sentiments d'amour, de charité, de sainteté de ce divin Sauveur; & désirer sincèrement d'avoir son saint Esprit pour guide. Une *éternité entière!* la chose mérite bien qu'on y pense. On l'obtient de la grâce de Dieu en s'humiliant comme les petits. Si vous ne vous convertissez pas, dit Jésus, & que vous ne deveniez pas semblables à des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Alors, quelle lumière céleste votre Majesté ne verrait-elle pas briller dans les paroles de Jésus & de ses apôtres, & dans l'avenir qui l'attend! La chose serait-elle donc si difficile! Mais à Dieu tout est possible. *Jésus ayez pitié de nous!* Je suis avec le plus profond respect, & une charité chrétienne &c.,,

Le chrétien uni, O. F.

LORSQUE Frédéric eut lu cette lettre, il la rendit, en disant *que l'on réponde poliment à ces gens, leur intention est bonne.*

TELE fut la fin de ce grand Roi dont la vie eut tant d'influence sur ses états, sur l'Allemagne, sur l'Europe entière.

FRÉDÉRIC aimait à être le maître en tout, & ne pouvait souffrir qu'on lui résistât; delà le gouvernement militaire qu'il travailla à établir dans ses états, depuis le commencement de son règne. Son père avait jetté les fondemens de ce gouvernement; Frédéric l'établit sur une base solide, sur une armée immense pour ses états, dont la présence semblait être pour le peuple une menace continuelle; sur la médiocrité dans laquelle il fut tenir tous les ordres de ses sujets; & le soin qu'il eut que tout leur bien-être dépendit de lui. Les impôts étaient très- considérables. Une partie de l'argent qu'ils rapportaient, entraît dans le trésor du Roi, pour n'en ressortir jamais; & était par conséquent perdue pour la circulation & le commerce; mais le Roi répandait une quantité de pensions, & d'autres bienfaits, sur de vieux foldats, sur des pauvres, sur des gens de lettres, sur des artistes; il réparait toutes les pertes causées par des malheurs; il fesait bâtir des

maisons aux particuliers, & s'attachait par-là la partie la plus laborieuse & la plus nombreuse du peuple; il élevait gratis les fils des nobles dans son école des cadets ou son école militaire; la noblesse qui était pauvre, & que les impôts empêchaient de devenir jamais fort riche, n'avait d'autre parti que le métier des armes; & les gentilshommes végétaient paisiblement pendant dix à quinze ans, dans le grade de lieutenant, qui leur rapportait 27 à 28 livres par mois, pour attendre ce qu'ils appelaient leur fortune; c'est-à-dire, une compagnie qui leur valait dix à douze mille francs, en tems de paix.

LE Roi, en ôtant d'une main à ses sujets, versait de l'autre sur eux une partie de ce qu'il en avait tiré; & renouvelait ainsi la source où il devait puiser encore. Par-là, il voilait la grandeur des impôts, se donnait une réputation de bienfaisance, & la sage distribution de ces bienfaits, lui préparait des bénédictions & de l'amour, dans toutes les provinces de ses états, dans toutes les conditions, dans toutes les villes, dans tous les villages, dans tous les hameaux. Tout ce qui respirait en Prusse, dépendait pour ainsi dire immédiatement de lui. Le gentilhomme par sa subsistance qu'il tirait de l'armée

& la fortune qu'il en espérait , par les secours qu'il attendait du prince pour ses terres, dans des tems de disettes ou de calamités ; le payfan , par l'obligation de porter les armes, dont l'habitude lui avait dérobé la rigueur , par les ressources qu'il attendait dans ses malheurs ; par la protection que le Roi lui accordait contre les seigneurs , les ministres & les tribunaux , qu'il se plaisait à abaisser dans ces occasions. Le soldat qui ne recevait qu'une paie modique , & qui était traité rudement , trouvait cependant dans la liberté d'exercer toutes sortes de professions, de métiers & de commerces, mille motifs d'aimer le Roi & de lui être attaché. Le peuple trouvait sans cesse de nouvelles ressources dans les fabriques nouvelles que Frédéric établissait , & soutenait par ses bienfaits ; dans les édifices qu'il faisait construire. Si Frédéric était obligé de faire une plaie à son peuple , il savait de l'autre lui fermer la bouche par quelques avantages qui semblaient devoir étouffer ses plaintes.

CETTE fois d'être le maître en tout , contribua beaucoup à le faire entrer lui-même dans tous les détails de l'administration. Il craignait de dépendre d'un ministre ; & ses ministres furent presque toujours des gens médiocres ,

dont il ne fit que ses commis. Persuadé que la routine des affaires suffisoit pour les former ; il ne les changeoit guère que lorsqu'il s'y croyoit obligé. On l'a vu choisir des gens qui lui avouèrent qu'ils n'avoient aucun talent pour la place à laquelle on les destinoit ; *il suffit de savoir obéir*, leur répondoit-il, & ce mot peint parfaitement bien les rapports de lui à eux. L'usage de lire toutes les lettres de ses sujets devoit lui causer une peine & un dégoût infini ; mais par-là il s'instruisoit de tout ce qui se passoit, il contenoit tous ses ministres & autres gens en place, dans une crainte plus forte que celle qu'inspire le despotisme aveugle qui fait sauter les têtes, par pure caprice ; il se ménageoit mille occasions de les punir par humeur, en paroissant ne les punir que par justice. Aucun homme en place n'osoit faire la moindre démarche, dire le moindre mot, sans la permission, sans le consentement, sans l'ordre du Roi. Lorsqu'on jugeoit une cause dans un tribunal, on songeoit que le Roi pourroit être instruit du jugement ; & cette idée faisoit trembler & influoit sur la sentence. Lorsqu'un ministre parloit trop haut à un paysan, le paysan mettoit son chapeau sur sa tête & disoit fièrement,

*je vais le dire au Roi ; & cette liberté de tout dire au Roi , semblaient alléger le fardeau que l'on portait pour le Roi.*

AFIN d'entretenir la crainte dans tous les tribunaux & les collèges ; Frédéric cassa de tems en tems des gens en place , sans examen , sans donner raison de sa conduite , & sans qu'il y eût aucune apparence de faute. Dans l'affaire du meunier Arnold , il cassa le chancelier Fürst , sans forme de procès ; le baron de Borck , homme plein de mérite , qui était à la tête du département du commerce , reçut un beau matin son congé , sans que l'on ait pu favoir la cause de cette disgrâce. En 1785 , le Roi se trouvant à Magdebourg , demanda au président de la chambre , quelques détails relatifs à l'agriculture ; un certain Putkammer qui était présent , prit la parole , & parla avec beaucoup d'effronterie de ce qu'il savait & de ce qu'il ne savait pas. Le Roi charmé de ce babil , cassa le président , qui était un honnête vieillard , chargé d'une grande famille , & mit à sa place ce Putkammer , bâtard du général de ce nom , & qui avait été laquais du chancelier Jarriges. On pourrait citer plusieurs autres traits de cette espèce. Frédéric savait bien que cette conduite

devoit le faire accuser de despotisme ; mais il avoit l'art de couvrir tout cela. Quand il avoit cassé un homme de cette manière, l'affaire s'éteignoit bientôt dans la province, & on n'osoit guère la critiquer dans les papiers publics. Pour détruire l'impression que cela pouvoit faire, Frédéric faisoit ordinairement la première occasion favorable, de faire parade de modération & de justice. C'est ainsi qu'après avoir cassé le chancelier Fürst & envoyé sur le champ à la forteresse les autres conseillers compliqués dans cette affaire ; il fit seulement arrêter dans sa maison, Gœrn son ministre d'état, accusé d'avoir détourné les deniers de son département ; & voulut qu'on observât rigoureusement toutes les formes avant que de l'envoyer à Spandau. Cette conduite fut louée dans toutes les gazettes ; & c'est d'après les gazettes que plusieurs écrivent l'histoire.

C'EST ainsi que Frédéric tenoit dans une crainte continuelle, tous les gens qui étoient à son service ; c'est ainsi qu'il les humilioit à propos les uns par les autres, & qu'il restoit seul maître. Il arrivoit de-là que le peuple jouissoit, à certains égards, d'une liberté inconnue dans plusieurs autres états dont la constitution est moins despotique. Dans des pays où l'on parle encore

de liberté, il faut craindre les ministres, les commis, les valets, les maîtresses & leurs femmes-de-chambres. A Berlin, le peuple ne craignait que le Roi, & il regardait les ministres comme ses gens d'affaire. Le plus honteux des esclavages, c'est celui où l'on a des esclaves pour maîtres. Si cette conduite satisfaisait la passion du Roi, & favorisait une espèce de liberté, inconnue ailleurs, elle avait d'un autre côté des inconvénients inévitables. Les gens en place, la plupart sans fortune, craignant continuellement d'être renvoyés ignominieusement, quelque fût leur attachement à leur devoir, quelque fût leur âge, & leurs années de service; les gens en place n'avaient qu'un but, c'était de s'enrichir, ou du moins d'amasser de quoi vivre en cas d'accident; ils prenaient toutes sortes de moyens pour parvenir à ce but; & il en est tant qui échappent aux yeux du prince le plus vigilant! D'ailleurs, les appointements de la plupart d'entre eux n'étaient pas suffisants pour les nourrir, & la nécessité les obligeait à bien des choses. De cette manière, il y avait toujours une espèce de guerre entre ces gens & le peuple; non une guerre ouverte, comme dans les pays où ils sont despotes & les peuples leurs

esclaves, mais guerre de ruse & de friponnerie, comme à Sparte, où il était permis de voler, pourvu que le vol restât caché. Ce mal en produisait d'autres plus pernicieux encore; il corrompait les corps des tribunaux & des collèges, avilissait les membres, (64) & préparait des défords irréparables, pour des tems où la Prusse ne serait plus gouvernée par un souverain aussi philosophe que Frédéric II. Heureusement Frédéric-Guillaume II a senti ce vice fondamental, & il a travaillé à le déraciner en donnant plus de considération & d'aifance aux officiers de justice. Puissent ses nobles intentions avoir des suites heureuses!

CETTE conduite de Frédéric mettait entre tous les habitans de Berlin, une égalité civile qui rendait le commerce de la vie très-agréable. On ne trouvait point dans cette ville cette morgue de places qui est si ridicule aux yeux de l'homme de bon sens. Les ministres qui fentaient dans le fond le peu de pouvoir dont ils jouissaient, tâchaient d'augmenter leur considération, en se rendant affables & populaires, & s'il s'en trouvait quelques-uns qui eussent le Donquichotisme de l'importance, le ridicule & quelquefois le mépris les faisait bientôt rentrer  
dans

dans les sentiers de la raison. Les femmes qui ne gouvernaient point, n'affectaient pas ce ton d'empire & de dédain qui enlaidit la beauté la plus parfaite. Elles cherchaient à plaire & ne se mélaient ni d'intriguer, ni de commander. Le ton militaire régnait jusque dans l'amour; & la facilité de rejeter une épouse aigre, coupable ou acariâtre, les rendait douces, affables, complaisantes. Enfin il n'y a peut-être pas de pays au monde où les femmes soient plus propres à faire le bonheur d'un honnête homme. Tout ce qu'on a dit du dérèglement des femmes de Berlin ne doit s'entendre, comme dans presque toutes les grandes villes, que de la première & de la dernière classe, & avec beaucoup d'exceptions. Il y a des mœurs à Berlin autant & plus que dans toute autre grande ville; la bonne bourgeoisie offre rarement des scènes de scandale; & elles sont rares dans la colonie française, qui est composée de plus de dix mille âmes. Il y a apparence que la publicité que l'on permettait aux filles de mauvaise vie, a induit bien des étrangers en erreur à cet égard; mais c'est cette publicité même qui était la sauvegarde des mœurs des honnêtes femmes. Un officier qui avait la permission d'entretenir une

VIE DE F. TOM. IV.

I

ou plusieurs maîtresses, pourvu qu'il ne demeurât pas avec elles; & qui d'ailleurs était obligé d'employer plusieurs heures de la journée à ses devoirs militaires, n'avait guère envie d'aller filer le parfait amour dans les maisons particulières; & le conseiller qui allait gravement en plein jour dans une maison de nymphes, aimait mieux jouir de ces plaisirs faciles, que de perdre un tems indispensable à ses devoirs, dans des assiduités gênantes & souvent dangereuses. En général, on ne file point l'amour à Berlin, on le fait; & les filles & femmes d'un certain état fournissent tant de moyens divers, agréables & peu coûteux de le faire, que l'on serait vraiment dupe de se charger d'un sigisbéat que les mœurs du pays ont rendu ridicule, & qui ne peut dédommager que bien faiblement des peines qu'il coûte, & des gênes qu'il impose. Aussi ne trouve-t-on point à Berlin ces différences inventées dans les autres villes, pour colorer des dérèglements réels; il n'y a que deux classes, les honnêtes femmes & les prostituées; mais ces dernières n'y sont pas si méprisées que par-tout ailleurs; la noblesse ne rougit point de se trouver avec elles au spectacle dans le même rang de loges; & le gouvernement les protégeait ouvertement. (65)

FRÉDÉRIC s'entretenait familièrement avec des hommes de tous les états; & admettait des gens de lettres à sa table, sans s'informer de leur naissance; la noblesse du Brandebourg a imité cet usage, elle s'est défait de cette croute d'orgueil qui la couvrait comme celle de tant d'autres contrées de l'Allemagne; elle a oublié les quartiers, elle s'est rapprochée des gens de mérite; ne pouvant en faire ses protégés, elle en a fait à ses amis; elle les a admis à sa familiarité, & à ses plaisirs; & elle y a gagné de l'instruction, de l'esprit, du goût, des connaissances, de l'amabilité. On peut dire que la noblesse du Brandebourg est la plus aimable & la plus affable de l'Allemagne. La reine douairière, le prince Henri, le prince Ferdinand, le prince Frédéric de Brunswik, & la plupart des ministres & seigneurs de la cour, admettent à leur table des gens de lettres & d'autres gens de mérite, non comme des protégés dont ils veulent faire ostentation; mais comme des convives agréables & utiles dont ils savent apprécier la société & les lumières. L'Abbé Raynal a passé plusieurs mois chez les princes du sang, & les princesses elles-mêmes ont accepté des déjeûners dans sa chambre. C'est ainsi que le goût des sciences &

des arts a passé dans la première classe de la société, d'où il s'est bientôt répandu dans celles qui se font gloire de l'imiter.

L'AMOUR de Frédéric pour l'étude & ses principes sur la tolérance ont étendu les lumières dans ses états. L'habitude d'être contraint dans quelqu'objet, accoutume l'esprit à se retenir dans des bornes étroites, & à rester attaché à ses anciennes opinions sans examiner si elles sont utiles ou nuisibles, raisonnables ou fanatiques; & c'est un des plus grands obstacles aux progrès des lumières. Les changements que fit à cet égard Frédéric au commencement de son règne, leva puissamment ces obstacles. Il donna à ses sujets la liberté de penser, de parler, de lire & d'écrire tout ce qu'ils voudraient, & les esprits osèrent essayer leurs forces, & on commença à lever le bandeau de la superstition.

QUAND on parle des progrès des lumières dans un pays, on demande si les habitants ont des idées plus justes, plus claires, plus développées de plusieurs objets importants pour la vie, & si ces idées sont répandues dans un plus grand nombre d'individus qu'auparavant, à proportion de la population. Des lumières de

cette espèce ne font pas ce qu'on appelle érudition proprement dite; il y a des érudits & des savants qui ne font point éclairés, & dont la science est en pure perte pour la société. La science occupe plus la mémoire que l'esprit, & telle qu'elle s'apprend dans les universités d'Allemagne, elle ne consiste guère que dans une certaine quantité d'idées, soumises à certaines formes. Elle remplit la tête de conséquences spéculatives, mais elle forme peu le jugement; elle excite peu la volonté à se rendre utile dans les affaires de la société & de la vie. Les universités qui furent établies dans des tems où la barbarie régnoit encore, conservent toujours en Allemagne des traces de leur origine; elles ont à peu-près la même constitution que les communautés des métiers; on y trouve des apprentifs sous le nom d'écoliers, des compagnons sous celui d'étudiants, des maîtres sous celui de *Magister*, de licenciés, de docteurs, &c. Dans tous ces grades, comme dans les communautés de cordonniers ou de tailleurs, on observe des statuts & des formes; on est reçu maître chez les uns lorsque la main a acquis une certaine facilité à tailler un habit ou monter un talon; on est

reçu docteur dans une université lorsque la mémoire s'est remplie d'une certaine quantité d'idées dogmatiques, systématiques & académiques. Ainsi se font les docteurs en théologie, en droit, en médecine, & même ce qu'on appelle philosophes dans l'école. Mais toutes ces sciences, telles qu'on les enseigne dans les universités, n'ont presque point d'influence sur les lumières d'une nation, & on semble les détacher exprès de tous les objets de la vie commune. Les hommes pour se conduire dans les affaires importantes de la vie, ont moins besoin d'idées spéculatives que de ce bon sens exercé, qui fait prendre toujours le parti le meilleur & le plus sûr.

QUAND je dis donc que les lumières ont fait de grands progrès dans les états prussiens sous le règne de Frédéric, je ne dis pas qu'il y a eu un plus grand nombre d'universités; car les progrès des lumières datent presque toujours d'époques, où l'on a secoué le joug qu'elles imposent & les formes qu'elles prescrivent; je ne dis pas qu'il a paru dans le pays un plus grand nombre d'ouvrages scholastiques, sur la théologie, sur la jurisprudence, sur la médecine, sur la métaphysique: je dis au

contraire que la preuve du progrès des lumières dans ces états, c'est que ces universités sont tombées, que leurs formes sont devenues ridicules, que les ouvrages de scholastique ont été méprisés ainsi que les auteurs. Les hommes ont fait des grands progrès dans la raison & les lumières, lorsqu'ils ont senti que la différence d'usages & d'opinions religieuses, ne doit point rompre les liens de la société; & nous faire haïr nos semblables que la nature nous commande d'aimer. Avant Frédéric II, les prêtres des différentes croyances formaient des partis, multipliaient les disputes, & avec elles l'aigreur & les haines, qui en sont les suites inévitables. Frédéric a permis toutes les sectes, toutes les opinions; & on ne pense plus à se disputer, à se haïr, à se persécuter. Pendant que dans d'autres pays on était obligé d'imposer par des loix un silence rigoureux aux théologiens; ce silence s'observait naturellement dans les états de ce Roi-philosophe, qui avait eu la prudence de ne jamais se mêler de dispute de religion. La théologie polémique est tombée d'elle-même en Prusse dans un mépris d'où il est difficile qu'elle se relève jamais; & ce qui peut passer pour une chose bien extraordinaire, ce Roi-

philosophe est parvenu à rendre raisonnable la plus grande partie des prêtres de sa nation.

LES efforts de Frédéric pour réformer les tribunaux, quelque peu de succès qu'ils aient eu, n'ont pas laissé de donner dans cette partie une nouvelle direction aux esprits; on a cessé d'estimer & de cultiver cet art odieux de la chicane, un des fléaux les plus funestes qui aient jamais affligé le genre humain; on a fait moins de cas des formes pour s'attacher davantage au fond; les esprits se sont portés généralement sur la route de la vérité; on est devenu moins érudit & plus raisonnable, il y a eu moins de juristes pédants, & plus de jurisconsultes-philosophes; moins de commentaires & de traités scholastiques, & plus d'ouvrages dictés par l'amour de l'humanité & de la justice. On a perdu sur-tout cet usage barbare qui règne encore dans les autres contrées de l'Allemagne, d'écrire en latin sur des objets que le peuple a le plus intérêt de connaître, & d'où dépendent la vie, la liberté & la sûreté des citoyens.

IL en a été de même dans la médecine; l'érudition systématique a été bannie de cette science; & on s'est plus attaché à l'observation, à l'étude du corps humain, à la pratique, à

l'anatomie. C'est dans ce dessein que Frédéric avait fondé à Berlin , à Breslau & ailleurs des collèges de médecine ; destinés particulièrement à faire des démonstrations anatomiques , & à donner des instructions à toutes les sages-femmes ; & afin de répandre davantage les nouvelles lumières qui naîtraient de ces établissemens ; on fe fait publier dans les gazettes du pays toutes les observations , tous les remèdes , toutes les méthodes dont on avait éprouvé l'efficacité. Toutes ces publications se fe faisaient en allemand ; & l'art de guérir , enveloppé auparavant dans le voile mystérieux de la langue grecque , s'en est dépouillé insensiblement , & n'a plus présenté d'énigmes aux gens obligés par état de l'exercer , sans avoir appris cette langue. On ne saurait nier cependant qu'il ne paraisse encore quelquefois à Berlin des empiriques qui se vantent de guérir avec des secrets ; mais ces gens ne s'enrichissent pas comme dans d'autres pays qui passent pour plus éclairés ; ils n'ont qu'une réputation momentanée parmi quelques gens de la populace ; & si les dames & les demoiselles qui ont été consulter celui qui prétendait guérir par l'inspection de la lune , voulaient nous dire la vérité , on verrait que le plaisir de faire une

promenade agréable , & de voir leurs amants chez le prétendu docteur, les a plus excités à ces démarches, que la confiance qu'elles avaient dans ce charlatan. Tandis que le magnétisme , le somnambulisme & d'autres sottises de cette espèce qui ravalent notre siècle , circulent avec éclat , dans toutes les autres contrées de l'Allemagne, tout le monde en rit à Berlin ; & le pauvre Mesmer ferait mort de faim dans cette ville , à moins qu'il n'eût eu la même complaisance que le docteur de la lune. Mais on a aussi opposé une digue à la crédulité de la populace , & aux friponneries de ces charlatans ; il leur est défendu maintenant de distribuer leurs médicaments sans les avoir fait examiner & approuver par les collèges de médecine, qui leur laissent un libre cours quand ils ne peuvent pas faire de mal.

CETTE direction des esprits vers les vérités d'expérience & d'utilité réelle, s'est communiquée à toutes les classes des citoyens, à tous les états & métiers. On a moins écrit dans les états prussiens sur des matières abstraites & spéculatives ; mais on a plus écrit sur l'économie politique, sur la police, sur l'agriculture, sur les métiers & les fabriques, sur l'éducation, sur la tolérance civile & religieuse ; en un mot,

les Pruffiens imitent maintenant les Anglais qui ont fu répandre les lumières de la philofophie fur toutes les chofes néceffaires au commerce de la vie. (66)

LE gentilhomme de campagne, le curé, le bailli, le payfan, le moine, tout étudie l'agriculture, fait des expériences; tous s'emprefaient d'attirer fur leurs champs les regards du Roi, & de mériter fes éloges & fes récompensés.

LE goût de Frédéric pour la poëfie & la littérature françaife, a fait naître à la vérité dans fes états, une foule de miférables productions françaifes; mais auffi il a attiré parmi les gens aifés, les bons livres que les françois ont produits dans tous les genres. La noblesse & les gens de lettres allemands ont pris l'habitude de cette pureté & de cette élégance qui fait un des principaux mérites des chef-d'œuvres françois; ces qualités ont influé fur la langue nationale; & les Allemands de bonne foi avouent eux-mêmes que c'est aux ouvrages françois que leurs auteurs doivent en grande partie, cette bonne manière d'écrire, adoptée fur les bords de l'Elbe, de l'Oder & de la Sprée, & entièrement ignorée encore dans les contrées du Danube, du Necker & du Rhin, dont quelques-uns touchent à des provinces de France.

LA simplicité régnaît autour de Frédéric , dans les mœurs , dans la société , dans les repas , dans les habillemens ; cette simplicité passoit de son palais à la ville , de la ville dans les provinces. On voit peu à Berlin de ces petits hommes chamarrés , dont l'accoutrement change tous les mois , comme les poupées des marchandes de mode ; on y voit peu de ces femmes chargées de pompons , dont la parure empêche de remarquer la beauté ; les hommes ne s'y parent point , & les femmes qui favent donner des tournures élégantes à l'étoffe la plus simple , faisoient ce vrai point d'ajustement qui relève les attraits , sans les étouffer ou les détruire. On est estimé non par ses habits , mais son mérite ; & un honnête homme en fraque uni , n'a point à craindre le dédain d'un fat brodé. Les repas n'y sont point somptueux , la société en fait le principal agrément ; & à Berlin la société est d'une douceur & d'une facilité délicieuses. Tout le monde , à l'exemple de Frédéric , s'occupait d'une manière utile , & les plaisirs n'étaient que des récréations & des délassemens. Quoique Frédéric aimât les arts & les belles-lettres , il ne croyait pas qu'il fût à propos de leur laisser faire trop de progrès dans un état

nouveau , fondé par les armes & la discipline militaire , & qui pendant longtems ne peut se soutenir que par les mêmes moyens.

L'AMOUR des arts d'agrément ne peut régner utilement dans un état , que lorsqu'il a acquis ce degré de consistance & de stabilité , qui le soutient par lui-même & le rend redoutable à ses voisins , loin d'avoir rien à craindre d'eux. Dans un gouvernement militaire , où l'état panche vers sa ruine si le citoyen perd le goût des armes ; il faut fermer tous les passages au luxe & à la mollesse , qui énervent le courage & amollissent les corps. De-là le soin de Frédéric à inspirer l'amour de l'activité , de la sobriété , du travail ; de-là son attention à ne point mettre dans son académie des gens d'un esprit trop brillant ; de-là son indifférence affectée dans ses états , pour ceux qui ne cultivaient que les belles-lettres , ou les arts d'agrément. Jamais l'académie de Berlin n'a produit un poème supportable ; on y compte plusieurs grands hommes dans la classe de physique & de mathématique ; mais aucun dans celles des belles-lettres depuis que Frédéric s'était chargé de nommer lui-même les membres. S'il plaça des Allemands de mérite à l'académie , ce furent des physiciens ,

des naturalistes , des astronomes , des anatomistes , des botanistes , parce que ces sciences ont des rapports avec les choses utiles , & se lient à l'activité & à l'industrie générale des citoyens ; tels furent Bode , Gleditsch , Walter , Schultze , Gehrard ; mais il ne voulut jamais y recevoir Mendelsohn , dont les ouvrages ne consistaient qu'en spéculations métaphysiques ; ni Ramlér , qui ne faisait que des odes & d'autres ouvrages d'agrément ; ni Engel , qui s'efforçait de perfectionner la langue & le théâtre national.

Il y eut à Berlin de bons artistes ; mais ils ne jouirent jamais que médiocrement des bienfaits du Roi. Rode dont les morceaux d'histoire offrent des compositions pleines de noblesse & d'agrément. Madame Theerbousch dont les tableaux ont tant de vérité ; Frisch qui joint le brillant du coloris à la grâce du dessin & de l'ordonnance , ont été peu occupés par Frédéric ; & si le dernier jouit d'une pension modique de 600 écus , il la dut moins à ses talens qu'à l'amitié du marquis d'Argens. Frédéric sembla faire plus de cas de la sculpture , parce qu'il voulait décorer ses châteaux & ses jardins , & récompenser ses guerriers célèbres par des

statues, qui coûtent moins que d'autres récompenses, & qui flattent davantage. Cependant Balthazar Adam qu'il fit venir de Paris, se retira mécontent avant que d'avoir achevé la statue du maréchal de Schwérin; & Tassaert, sculpteur plein de talents, qui vit encore actuellement à Berlin, n'a fait que deux statues pendant dix à douze ans, quoique le Roi lui eût promis de lui en faire faire une chaque année. Si la nature a produit quelques bons artistes dans les états de Frédéric, ils ont été obligés d'aller chercher dans les pays étrangers, une considération & une fortune qu'ils ne pouvaient trouver dans leur patrie. Madame Casc qui peignait bien le portrait; & Thienpondt, élève de Pefné, se sont retirés à la cour de Dresde; les deux célèbres Hackert ont été vivre en Italie; Harper, bon peintre de payfages, est au service du duc de Wirtemberg, & le graveur Laurenz a préféré Vienne à Berlin. Depuis le célèbre Schmidt, on n'a pas vu à Berlin un bon graveur; ceux qui s'y trouvaient sous la fin du règne de Frédéric étaient obligés, pour vivre, de fabriquer force vignettes pour les livres allemands.

L'EXEMPLE de Frédéric influa bientôt aussi sur les autres états de l'Allemagne. La Renommée fe fait retentir ses louanges d'un bout de l'Europe à l'autre ; ses voisins voyaient comment avec de l'activité , du courage & de la constance , on pouvait porter au plus haut degré de gloire & de puissance , un état que la nature sembleroit avoir destiné à la médiocrité ; & on s'efforça à l'envi de l'imiter. Alors la plupart des cours de l'Allemagne ne connoissent d'autre manière de se distinguer que de couvrir d'or des courtisans & des valets , d'entretenir des troupes de baladins & des meutes , de donner des spectacles pompeux , des fêtes ruineuses , & d'épuiser le cultivateur pour enrichir des ministres fripons & insolents. Le faste de Louis XIV , reste de la barbarie dont l'Espagne avoit infecté l'Europe , exaltait les têtes de la plupart des souverains de l'Empire. L'exemple de Frédéric leur apprend que la véritable grandeur consiste à remplir ses devoirs ; à travailler avec une ardeur infatigable à faire le bonheur de ses sujets ; à porter l'œil de la vigilance & le bras du travail dans toutes les parties de l'administration. Bientôt on rejette la vaine pompe qui détruit sans rien produire ;  
on

on s'occupa de soldats, de population, de législation, de finances, d'agriculture; la tolérance qui unit les hommes, s'insinua peu à peu dans des cœurs que le fanatisme voulait corrompre; on préféra cette bonté, cette affabilité qui fait adorer les princes à cet orgueil monstrueux qui produit la haine des sujets, le mépris des étrangers & la pitié des philosophes. Depuis ce tems, les Allemands voient de tous côtés des princes sans cesse occupés des grands objets de l'administration. En Autriche, l'armée profita des grandes leçons qu'elle a reçues de Frédéric; elle se forme, elle s'exerce & devient digne de sa rivale. Par les soins d'un prince infatigable, les finances sortent de leurs ruines, la population augmente, l'agriculture est encouragée, le fanatisme rend à la raison ce qu'il avait ravi à la stupidité. La Saxe rougit des vaines profusions de ses souverains & de leurs ministres, & fait des efforts pour réparer les maux où l'ont plongée ces désordres. A Brunswik, un prince plein de talents & de vertus semble perpétuer parmi les Allemands l'image du grand Frédéric. A Dessau, un digne successeur du héros qui forma la cavalerie prussienne, devient le modèle de tous les bons souverains;

il aurait des autels, si la philosophie n'avait substitué des récompenses plus flatteuses, à ces vaines démonstrations que l'esclavage prodigua si souvent à des tyrans. Il a plus, il a l'amour & l'admiration de tout ce qui respire dans sa patrie, de tous les étrangers qui ont entendu raconter ses vertus. Dans le Wirtemberg, le luxe fait place au goût de la simplicité, de l'agriculture, des établissemens utiles; une académie unique peut-être dans son genre, réunit à grands frais & de la manière la plus brillante, toutes les parties de l'éducation & de l'instruction; & le digne fondateur de cet établissement, prend sur ses propres revenus de quoi former des citoyens éclairés & des hommes vraiment utiles.

ET de quelle influence n'a pas été le règne de Frédéric sur la constitution du corps germanique; & par-là sur la balance de toute l'Europe? La conquête de la Silésie fut inspirée sans doute par le désir ardent de se faire un grand nom, & par l'image trop vive des torts de la maison d'Autriche envers celle de Brandebourg; le pas une fois fait, il fallait le soutenir, & Frédéric le soutint en héros. Le partage de la Pologne ne fut point un projet de son ambition; il ne put voir tranquillement des

voisins puissants se partager les provinces de ce royaume; la politique l'obligeait à se joindre à eux. Mais par-tout ailleurs il travailla sans cesse à maintenir l'équilibre & la constitution de l'Empire. Il eut la plus grande influence dans les diètes, dans le collège des électeurs, dans le corps des protestants; & loin d'en profiter pour s'agrandir au dépens de quelques faibles états, il ne dirigea les délibérations qu'au bien commun; il parut toujours l'ami de la patrie, le protecteur de la constitution, le défenseur de la liberté des princes. La politique semble excuser le désir de s'agrandir; & les talents de Joseph II, joints aux anciennes idées de l'ambition de la maison d'Autriche, firent trembler tous les états de l'Empire, lorsqu'ils virent ce prince prêt à joindre à ses possessions, le vaste électorat de Bavière. Frédéric sans autres vues que le bien de la patrie, sans autre intérêt que celui de la justice, opposa son bouclier invincible à cette entreprise effrayante, & les craintes de l'Allemagne furent apaisées. Les batailles de Chotusitz, de Friedberg, de Rosbach, de Leuthen sont plus brillantes; mais la campagne de 1778 lui a acquis l'amour & la reconnaissance de toute l'Alle-

magne. Elle a tremblé pour ses jours à l'approche de sa mort, elle a versé sur sa perte des larmes sincères. Les articles de la paix de Teschen, qui assurent la liberté de l'Allemagne, sont devenus par ses soins une loi de l'Empire; & la succession de Bavière fondée sur l'ancien droit féodal, sur les pactes de famille, confirmée par la bulle d'or, assurée par la paix de Westphalie, se trouve établie par cette dernière paix sur des fondements si inébranlables, qu'on ne saurait maintenant y rien changer sans le consentement général des états, sans celui de la France & de la Russie, de même que par d'autres traités, les Pays-bas ne sauraient passer à un autre maître, sans celui de la Hollande & de l'Angleterre.

LE projet de l'échange de la Bavière contre les Pays-bas avait été conçu cent ans auparavant & proposé à la cour de Madrid, par l'Empereur Léopold; Frédéric n'existait pas encore, Heureusement pour l'Allemagne, une puissance étrangère s'y opposa; Louis XIV sentit tous les dangers d'un tel arrondissement, & le projet n'eut pas lieu. Sous le règne de Frédéric, l'Allemagne trouva dans son propre sein un défenseur de sa sûreté, & l'Europe le trouva

dans l'Allemagne. En effet , la Bavière est un mur de séparation entre la France & l'Autriche; c'est un rempart qui défend toute la haute Allemagne contre les projets ambitieux de la maison d'Autriche. S'il tombe, la France voit s'étendre vers ses frontières le voisin le plus dangereux, & les cercles antérieurs de l'Empire se trouvent à la merci de la maison d'Autriche. Lorsque dans ces derniers tems il fut question de ce projet, les puissances qui étaient soupçonnées de le projeter, nièrent qu'elles y eussent jamais pensé. Frédéric ne pouvait prendre les armes avec quelqu'apparence de justice; il songea à un autre moyen, & il forma la confédération germanique dont nous avons parlé. Cette ligue n'est dirigée contre personne; son unique but est la conservation légitime de la constitution de l'Empire, elle n'est relative à aucune entreprise déterminée, mais à tous les cas où cette constitution pourrait se trouver en danger. L'Autriche a tâché de peindre cette association des couleurs les plus noires & les plus odieuses; mais elle est assez justifiée par les loix sacrés de l'Empire, & sur-tout par la paix de Westphalie & la capitulation impériale; elle l'est assez par l'usage constant de l'Empire dont

l'histoire offre un grand nombre de confédérations de cette espèce ; & d'une espèce bien différente encore ; car il est arrivé 47 fois que les princes d'Allemagne se font ligüés avec la France contre des entreprises ambitieuses , qui fesaient craindre pour la constitution de l'Empire. Ce dernier ouvrage de Frédéric , opéré sur la fin de ses jours , pour la sûreté de l'Allemagne & de l'Europe , lui vaudra sans doute la reconnaissance de la postérité , comme il lui mérita l'amour de ses contemporains. Puissent seulement les membres de cette ligue ne pas se reposer entièrement sur la sûreté qu'elle leur procure , & songer en même tems qu'il faut , pour la soutenir , de l'activité & de la vigilance ! Puissent-ils se convaincre par la multitude d'exemples que leur offre l'histoire , que la force des armes peut rarement rompre une telle union , mais que la négligence & l'inactivité en ont bientôt affaibli les efforts !

CE ne fut pas la seule influence que Frédéric eut sur l'Europe. La modicité de ses moyens & l'audace de ses entreprises , l'extrémité de quelques situations & les miracles de ses ressources , apprirent aux souverains que nul ennemi est méprisable lorsqu'il joint l'intrépidité

aux lumières; lorsqu'il fait, pendant la paix, fondre toutes les parties de ses moyens, dans la masse de ses forces militaires. Les sommes immenses, les fleuves de sang qu'il en coûta pour s'opposer aux entreprises de ce prince, dont les premières propositions avaient été rejetées avec mépris & arrogance, apprirent à calculer, avant que d'entreprendre des guerres; les maux désastreux qu'elles causent, apprirent à prévoir l'énormité des plaies qu'elles font aux états mêmes qui se réjouissent de quelques succès. Cette armée immense qu'il fut entretenir en tems de paix, dans un pays qu'elle semblait devoir absorber, fit naître chez les autres puissances d'autres armées immenses. Les moyens d'attaque & de défense se sont augmentés. Ces masses de forces qui s'observent & se redoutent mutuellement, en présentant de toutes part des moyens égaux, de choc & de résistance, se contiennent réciproquement dans le repos, & semblent conduire l'Europe à cet état de paix si désiré, qui effacerait enfin la honte que la fureur des guerres répand sur l'humanité depuis tant de siècles. Les états qui n'ont pas su se former les mêmes moyens par faiblesse ou par négligence, seront sans doute engloutis un jour

par ces premières puissances, ou plutôt, elles passeront paisiblement sous leur domination; l'Europe ne sera qu'une république composée de quelques grands états dont les haines & les jalousies ne pourront plus produire que des chocs légers & momentanés, & les nations commenceront enfin à respirer.

ON a dit que les armées immenses tendaient à détruire la liberté des peuples; mais Frédéric a fait sentir qu'on ne saurait les entretenir sans protéger les cultivateurs & les ouvriers, qui sont la partie la plus précieuse du peuple; sans travailler sans cesse à augmenter tous les moyens d'industrie & de subsistance. D'ailleurs la paix tourne les esprits à des idées de réformes, les lumières qui se répandent de plus en plus, éclairent les souverains sur leurs véritables intérêts, & les opinions plus fortes que les armes ruinent insensiblement l'édifice monstrueux que le despotisme s'était élevé au milieu des ténèbres.

C'EST encore à Frédéric que l'on doit une partie de progrès heureux que les lumières ont faites dans notre siècle. La philosophie forcée souvent de ramper dans l'obscurité, a porté enfin ses opinions bienfaisantes jusque

fur un trône; & de-là on a vu paraître le règne le plus brillant & le plus glorieux. On a senti que certaines opinions auxquels il sembleroit dangereux de toucher, quoiqu'elles fissent le malheur du genre humain, pouvaient céder à des moyens simples & naturels; le sceptre du fanatisme s'est brisé sans efforts dans des contrées où il s'était le plus appesanti depuis plusieurs siècles; & des nations entières ont secoué du moins la partie la plus honteuse de leurs fers.

LES efforts de Frédéric pour donner à ses peuples une jurisprudence dictée par l'humanité & la raison, ont porté leurs influences heureuses jusques dans les climats du midi. Partout on travaille avec ardeur à réformer des codes, des loix & des constitutions odieuses & barbares; la torture disparaît de tous les tribunaux, le sang coule moins sur les échaffauts, dans quelques contrées il ne coule plus. On travaille plus à corriger, à réformer, qu'à punir & à venger. On connaît mieux le prix des hommes, on sent que l'avilissement & l'abandon produisent la plus grande partie des crimes, & on veille davantage à l'éducation, à la subsistance, au bien-être des citoyens. Ces efforts, à la

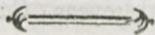
Tom. IV.

\*

vérité, n'ont point produit encore l'heureuse révolution qu'on pouvait en attendre ; mais ils ont donné l'essor aux esprits ; on cherche la vérité, la droiture, la justice ; & à force de tâtonner il y a tout lieu de croire qu'on viendra à bout de les trouver.

TELLE fut l'influence heureuse de Frédéric II sur ses états, sur l'Allemagne, sur l'Europe entière ; telle est l'impulsion que son exemple a donnée à toutes les sociétés politiques. Après sa mort ces exemples vivent encore ; la gloire de sa nation nous rappelle sans cesse ses succès & ses talents ; & en parcourant la liste des différents états de l'Europe, on s'arrête au nom de la Prusse pour remarquer que celui que créa Frédéric, est le seul où il n'existe point de dette nationale ; & où, au contraire, un trésor immense offre des moyens toujours présents de résister à des ennemis jaloux, & de tenter les entreprises les plus brillantes. L'Europe qui a retenti des actions éclatantes de Frédéric lui a donné le surnom de GRAND ; les Allemands plus à portée d'apprécier toutes ses qualités & d'en sentir immédiatement les influences heureuses, lui ont décerné celui d'*Unique* ; & il mérite l'un & l'autre.

JE n'ajouterai à ces réflexions qu'une seule idée qui doit être comme le résultat de toute cette histoire : Frédéric vécut & mourut le plus heureux & le plus glorieux des rois ; en faut-il davantage pour engager tous les souverains à l'imiter ?



ANECDOTES,  
PIECES JUSTIFICATIVES

ET

AUTRES PARTICULARITÉS.

---

(1) *Première lettre du Prince royal de Prusse  
à Voltaire.*

Du 8 août 1736.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, & des pièces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siècle & à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître; que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poète, une infinité d'autres connaissances, qui, à la vérité, ont quelqu'affinité avec la poésie; mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poète ne cadença des pensées métaphysiques; l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation & de la justification du sieur Wolf, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière également relevée, que précise & nette, est cruellement accusé d'irreligion & d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes; leur génie supérieur les expose toujours en bute aux traits envénimés de la calomnie & de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *traité de Dieu, de l'ame & du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'envoyerai, monsieur, dès qu'il sera achevé; & je suis sûr, que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions, qui se suivent géomé-

triquement , & connectent les unes avec les autres , comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur & le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux arts & aux sciences , me fait espérer que vous ne m'excluez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi votre commerce de lettres , qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer , sans déroger au mérite d'autrui , que dans l'univers entier il n'y aurait guères d'exception à faire de ceux dont vous pourriez être le maître. Sans vous prodiquer un encens indigne de vous être offert , je peux vous dire , que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme , & triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on a fait d'elle. La tragédie de *César* nous fait voir des caractères soutenus. Les sentimens y sont tous magnifiques & grands , & l'on sent que Brutus est ou Romain ou Anglais. *Alzire* ajoute aux grâces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des sauvages & des Européens. Vous faites voir , par le caractère de *Gusman* , qu'un christianisme mal entendu , & guidé par le faux zèle , rend plus barbare & plus cruel que le paganisme même.

Corneille , le grand Corneille , lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle ; s'il ressuscitait de nos jours , il verrait avec étonnement , & peut-être avec envie , que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les grâces dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chef-d'œuvres ? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume , qui jadis traça si spirituellement & si élégamment le *Temple du goût*.

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monsieur, de me les envoyer , & de me les communiquer tous sans réserve. Si parmi les manuscrits , il y en a quelqu'un que par une circonspection nécessaire , vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public , je vous promets de le conserver dans le sein du secret , & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je fais malheureusement , que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours ; mais j'espère néanmoins , que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux , & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je ne croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le ferais par la possession de tous les biens passagers & méprisables de la fortune qu'un même hasard fait acquérir & perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance long-tems avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poésie était encore sur le pied où elle fut autrefois, savoir que les poètes ne savaient fredonner que des idylles *ennuyeux*, des églogues faites sur un même moule, des stances insipides, ou que tout au plus, ils savaient monter leur lyre sur le ton d'élegie, j'y renoncerois à jamais : mais vous annoblissez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux \*\* & aux \*\*.

Vos poésies ont des qualités qui les rendent respectables & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale, où l'on apprend à penser & à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée,

& nous infinue le goût des sciences d'une manière si fine & si délicate, que quiconque a lu vos ouvrages, respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit : „ malheureux ! laisse-là un fardeau dont le poids surpasse tes forces ; l'on ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être Voltaire même. „ C'est dans ces moments que j'ai senti, que les avantages de la naissance servent à peu de chose, ou pour mieux dire à rien. Ce sont des distinctions étrangères de nous-mêmes, & qui ne décorent que la figure. De combien les talents de l'esprit ne leur font-ils pas préférables !

Que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués parce qu'elle les a fait naître ? Elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts & dans les sciences ; & c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh ! que la gloire ne se fert-elle de moi pour couronner vos succès ? Je ne craindrais autre chose, si non que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, au moins puis-je espérer de voir un jour celui, que depuis longtems j'admire

J'admire de loin, & de vous assurer de vive voix, que je suis avec toute l'estime & la considération due à ceux qui, suivant pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au bien public.

MONSIEUR

Votre affectionné ami  
FRÉDÉRIC, P. R. de Prusse.

(2) La préface que Voltaire fit à l'anti-Machiavel, est pleine de louanges sur cet ouvrage & son auteur; on ne fait trop comment concilier ces louanges, avec ce que Voltaire a écrit depuis contre ce grand roi; si Frédéric a eu des torts envers Voltaire, cela le rend-il plus mauvais poète, plus mauvais écrivain qu'il ne l'était lorsqu'il le comblait de biens & de faveurs?

(3) Il est faux, comme le dit Voltaire, que Frédéric n'eût pas un but, en publiant l'anti-Machiavel. Ce grand homme s'occupa dans sa retraite de Rheinsberg à former un plan général de gouvernement, & il a été fidèle à ce plan jusqu'à la fin de ses jours.

(4) L'abbé de St. Pierre, si connu par ses projets que l'on a tournés en ridicule, quoiqu'ils tendissent au bonheur de l'humanité, &

VIE DE F. TOM. IV.

L

qu'ils offrissent les seuls moyens d'adoucir la férocity de l'espèce humaine, l'abbé de St. Pierre fit voir dans un de ses ouvrages le contraste qu'il y avait entre la conduite du Roi envers la maison d'Autriche, & les principes qu'il affecte dans l'anti-Machiavel. Formey répondit à l'abbé de St. Pierre dans un ouvrage intitulé : *Anti Saint-Pierre*.

(5) Frédéric, dans ses poésies, se propose souvent pour modèle Titus, Marc-Antonin, & tous les autres souverains qui ont fait le bonheur du genre humain. Il peint avec chaleur dans une de ses odes sur la guerre, les devoirs des rois envers leurs sujets; en voici quelques strophes :

Vous, juges des humains, vous nés dieux  
de la terre,  
Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers;  
Si vos bras menaçants sont armés du tonnerre;  
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers;  
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire.  
Ces humains sont vos fils & vous êtes leurs pères:  
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,  
Sont teints de votre sang.  
Tel qu'un pasteur prudent à son devoir fidèle,  
Défend & garantit son troupeau bien-aimé,

Contre la dent du loup & la griffe cruelle  
 Du lion par la faim au carnage animé ;  
 Quand le tyran des bois s'échappe & prend la  
 fuite,

Son troupeau se repose & pait sous sa conduite :  
 Et s'il trait ses brebis, s'il les tond dans ses bras,  
 Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre & bon mo-  
 narque ;

Humain dans ses conseils , humain dans ses  
 projets ,

Il allonge pour eux la trame de la Parque ;

Il compte tous ses jours par autant de bienfaits.

Ce n'est point de leur sang qu'il achète la gloire ;

Il laisse à ses vertus à faire son histoire.

Et tels furent jadis Titus , Marc-Antonin ,

Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres intestines ;

L'ambition fatale allume leur flambeau ;

De l'univers entier vous faites des ruines ,

Et la terre se change en un vaste tombeau.

Quelle scène tragique étale ce théâtre ?

L'Europe à ses enfants trop cruelle marâtre ,

Arme de l'étranger le sanguinaire bras ,

Pour les dévouer au trépas.

(6) En 1723, lorsque Frédéric fit avec son père un voyage à Hanovre, & Herrenhausen où se trouvait le Roi d'Angleterre George I; il vit la princesse Anne petite-fille du Roi de la Grande-Bretagne, & fille aînée du prince de Galles qui fut depuis roi d'Angleterre sous le nom de George II. Cette princesse était belle & aimait les sciences; elle avait de l'esprit, de la vivacité, du jugement & des connaissances. Le jeune Frédéric fut sensible à ses charmes: les premières impressions de l'enfance s'effacent difficilement; il avait juré dans son jeune cœur, qu'il n'aurait jamais d'autre épouse, & il a tenu parole en tout ce qui a dépendu de lui.

Peut-être que ce mariage aurait eu lieu sans quelque différends qui s'élevèrent bientôt après entre les cours de Prusse & de Hanovre, au sujet de quelques arpents de prés, & de deux ou trois payfans hanovriens que les enrôleurs prussiens avaient engagés.

On avait voulu aussi, dit-on, le marier avec Marie-Thérèse d'Autriche; mais il fallait changer de religion, & Frédéric ne manqua pas de fonder ses refus sur ce prétexte.

(7) Voici comme Frédéric peint la Reine  
sa mère dans une épître qu'il lui a adressée.

O Reine ! que mon cœur révere,  
Femme héroïque, & tendre mère,  
Ta bonté, toutes tes vertus,  
Les faibles par toi défendus,  
Ta grande ame compatissante,  
Et secourable & bienfaisante ;  
Ta douceur, ta fermeté,  
Et cette magnanimité,  
Qui te fait pardonner l'offense ;  
Ta justice & ton équité,  
Ces limites de ta puissance ;  
Tes vertus dont l'éclat divin  
A les imiter nous invite,  
Et qui font, lorsqu'on les médite,  
Mieux préfumer du genre humain ;  
Ce sont elles qui du silence,  
Auquel je m'étais condamné,  
Ayant rompu la violence,  
A te chanter m'ont destiné.

Veuille le Ciel que ta carrière,  
Brillante & couverte de fleurs,  
N'offre jamais à ta paupière  
Que des jours remplis de douceurs ;

Que la trame trop peu durable  
 De jours si beaux, si précieux,  
 Par Atropos inexorable,  
 Jamais ne soit tranchée en deux.

Plutôt tranchez mes destinées,  
 Dieu du Styx, Dieu de l'Achéron;  
 Nouez-les au fil des années,  
 Dont vos mains lui feront le don.  
 Heureuse, mille fois heureuse,  
 L'ame bien née & généreuse,  
 Qui, dans les ombres du trépas,  
 Pousse & précipite ses pas,  
 Pour conserver les jours infignes  
 Des héros, de nos vœux seuls dignes,  
 Et qui méritent nos amours !

Plus noble, & plus digne d'envie  
 Est l'homme qui donne ses jours,  
 Afin de conserver le cours  
 De ceux des auteurs de sa vie.

Ces vers font bien mauvais ; mais il faut leur  
 faire grâce en faveur du sentiment ou du motif  
 qui les a inspirés.

(8) *Premiers vers de Voltaire au Roi de Prusse,  
à son avènement au trône. (\*)*

Enfin voici le jour le plus beau de ma vie,  
Que le monde attendait, & que vous seul crai-  
gnez ;

Le grand jour où la terre est pour vous embellie,  
Le jour où vous régnez.

Fuyez, disparaissez, révérends fanatiques,  
Sous le nom de dévots, lâches persécuteurs  
Séducteurs insolents, dont les mains frénétiques  
Ont tramé tant d'horreurs,

J'entends, je vois trembler la fombre hypocrisie,  
C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui pour-  
fuis

Et Descartes & Bayle, & ce puissant génie  
Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère  
Pour frapper faintement les plus sages humains,  
Mon roi va te percer du fer que le vulgaire  
Adorait dans tes mains.

---

(\*) Ces vers ont été changés & corrigés dans  
quelques éditions des œuvres de Voltaire, nous les  
donnons ici, tels qu'ils ont été envoyés au Roi,

Il te frappe , tu meurs , il venge notre injure ,  
 La vérité renaît , l'erreur s'évanouit ;  
 La terre élève au ciel , une voix libre & pure  
 Et le ciel applaudit.

Et vous de Borgia détestables maximes ,  
 Science d'être injuste à la faveur des loix,  
 Art d'opprimer la terre , art malheureux des  
 crimes

Qui fésiez l'art des rois ;

Politique imprudente , autant que tyrannique  
 De votre faux éclat , cachez le jour affreux ,  
 Redoutez un héros , de qui la politique  
 Est d'être vertueux.

Ouvrons du monde entier les annales fidèles ,  
 Voyons-y les tyrans , ils font tous malheureux ,  
 Les foudres qu'ils portaient en leurs mains cri-  
 minelles ,

Ont retombé sur eux.

Ils font morts dans l'opprobre , ils font morts  
 dans la rage ,

Mais Antonin , Trajan , Marc-Aurèle & Titus  
 Ont eu des jours fereins sans nuit & sans orages  
 Purs comme leurs vertus.

Ils renaissent en vous , ces vrais héros de Rome

A les remplacer tous vous êtes destiné,  
 Réglez, vivez heureux, que le plus honnête  
 homme  
 Soit le plus fortuné!

Un philosophe règne. Ah! le siècle où nous  
 sommes,  
 Le désirait sans doute, & n'osait l'espérer.  
 Mon prince a mérité de gouverner les hommes  
 Il fait les éclairer.

Laiſſons tant d'autres rois croupir dans l'igno-  
 rance,  
 Idoles sans vertus, sans oreilles, sans yeux,  
 Que sur l'autel du vice un flatteur les encense  
 Image des faux dieux.

Quelle est du Dieu vivant la véritable image?  
 Vous, des talents, des arts & des vertus l'appui;  
 Vous, Salomon du Nord, plus savant & plus  
 sage  
 Et moins faible que lui.

(9) On était occupé alors dans toute l'Eu-  
 rope de la réformation du calendrier. Elle  
 avait été ordonnée dans l'Empire par un décret  
 de la diète de Ratisbonne.

(10) Voici une traduction de ce discours, telle qu'elle est imprimée dans l'histoire de l'académie. Ce discours a du moins sur plusieurs autres de la même académie, l'avantage d'être plaisant, & par conséquent moins ennuyeux.

„ MESSIEURS,

„ Entre tant de si grands & presque innombrables monuments de ce soin singulier, vraiment paternel & très-gracieux que l'auguste & très-puissant Roi, nôtre Seigneur très-clément, ne se lasse jamais de prendre pour la splendeur & l'accroissement de tous les états, provinces & contrées, qui par la grâce divine jouissent actuellement d'un si grand bonheur; sous son sceptre très-fortuné & dont on peut regarder comme autant de témoins éternels, tant de temples & autres lieux consacrés au culte divin, bâtis ou embellis; tant d'universités, écoles de noblesse, & autres, fondées & dotées, pour former & polir l'esprit de la jeunesse; tant de loix & de constitutions salutaires établies; & en particulier ces superbes édifices, construits avec des frais immenses, en tant de lieux, non moins pour le bien public que pour le plus grand lustre du pays: ouvrages qui remplissent les étrangers & les voyageurs d'une extrême

admiration; entre tous ces témoignages, dis-je, si immenses, si étonnants, & infiniment agréables de l'affection paternelle la plus tendre & de la piété la plus rare, qui engagent cet excellent prince à ne s'occuper que du salut de ses sujets; j'estime qu'on ne doit assurément pas mettre au dernier rang, l'attention qu'il a eue, aussitôt que la guerre précédente a pris fin, comme elle vient de la prendre, & qu'une heureuse paix a été rendue à nos contrées, de tourner tous ses soins & toutes ses pensées, d'ailleurs sans cesse dirigées au bien de ses peuples, à faire principalement en sorte, qu'avec la bénédiction de l'Être-suprême, & sous sa glorieuse protection, il se rassemblât & se formât dans cette capitale une société des plus belles sciences, qui s'appliquât à étendre les connaissances humaines pour le bien public, à cultiver de plus en plus les arts, & sur-tout à *avancer la gloire de Dieu & à répandre les vérités salutaires de la doctrine chrétienne.* Ce prince très-sage a jugé, que malgré la multitude d'académies, d'universités & d'écoles, qui, comme autant de demeures des muses & de la sagesse, existent, & sont abondamment pourvues de tous les secours nécessaires dans

les divers états fournis à Sa Majesté , il manquait encore , pour mettre le comble à sa gloire, de fonder une académie pareille à celle-ci , dans laquelle , tant par la contemplation des œuvres brillantes & admirables de Dieu dans le règne de la nature, que par le soin , la culture & même l'invention des choses les plus excellentes dans les lettres , les arts , & tous les genres d'études honnêtes , dignes de louange & conformes à la vertu , la gloire de son royaume & de ses états , aussi bien que celle de l'Allemagne nôtre commune patrie l'élevât de plus en plus à un état plus lumineux , & s'y foutint perpétuellement ; & qu'en même tems , en instituant des *missions* , non-seulement chez les chrétiens , nos voisins , mais chez les barbares les plus éloignés , la connaissance des vérités évangéliques , & le nom glorieux de nôtre sauveur Jésus-Christ , pénétrât insensiblement chez ces nations. Mais ayant plu à l'Etre-suprême , qui l'avait ainsi arrêté dans le conseil éternel de sa sagesse , que la guerre se rallumât de nouveau , & qu'elle étendit ses voyages plus loin encore qu'elle n'avait fait auparavant : les provinces de notre auguste Roi s'étant trouvé entourées de toutes parts du désordre des

armes, & ce monarque lui-même étant engagé dans la guerre, à laquelle il n'a pu s'empêcher de prendre part, & dans laquelle contre toute espérance & toute attente il se trouve encore actuellement enveloppé; cependant il n'a pas souffert que son excellent dessein en souffrit aucun retardement, de manière que non-seulement il a enrichi à tems cette société, par lui rassemblée, d'habiles gens, dignes d'en être membres, aussi bien que d'un fond suffisant pour les dépenses, & de toutes les autres largesses qui peuvent exciter l'émulation; mais encore il s'en est déclaré le souverain protecteur, & a voulu que dans ce jour qui suit immédiatement la fête de son couronnement, cette société des sciences qui lui est si chère, & qui est véritablement appuyée sur son auguste protection, fût solennellement établie, m'ayant gracieusement chargé de présider aux fonctions de cette solennité. Nous ne saurions reconnaître ces grâces signalées de nôtre très-clément Roi par des sentimens de zèle, d'affection & de respect, qui y soient proportionnés, ni les célébrer dignement par nos louanges. Et comme, vu cette faiblesse & cette impuissance, la principale partie de notre vive reconnaissance, &

de notre zèle ardent , doit consister , en ce qu'étant instruits des intentions & de la volonté de ce Salomon de nos jours, nous employerons toute nôtre industrie, & toutes nos forces à en procurer l'exécution; chacun de nous travaillant, autant qu'il en fera capable, à contribuer aux salutaires vues de ce gracieux souverain, & à en hâter l'accomplissement, en s'acquittant avec exactitude de la tâche qui lui sera échue en partage; nous devons en même tems, & pour la même fin, tout d'un cœur & tout d'une voix, redoubler, &, pour ainsi dire, accumuler les prières ferventes, & les tendres vœux que tous les fujets du sceptre prussien pouffent jour & nuit, & sans aucune relâche, pour la conservation tant désirée de notre auguste monarque; afin qu'il plaise au Dieu très-bon & très-grand, de nous conserver très-longtems le gage précieux de son amour, qu'il nous a donné du ciel, ce *palladium* sacré, auquel est attachée la durée de notre félicité, en le faisant régner pendant une longue suite d'années, au milieu de cette splendeur & de cette abondance, qui rendent ce royaume un des plus heureux, en le comblant de toutes les faveurs qu'il mérite par toutes ses vertus; mais

sur-tout par sa piété & son zèle pour la gloire  
 du nom divin, en lui accordant, en un mot,  
 avec la dernière largesse, même quand nous  
 ne le demanderions pas, tout ce que l'on peut  
 désirer ou imaginer de plus agréable & de plus  
 heureux. Veuille l'Être-suprême seconder & fa-  
 voriser par sa bienveillance toutes les entreprises  
 que lui inspirent sa sagesse & sa piété; mais  
 d'une façon toute particulière, l'illustre so-  
 ciété qu'il vient de fonder, afin qu'assistée  
 de son aide & de son secours, elle serve,  
 suivant le désir & l'intention perpétuelle de  
 nôtre auguste monarque, à *propager jusqu'aux*  
*extrémités de la terre, la gloire de la très-*  
*sainte divinité, à étendre les bornes étroites de*  
*l'église chrétienne, à arborer l'étendart de la*  
*croix, dans ces lieux qui sont encore couverts*  
*des ténèbres épaisses de l'ignorance & de l'in-*  
*crédulité; aussi bien qu'à enflammer l'esprit des*  
 hommes pour l'étude des sciences & des arts,  
 en les remplissant du désir de connaître & d'exal-  
 ter de plus en plus les œuvres merveilleuses de  
 Dieu; enfin à augmenter la renommée & la  
 célébrité de tous les états & provinces, qui  
 sont sous la domination de notre auguste Roi,  
 & à consacrer d'éternels monuments à la gloire

du nom illustre de l'Allemagne. Pour moi, je suis en partie épouvanté par la connaissance du défaut de mes forces, en partie accablé du poids des autres affaires de la dernière importance qui repose sur moi, & que par conséquent j'eusse pu chercher à être dispensé d'accepter la présidence de cette société si recommandable, à l'avancement des travaux de laquelle mes soins ne pourront que peu ou point contribuer. Cependant j'ai mieux aimé ne pas m'arrêter à peser scrupuleusement ces difficultés, que de déroger en quoi que ce soit à cette aveugle & très-humble obéissance, que j'ai pour toutes les gracieuses volontés & intentions de mon très-clément Roi, & que je veux témoigner en mon particulier dans cette belle occasion; me fondant principalement sur cette confiance, c'est que vous, illustres personnages, qui avez été choisis pour entrer dans cette société royale, & qui tous en général, & chacun en particulier, m'avez toujours donné des marques évidentes, & des preuves manifestes de notre zèle & de votre attachement pour moi, vous ne refuserez pas de m'accorder des secours réciproques & efficaces, que je vous demande avec toutes les instances possibles; afin que par le moyen,  
l'ardeur

l'ardeur & l'empressement qui sont en quelque sorte des impulsions naturelles en moi, & dont je ne me dépouillerai jamais; l'ardeur, dis-je, & l'empressement que j'ai pour procurer les avantages de cette illustre académie des sciences, à laquelle la cérémonie solennelle de ce jour, & cette inauguration donnent en quelque sorte une nouvelle naissance, me rendent capables, assisté de votre fidèle secours, de vous être utile en quelque chose; à quoi je rapporterai toujours toute mon industrie & mes travaux. Je vais donc, ce que Dieu veuille accompagner du succès le plus heureux, suivant l'ordre très-gracieux de notre très-clément Roi, vous remettre solennellement à vous, très-révérend & très-docte vice-président, & par vous à toute l'illustre société royale des sciences, le sceau que Sa Majesté vous a accordé, dont vous pourrez vous servir duement, en tout tems & quand vous le voudrez, pour l'administration & expédition de toutes les affaires de la société, & en même tems ces clefs de l'observatoire & de la cour accordée à la société. Je consacre, suivant l'intention & la volonté très-gracieuse de notre suprême protecteur & auguste Roi, ce lieu, pour être le domicile de cette illustre

société, je l'en mets en possession, & lui donne droit d'y tenir ses assemblées & d'y vaquer à ses affaires; souhaitant de tout mon cœur que ces clefs que je lui remets soient un gage heureux & un présage assuré du succès de son administration, & des profondes découvertes qu'elle fera par son industrie dans les choses les plus cachées; afin que sous des auspices aussi favorables, & avec le bon augure du jour d'hier consacré à la fête du couronnement, la société présente fondée & inaugurée, passe à la postérité la plus reculée, fleurisse & se perpétue, avec tous les grands & riches fruits que nous nous en promettons, à la gloire immortelle de son glorieux fondateur.

(11) Voici comme la chose est racontée dans la vie de Voltaire qui a paru depuis peu:

„La cour de Versailles envoya le marquis de Beauvau, pour complimenter Frédéric II sur son avènement au trône; mais il s'agissait d'avoir son secret sur son armée en Silésie. Voltaire fut chargé de cette négociation. Le moment où il parut en Prusse était favorable. Le jeune monarque négociait lui-même secrètement avec la cour de Vienne, offrant, si on voulait lui

céder la Silésie, son armée & de l'argent pour faire couronner Marie - Thérèse. Cette jeune souveraine qui n'avait encore ni trésor, ni troupes, rejette une amitié qui lui est offerte les armes à la main. Le Roi de Prusse, piqué de ce refus se décide à la guerre. *Voltaire ne reste que trois jours auprès de lui; & dès qu'il fut assuré du parti qu'il prenait, il le quitte aussitôt & vient en donner la nouvelle à Versailles.*

„Valori, chargé des affaires de France en Prusse, qui n'était point encore dans le secret, crut que Voltaire se retirait mécontent, quoiqu'il emportât un petit sac de médailles d'or, dont Frédéric II lui avait fait présent. Il en écrivit en conséquence à Versailles, pour donner avis de l'apparition de Voltaire en Prusse, & de sa prétendue disgrâce.

„La lettre de Valori, dont la minute nous a été communiquée, est encore au dépôt des affaires étrangères; & le silence de Voltaire trompèrent le public à son sujet; & c'est-là la source des bruits qui coururent alors, qu'il n'avait paru en Prusse que pour y essuyer les froideurs du jeune monarque. Ses ennemis firent cette occasion pour envoyer des vers &

des épîtres dédicatoires à ce Roi, qui ne répondit ni aux vers ni aux dédicaces.

(12) Voici ce qu'il dit à ce sujet dans une épître à Stil.

Illustres fils d'Albert ! l'ennemi de son foudre,  
Tous les deux, juste ciel ! vous a réduit en  
poudre ;

Mais si vous périssez , c'est sur le champ  
d'honneur ,

Trop dignes rejettons de ce grand Electeur,  
Qui jadis, comme vous, risqua cent fois sa vie  
En vengeant son état, ou sauvant la patrie !  
Cher Finck ! Ah ! Schoulenbourg, que je plains  
votre sort !

Toi, brave Fitzgherold, tu te livre à la mort !  
Tous ces vaillants guerriers au trépas se dévouent,  
Les Anglais font surpris, & les Hongrois les louent,  
Dans ce fameux combat, si longtems disputé,  
L'amour de la patrie & l'intrépidité  
Les firent triompher à force de vaillance,  
Des vieilles légions pleines d'expérience,  
Qu'Eugène avait su rendre invincibles sous lui  
Et l'Autriche contre eux en vain cherche un  
appui.

..... 1

Hélas! cher Rotenbourg, est-ce vous que je  
vois ?

Victime de la mort ! Dieu ! quel sanglant spec-  
tacle !

Esculape à mes vœux opérant un miracle,  
Où Mars vous rappella des rives du trépas,  
L'Autrichien fentit le poids de votre bras,  
Et vos regards mourants jouirent de sa fuite,  
Werdeck & Buddenbrock ardens à la pour-  
fuite,

Dans ces funèbres champs terminèrent leurs  
jours . . . .

. . . . .  
Schwérin, Truchses, Doring vous perdités la vie !  
Votre fort glorieux est digne qu'on l'envie.

. . . . .  
O Wedel ! notre Achille ; & vous Goltz , notre  
Ulyffe ;

A vos bras généreux nous dûmes nos succès ,  
Oui , des larmes de sang arrosent vos Cyprés.

. . . . .  
La mort fond sur Bredow , par des coups  
imprévus ,

Tu le blesses , cruelle ! épargne ses vertus.

Ah Polentz , Kleift, Rindorf! quels coups vous  
ont percés ?

Vous nous rendez vainqueurs , & vous seuls  
périfiez ! &c.

(13) *Épître de Voltaire au Roi de Prusse.*

A Cirey le 21 décembre 1741.

Soleil , pâle flambeau de nos tristes hivers,  
Toi qui de ce monde es le père,  
Et qu'on a cru longtems le père des bons vers,  
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit  
faire ;

Soleil par quel cruel destin,  
Faut-il que dans ce mois où l'on touche à sa fin,  
Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin ?  
C'est-là qu'est mon héros, dont le cœur & la tête  
Rassemble tout le feu qui manque à ses états ;  
Mon héros qui de Neifs achevait la conquête ;  
Quand tu fuyais de nos climats.

Pourquoi vas-tu, dis moi, vers le pole antarétique ?  
Quels charmes ont pour toi les nègres de  
l'Afrique ?

Revole sur tes pas, loin de ce triste bord,  
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'est ce que je difais, Sire, ce matin au  
soleil votre confrère, qui est aussi l'ame d'une

partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage sur le compte de V. M. , si j'avais cette facilité de faire des vers que je n'ai plus & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neifs tout aussi aisément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molwitz, fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire. Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Besançon; aussi j'ai pris la liberté de mander à V. M. que l'histoire de Louis XIV me paraissait un cercle trop étroit, je trouve que Frédéric élargit la sphère de mes idées. Les vers que V. M. a faits dans Neifs ressemblent à ceux que Salomon faisait dans sa gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout, *tout n'est que vanité*. Il est vrai que le bon homme parlait ainsi au milieu de trois cents femmes & de sept cents concubines; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siège. Mais n'en déplaise, Sire, à Salomon & à vous, ou bien à vous & à Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie  
 Revenir couvert de lauriers,  
 Dans les bras de la poésie,  
 Donner aux belles, aux guerriers  
 Opéra, bal & comédie;  
 Se voir craindre, chéri, respecté,  
 Et connaître au fein de la gloire  
 L'esprit de la société,  
 Bonheur si rarement goûté  
 Des favoris de la victoire;  
 Savourer avec volupté,  
 Dans des moments libres d'affaire,  
 Les bons vers de l'antiquité,  
 Et quelquefois en daigner faire  
 Dignes de la postérité,  
 Semblable vie a de quoi plaire;  
 Elle a de la réalité,  
 Et le plaisir n'est point chimère.

V. M. a fait bien des choses en peu de tems.  
 Je suis persuadé, qu'il n'y a personne sur la  
 terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans  
 la variété des affaires de toute espèce. Mais  
 avec ce génie dévorant, qui met tant de choses  
 dans sa sphère d'activité, vous conservez tou-  
 jours cette supériorité de raison qui vous élève au-  
 dessus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains , c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes , à deux pieds , qui peuplent la terre , sont à une distance immense de votre personne , par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton :

Amongst unequals no society.

Il y a encore un autre malheur , c'est que V. M. peint si bien les nobles friponneries des politiques , les soins intéressés des courtisans &c. , qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce , & qu'elle croira , qu'il est démontré en morale , qu'on n'aime point un Roi pour lui-même. Sire , que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai , qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur , qui a bien des talens , & qui joint à tous ces talens-là , celui de plaire ? Or , s'il arrive , que par malheur , ce génie supérieur soit roi , son état en doit-il empirer ? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne ? Pour moi , je sens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis , &c.

(14) *Épître de Voltaire au Roi de Prusse.*

Du 20 avril 1741.

Eh bien ! mauvais plaifans , critiques obftinés ,  
 Prétendus beaux-efprits à médire acharnés ,  
 Qui parlant fans penser , fiers avec ignorance ,  
 Mettez légèrement les rois dans la balance ,  
 Qui d'un ton décisif , auffi hardi que faux ,  
 Affurez qu'un favant ne peut être un héros ;  
 Ennemis de la gloire & de la poéſie ,  
 Grands critiques des rois , allez en Siléſie :  
 Voyez cent bataillons près de Neifs écrasés :  
 C'est-là qu'est mon héros , venez , ſi vous l'ofez.  
 Le voilà ce favant que la gloire environne ,  
 Qui préſide aux combats , qui commande à  
     Bellone ,  
 Qui du fier Charles XII égalant le grand cœur ,  
 Le ſurpaſſe en prudence , en eſprit , en douceur.  
 C'est lui-même , c'est lui , dont l'ame univerſelle  
 Courut de tous les arts la carrière immortelle ;  
 Lui qui de la nature a vu les profondeurs ,  
 Des charlatans dévots confondit les erreurs ;  
 Lui qui dans un repas , fans ſoins & fans affaire ,  
 Paſſait les ignorants dans l'art heureux de plaire ;  
 Qui fait tout , qui fait tout , qui s'élançe à grands  
     pas ,  
 Du Parnaffe à l'Olympe , & des jeux aux combats ,

Je fais que Charles XII & Gustave & Turenne,  
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hy-  
pocrène :

Mais enfin, ces guerriers, illustres ignorants,  
En étant moins polis, n'en étaient pas moins  
grands.

Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire;  
Quand il n'est point Achille, il fait être un  
Homère.

Tour à tour la terreur de l'Autriche & des fots,  
Fertile en grands projets, aussi bien qu'en bons  
mots,

Et riant à la fois de Genève & de Rome,  
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand  
homme.

O vous qui prodiguez l'esprit & les vertus!  
Reposez-vous mon prince & ne m'effrayez plus;  
Et quoique vous sachiez tout penser & tout faire,  
Songez que les boulets ne vous respectent guère,  
Et qu'un plomb dans un tube entassé par des  
fots,

Peut casser d'un seul coup, la tête d'un héros,  
Lorsque multipliant son poids par sa vitesse,  
Il fend l'air qui résiste & pousse autant qu'il presse.  
Alors privé de vie & chargé d'un grand nom,  
Sur un lit de parade étendu tout du long,

Vous irez tristement revoir votre patrie.  
 O ciel! que ferait-on dans votre académie?  
 Un dur anatomiste, élève d'Atropos,  
 Viendrait, scalpel en main, disséquer mon héros;  
 La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,  
 Si belle, si féconde & si philosopique.  
 Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur  
 Généreux, bienfaisant, juste, plein de grandeur,  
 Il couperait... Mais non, ces horribles images  
 Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.  
 Conservez, ô mes dieux! l'aimable Frédéric,  
 Pour son bonheur, pour moi, pour le bien du  
 public.  
 Vivez, prince, & passez dans la paix, dans la  
 guerre,  
 Sur-tout dans les plaisirs, tous les îcs de la terre;  
*Théodoric, Ulric, Jenseric, Alaric,*  
 Dont aucun ne vous vaut, selon mon pronostic.  
 Mais lorsque vous aurez de victoire en victoire  
 Arrondi vos états, ainsi que votre gloire,  
 Daignez vous souvenir que ma tremblante voix,  
 En chantant vos vertus, préfagea vos exploits.  
 Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,  
 Votre main mille fois m'écrivait je vous aime.  
 Adieu, grand politique, & rapide vainqueur,  
 Trente états subjugués ne valent point un cœur.

(15) *Lettre de Voltaire au Roi de Prusse,*  
*en 1742.*

S I R E ,

Pendant que j'étais malade, votre Majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre Majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre ? à Vienne ? à Presbourg ? à Temeswar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes ; & même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la divinité, ainsi que le sont tous les princes, & d'image très-pensante & agissante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre Majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris  
 Semblaient même me faire accroire  
 Que j'irais dans le seul pays  
 Où n'arrive point votre gloire ;  
 Dans ce pays dont par malheur  
 On ne voit point de voyageur  
 Venir nous dire des nouvelles ;

Dans ce pays, où tous les jours  
 Les ames lourdes & cruelles,  
 Et des hongrois & des pandours,  
 Vont au diable au son des tambours,  
 Par votre ordre & pour vos querelles;  
 Dans ce pays dont tout chrétien,  
 Tout juif, tout musulman raisonne;  
 Dont on parle en chaire, en Sorbonne,  
 Sans jamais en deviner rien;  
 Ainsi que le Parisien,  
 Badaut crédule & satyrique,  
 Fait des romans de politique,  
 Parle tantôt mal, tantôt bien,  
 De Belle-Isle & de vous peut-être;  
 Et dans son léger entretien;  
 Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx;  
 mais je suis très-fâché, Sire, du nombre des  
 pauvres malheureux que j'ai vu passer. Les uns  
 arrivaient de Scharding, les autres de Prague,  
 ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point, vous & les  
 rois vos confrères, de ravager cette terre, que  
 vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre  
 heureuse?

Au lieu de cette horrible guerre,  
 Dont chacun sent les contre-coups,

Que ne vous en rapportez-vous

A ce bon abbé de Saint-Pierre ?

Il vous accorderait tout aussi aisément , que Licurgue partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant, que Henri IV n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de Sulli, qui ont fait ses mémoires, en ont parlé ; mais le secrétaire d'état Villeroi, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaifant, qu'on ait attribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, Sire, que la diète européenne, ou européenne, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés & contens, votre Majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du siècle de Louis XIV ; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles ; je les ferai transcrire, pour obéir aux ordres de votre Majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain : mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc

L'honneur , Sire , d'envoyer dans un mois à  
votre Majesté un énorme paquet , qui la trou-  
vera au milieu de quelque bataille , ou dans  
une tranchée. Je ne fais si vous êtes plus heu-  
reux dans tout ce fracas de gloire , que vous  
l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant , grand Roi , je vous aime ,  
Tout autant que je vous aimai ,  
Lorsque vous étiez renfermé  
Dans Remusberg & dans vous-même ;  
Lorsque vous borniez vos exploits ,  
A combattre avec éloquence  
L'erreur , les vices , l'ignorance  
Avant de combattre des rois.

Recevez , Sire , avec votre bonté ordinaire ,  
mon profond respect , & l'assurance de cette  
vénération qui ne finira jamais , & de cette ten-  
dresse qui ne finira que quand vous ne m'aime-  
rez plus.

(16) *Epître de Voltaire au Roi de Prusse.*

Du 15 mai 1742.

Quand vous aviez un père , & dans ce père un  
maître ,

Vous étiez philosophe , & viviez sous vos loix.

Aujourd'hui

Aujourd'hui mis au rang des rois ,  
 Et plus qu'eux tous digne de l'être ,  
 Vous fervez cependant vingt maîtres à la fois.  
 Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la gloire,  
 Tyran dont vous aimez les fers ,  
 Et qui met au bout de vos vers ,  
 Ainsi qu'en vos exploits la brillante victoire.  
 La politique à son côté  
 Moins éblouissante, aussi forte ,  
 Méditant , rédigeant , ou rompant un traité ,  
 Vient mesurer vos pas que cette gloire emporte.  
 L'intérêt , la fidélité  
 Quelquefois s'unissant , & trop souvent contraires,  
 Des amis dangereux , de secrets adversaires :  
 Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux :  
 Tout écouter , tout voir , & tout faire à propos :  
 Payer les uns en espérance ,  
 Les autres en raisons , quelques-uns en bons  
 mots :  
 Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance :  
 Que d'embarras ! que de travaux !  
 Régner n'est pas un fort aussi doux qu'on le pense.  
 Qu'il en coûte d'être un héros !  
 Il ne vous en coûte rien , à vous , Sire , tout  
 cela vous est naturel : vous faites de grandes ,  
 de sages actions , avec cette même facilité , que  
 VIE DE F. TOM. IV. N

vous faites de la musique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel-esprit de France une place distinguée parmi les beaux-esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance, que votre Majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée; & que mes confrères les humains vous béniront, après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de Saint Pierre (\*) a envoyé à votre Majesté; je présume qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi-philosophe fait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi, s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de faiseurs & de faiseuses de cabrioles, que votre Majesté fait venir de France dans ses états. On ne danse guères que dans la paix. Il est vrai, que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines; mais

---

(\*) L'abbé de Saint Pierre a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal Dubois appellaient ses ouvrages, les rêves d'un homme de bien.

c'est pour le bien commun , & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur , il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits , bien armés , bien vêtus , bien nourris , bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'est à vous à danfer , Sire ! Voiture vous aurait dit , que vous avez l'air à la danse , mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands-hommes & avec les rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens , vous avez donc , Sire , douze bons danseurs. Cela est plus aisé à trouver , & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre Majesté décore Berlin , ne l'empêche pas de songer aux belles lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames , qui n'ont pas un seul goût , votre ame les a tous ; & si Dieu aimait un peu le genre humain , il accorderait cette univèrsalité à tous les princes , afin qu'ils puissent discerner

le bon en tout genre, & le protéger. C'est point cela que je m'imagine qu'ils font faits originai-  
rement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne font pas fans talents, & qui pourraient convenir à votre Majesté ; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimathias italiens & à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre, qui représente les héros. Puissiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toute sorte de gloire ! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos états ; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire mes très-profonds respects.

(17) *Lettre du Roi de Prusse à Voltaire.*

Si les histoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous serions plus instruits des mœurs de tous les siècles, & moins trompés par les historiens. Plus je vous connais, & plus je trouve que

vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau stile que celui de l'histoire de Louis XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en suis enchanté : toutes les lignes portent coup : tout est nourri de réflexions excellentes : aucune fausse pensée, rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres sur les noms allemands qui font un peu maltraités ; ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage, puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés, qu'il faut les deviner.

Je souhaiterais que votre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits, & qui peuvent être de quelque instruction. Ce serait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la fêcheresse qui règnent dans de certains livres. C'est au lecteur à diriger de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure , mon cher ami , de me  
mander tout ce que vous faites à Cirey que  
j'envie.

(18) Voici les vers de Frédéric à d'Arnaud.

D'Arnaud , par votre beau génie,  
Venez réchauffer nos cantons ;  
Par les sons de votre harmonie,  
Réveiller ma Muse affoupie,  
Et diviniser nos *Manons*.  
L'amour préside à vos chansons,  
Et dans vos hymnes que j'admire,  
La tendre volupté respire,  
Et semble dicter ses leçons.  
Déjà sans être téméraire,  
Prenant votre vol jusqu'aux cieux,  
Vous pouvez égaler Voltaire,  
Et près de Virgile & d'Homère  
Jouer de vos succès heureux.  
Déjà l'Apollon de la France  
S'achemine à sa décadence ;  
Venez briller à votre tour.  
Elevez-vous , s'il brille encore,  
Ainsi le couchant d'un beau jour  
Promet une plus belle Aurore.

(19) Lorsque Frédéric pria Voltaire d'examiner ses manuscrits, ce dernier se défendait quelquefois agréablement, pour avoir occasion de flatter son royal élève. Il lui dit un jour en cédant à ses instances : *Sire, je vais prendre le manteau & le rabat de l'abbé d'Olivet, & j'examinerai ensuite le devoir de mon maître.*

Quelquefois le Roi disputait ; mais enfin il avouait ses fautes, & adoptait les corrections. Le poème de la guerre occasionna une discussion entre ces deux grands hommes. Voltaire pensait qu'un ouvrage didactique dont l'uniformité produit ordinairement l'ennui, devait contenir peu d'exemples, parce que les exemples sont toujours froids. Il voulait qu'il fût orné d'épisodes agréables, qui, en variant la marche du poème, réveillent l'imagination du lecteur. Frédéric prétendait au contraire qu'un poème de la nature du sien, devait avoir moins d'épisodes que d'exemples ; parce que les exemples font naître l'enthousiasme & le courage.

(20) En 1736, M. de Maupertuis avait été envoyé par le gouvernement au cercle Polaire avec M. Clairaut, Camus, le Monnier & Cuthier, pour mesurer un degré, & vérifier la véritable

figure de la terre. Les mesures qu'ils prirent & les conséquences qu'on en tira, prouvèrent que la terre était telle que Newton l'avait deviné dans son cabinet. Voltaire & tous les Newtoniens célébrèrent le retour des académiciens, Maupertuis se fit peindre en habit de Lapon, occupé à applatir la terre. Ce tableau fut gravé, & Voltaire fit ces vers pour mettre au bas de l'estampe.

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,  
Devient un monument où sa gloire se fonde,  
Son fort est de fixer la figure du monde,

De lui plaire & de l'éclairer.

Pendant dix ans, Voltaire avait été en commerce de lettres avec Maupertuis. Il l'avait toujours flatté parce qu'il connaissait son faible; & il le ménageait comme on ménage une maîtresse haute & bizarre. Lorsqu'en 1733, Maupertuis donna son essai sur la figure des astres, Voltaire lui écrivit : *je l'ai lu avec autant de plaisir qu'une jeune demoiselle lit un roman, & qu'un dévot lit l'évangile.*

Presque toutes les lettres de Voltaire à Maupertuis étaient de ce style. Il avait été de la société de Madame du Chatelet & s'était brouillé avec elle. On voulait les réconcilier, mais les

hauteurs de Maupertuis rendirent inutiles toutes les démarches que l'on fit à ce sujet,

Cette brouillerie durait encore lorsque Voltaire fut reçu à l'académie française. Il ne le cita point dans son discours au nombre des grands-hommes vivants. L'esprit de Maupertuis en resta longtems ulcéré.

Voltaire rachetait les torts de la faveur où il était auprès de Frédéric II, en redoublant d'attention & de politesse à son égard, ainsi qu'à l'égard des autres Français. Il ne leur parlait que pour leur dire des choses honnêtes & flatteuses. Il les avait souvent à diner avec lui, & les invitations étaient toujours faites pour *manger le rôti du Roi*; c'est ainsi qu'il appelait la table que le Roi lui donnait.

(21) Des gens qui étaient alors auprès du Roi, ont assuré que le dessein de Frédéric n'avait pas été de faire payer à ses sujets au de-là de ce qu'il leur était dû, & qu'il dit à cette occasion : *Mon cousin Auguste a fait une faute; mais ce n'est pas à moi d'en profiter.*

(22) A la suite d'une visite à Maupertuis, le Roi furieux contre Voltaire, dit à d'Arget

son secrétaire : *Ecrivez à Voltaire que je veux qu'il sorte dans vingt-quatre heures de mes états.*

D'Arget tremblant se fit répéter l'ordre deux fois. Le Roi se calme un peu & lui demande ce qu'il en pense. Le secrétaire répond : „Sire, vous l'avez appelé auprès de vous, la commission est sur le point de le juger : si elle le trouve coupable, vous ferez à tems de le renvoyer.„ Le Roi garde le silence un moment *Vous avez raison*, dit-il ensuite à d'Arget, *vous êtes un honnête homme.*

On dit que ce qui avait si fort irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avait raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein était dans la chambre de Voltaire, où celui-ci mettait en français les mémoires de la Russie, composés par cet officier, le Roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein en lui disant : *Mon ami, à une autrefois ; voilà le Roi qui m'envoie son linge sale à blanchir ; je blanchirai le vôtre après.*

En rendant ces plaisanteries au Roi, on l'excitait à en faire aussi contre le poète, & dès qu'il en parlait quelqu'une de la bouche de

Frédéric, on s'empresait d'aller la rendre à Voltaire. La Métrie ayant dit au Roi qu'on était bien jaloux de la faveur & de la fortune de Voltaire, il répondit : *laissez faire ; on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus*. Cette anecdote peint assez bien, je crois, les desseins de Frédéric sur Voltaire. Il n'eut jamais d'autre dessein que de faire corriger & publier ses ouvrages, par cet auteur à la mode. Il n'était guère possible que deux esprits de cette trempe & deux hommes de cet état s'aimassent de bonne foi, & vécutent longtems ensemble.

(23) L'abbé de Prades qui avait été obligé de quitter la France, pour une fameuse thèse dont il n'était pas l'auteur, avait trouvé un asyle chez le Roi de Prusse, qui se fesoit un plaisir de faire tout ce qui pouvait humilier les prêtres. Cet abbé fut soupçonné pendant la guerre de quelques correspondances suspectes & enfermé à Magdebourg.

(24) Le marquis d'Argens nous apprend dans ses *mémoires secrets de la république des lettres*, qu'aucun homme de mérite n'assista à ce

jugement. Maupertuis l'avait préparé par toutes les intrigues de la cabale, & il s'était assuré du suffrage de tous ceux qui attendaient de lui leur fortune, ou qui redoutaient son ressentiment.

(25) Lorsque Voltaire eût quitté Postdam, il écrivit au Roi.

SIRE!

„J'oublie en Suisse toutes mes fautes de Berlin; je suis bien fâché pour votre Majesté que celles des princes soient de nature à ne pouvoir être oubliées; sans cela, je lui donnerais ma recette, présent, qui vaudrait peut-être tous ceux qu'elle avait daigné projeter en ma faveur. „

(26) On s'imagine bien comment tant d'affaires devaient être expéditées en si peu de tems. Mettons deux heures pour répondre à toutes ces lettres; il paraîtrait encore impossible que l'on pût en venir à bout. Que l'on songe aussi que la plupart des secrétaires du cabinet furent des gens qui avaient été laquais de Frédéric. Aussi excepté les affaires de politique, auxquelles le Roi répondait lui-même ou faisait

répondre par un secrétaire particulier, & quelques réponses à des gens de lettres étrangers; le reste offrait souvent des bévues & des contradictions inconcevables. Ce serait une chose plaisante qu'une collection des réponses les plus bizarres de ces secrétaires. Quand on demandait quelque grâce ou faveur, le Roi disait souvent : *refusez poliment, ou accordez*, ou bien il témoignait de l'humeur; alors le secrétaire retournait les propres paroles de la lettre qu'on avait écrite, & y ajoutait quelques expressions de sa façon, selon qu'il était ami ou ennemi de celui auquel il répondait, selon qu'il était bien ou mal payé de lui ou de ses ennemis. J'ai connu un homme qui lorsqu'il écrivait au Roi, se divertissait à faire la réponse d'avance, & il se trompait rarement. Le Roi qui en signant ces lettres, ne les relisait point, à moins qu'il ne s'agit d'affaires importantes, laissait par-là un libre cours à la sottise ou à la méchanceté des secrétaires; & de-là tant de réponses ridicules que l'on a mises sur le compte de Frédéric, & qu'on ne devait mettre que sur celui de ces espèces de secrétaires.

Il est arrivé souvent dans des contestations ou des plaintes, que les réponses du Roi, semblables

aux oracles de Delphes , étaient tellement équivoques que chaque parti les interprétait en sa faveur ; & que le magistrat chargé d'exécuter les ordres du cabinet , ne savait quel parti prendre , ou opprimait selon sa caprice ou ses passions. Le Roi avait coutume d'appeller ses conseillers du cabinet *mes scribes* , & il les nommait bien.

(27) En revenant de la parade , il entra dans une salle pour voir s'il n'y avait point quelqu'un à lui présenter , ou quelques personnes qui voulaient lui parler ; il y demeurait cinq ou six minutes , & faisait des révérences ; même quand il n'y avait que ses valets de chambre.

(28) Il faut que les choses aient changé depuis ce tems-là ; car les frères du Roi n'allaient presque jamais à Postdam , & ne mangeaient guère avec lui qu'à Berlin pendant le carnaval. Il admettait ordinairement à sa table ses généraux , & les officiers de son premier bataillon. Elle était au commencement de 24 couverts , & couverte de seize plats , y compris potage , hors d'œuvres , entrées , rôtis , entremets ; tout était servi à la fois. Il donnait à

son maître d'hôtel un écu par tête, & c'était assez; car il payait à part la marée, le gibier, & tous les mets extraordinaires qu'il feisait venir des pays étrangers. Il aimait beaucoup les pâtés d'Amiens; & en feisait venir souvent. Chaque pâté lui coûtait ordinairement quarante ou cinquante écus de port. Il aimait beaucoup les fruits, & il dépensait 100000 écus par an, pour en avoir de beaux en hiver comme en été. Sur la fin de sa vie, sa table n'était plus que de huit couverts, il ne soupait plus; mais il invitait ordinairement à souper quand il était à Berlin, le baron de Prittwitz, général du corps des gens-d'armes; l'abbé Bastiani, Italien; le marquis de Lucchesini, & le comte de Schwérin, son grand écuyer. Le Roi assistait à leur souper & causait avec eux. Ce souper ne devait coûter en tout qu'un écu du pays, c'est-à-dire, quatre livres dix sous environ. On ne leur servait qu'un plat de poisson. Le Roi disait en badinant, que rien n'était si mauvais pour la santé que de trop souper; & ces messieurs, en quittant la table royale, allaient ordinairement faire chez eux un souper plus réel. On ne fait ce que veut dire Voltaire avec ces chambellans; il n'admettait point à sa table

ces fortes de gens; mais il donnait ce titre à quelques-uns de ceux qu'il aimait à voir familièrement; & les chambellans avec lesquels il mangeait étaient de l'espèce de Voltaire, du marquis d'Argens, & dans la fuite du marquis de Lucchefini.

(29) Son dîner durait une heure. En se levant de table il prenait ordinairement un de ceux avec qui il avait diné & causait avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre ou en se promenant, ou il le menait dans un corridor ou même sur un escalier, quand il ne voulait pas être entendu de ceux qui étaient dans la chambre.

Après dîner il signait ordinairement les réponses qu'il avait fait faire aux papiers qu'il avait lus le matin.

(30) Lorsque le Roi était à Berlin, il se faisait ordinairement venir dans sa chambre quelques académiciens ou autres gens de lettres ou soi-disant tels, & causait familièrement avec eux. L'abbé Raynal disait à cette occasion, le Roi fait venir tant de polissons & gens de mérite, qu'on ne fait si l'on doit s'en trouver honoré,  
parce

parce qu'on risque d'être confondu dans ces deux classes.

Sur les dernières années de sa vie, ceux qui l'entouraient, l'avaient tourné du côté de la littérature allemande, qu'il ne connaissait pas; ou plutôt, on prétend qu'il fit semblant de s'y tourner par politique, & que désirant que le règne de son successeur ne ressemblât point au sien; il voulait inspirer l'idée de substituer à Berlin les Muses allemandes aux Muses françaises. Si cela est, ses desirs ont été remplis.

A d'Arget a succédé Catt, que le Roi avait connu & pris à son service dans un voyage de Hollande; ce dernier ayant été disgracié après avoir servi pendant une vingtaine d'années; on mit à sa place l'abbé Duval Pirau. Cet abbé dont la conversation ressemblait assez à celle d'un bas-officier de hofards, ne fut pas longtemps en faveur; il fut renvoyé, & Frédéric demanda un lecteur à d'Alembert. L'académicien lui envoya un nommé le Bégue. Monsieur le Bégue ne pouvait résister au plaisir de raconter à Berlin les conversations qu'il avait avec le Roi, & Frédéric, qui avait des espions par-tout, apprit son imprudence, & le fit passer de son

VIE DE F. TOM. IV.

O

cabinet dans un bureau de la régie française. Voici, dit-on, ce qui le fit sur-tout renvoyer. Les premiers jours qu'il fut à Postdam, le Roi lui fit voir quelques-uns de ses appartements, dans lesquels étaient plusieurs portraits de l'Empereur Joseph II. Le Bégue témoigna sa surprise de voir si souvent l'image de cet antagoniste de Frédéric; celui-ci lui répondit: *c'est un jeune homme qu'il ne faut pas perdre de vue.* Le Bégue rendit ce propos dans plusieurs soupers de Berlin. Les Italiens qui entouraient le Roi, saisirent cette occasion pour lui faire croire que tous les Français étaient des Bégues, & il ne voulut plus écrire à d'Alembert pour avoir un lecteur français. Le fils d'un pauvre tailleur de la colonie française de Berlin, donnait alors des leçons de latin à Postdam, pour vivre & soulager son père; Frédéric le fit venir, pour essayer. Dans une des premières lectures, il se rencontra un mot grec, dont le Roi lui demanda l'explication, & le jeune homme la lui donna. Le Roi qui n'avait point encore eu de lecteur qui sût le grec, fut enchanté de son érudition, & le prit à son service. Il y est resté jusqu'à sa mort.

(31) Depuis huit à dix ans, il n'avait plus de concert & ne jouait plus de la flûte. Ce concert était presque tout composé d'instrumens à vent. Il fallait être dans la plus grande faveur pour y être admis.

Le Roi qui aimait passionnement la musique, payait magnifiquement tous ses chanteurs & ceux qui excellaient dans quelqu'instrument, excepté ceux qui jouaient de la flûte; de même qu'il ne pouvait souffrir longtems ceux qui faisaient de bons vers. Il estimait une belle voix & un bon violon, par la même raison, qu'il estima toujours plus Maupertuis & d'Alembert, que Voltaire & l'abbé Delisle. Un virtuose qui passait pour une des meilleurs flûtes de l'Europe, se présenta un jour à Postdam, dans l'espérance d'être accueilli du Roi, & demanda à jouer en sa présence. Frédéric le reçut dans son cabinet, lui fit jouer un concert de sa composition très-difficile, que le virtuose ne pouvait connaître; & lorsqu'il l'eut joué, avec tout le goût possible; vous jouez fort bien, lui dit le Roi, je suis bien aise d'avoir entendu un virtuose comme vous; il faut que je vous en témoigne ma satisfaction. Le musicien s'atten-

dait à un présent considérable. Frédéric va chercher sa flûte, & lui dit : il faut aussi que vous m'entendiez. Il joue le concert, puis congédie le joueur de flûte, avec son petit salut ordinaire.

(32) Ce baron de Poelnitz avait changé deux ou trois fois de religion. S'étant fait une fois catholique, & ayant demandé son congé au Roi pour épouser une femme riche; il se trouva trompé dans ses espérances, & le mariage n'eut pas lieu. Alors se voyant sans argent, sans place & accablé de dettes; il écrivit au Roi de Nuremberg, où il se trouvait, & lui proposa de rentrer dans l'église réformée, s'il voulait le reprendre à son service. Frédéric lui répondit :

„ Que vous soyez réformé, catholique ou luthérien, cela m'est égal. Mais si vous voulez vous faire circoncire je vous reprendrai à mon service. „

Voici encore quelques pièces originales, qui donneront une idée du personnage & de la manière dont le Roi le traitait.

*Lettre de Frédéric II au baron de Pœlnitz, sans date, de la propre main du Roi. (\*)*

„ J'ai lu votre ouvrage , cher baron , avec beaucoup d'attention ; & comme je fais que vous ne voulez point être flatté , je vous dirai mon sentiment avec beaucoup de franchise. Il me semble que vous n'avez pas été d'accord avec vous-même lorsque vous avez commencé à écrire ; car vous devez observer que ce que vous m'envoyez est l'histoire de la vie de mon grand-père , où il n'y a jamais eu d'histoire écrite en style épistolaire , & même vous ne le suivez pas tout-à-fait. Les lettres doivent avoir des libertés & des réflexions plus familières que le style de l'histoire qui demande de la gravité. Si donc vous voulez écrire l'histoire des deux derniers règnes , réduisez tout en chapitres , tirez plus de lumières des archives. Pour ce qui regarde les négociations , abrégez les descriptions , les cérémonies qui sentent la gazette ; ne parlez tout au plus qu'une fois de 24 trompettes & de deux timballiers ; étendez - vous plus sur les grandes affaires , & rejetez toutes

---

(\*) Le baron de Pœlnitz a écrit des mémoires & quelques autres ouvrages.

les puérlités ; ne mettez d'anecdotes que l'espèce qui caractérisent la façon de penser de la cour & du souverain , & ajoutez-y de tems en tems des réflexions courtes & en style d'épigramme. Si vous voulez écrire des lettres, prenez un style moins grave, parlez-y davantage vous-même, & suivez le style de vos anciens mémoires qui me paraît plus aisé & plus divertissant que ceux-ci. Il me semble, quant au gros de l'ouvrage que vous ne devriez pas toujours comparer les ministres de mon grand-père avec ceux de Louis XIV, & principalement Dankelmann à Colbert ; il y a une espèce d'affectation à ces comparaisons toutes prises de la cour de France, qui ne feraient pas un bon effet. Ensuite vous dites de Meinders qu'il avait de la finesse, ce qui ferait extraordinaire chez un Allemand ; & par-ci, par-là, vous donnez dans le diffus sur les matières de cérémonies & sur des détails de petits particuliers qui n'intéressent personne, comme j'ai aussi pris la liberté de le marquer en marginale avec du crayon, pour que vous puissiez l'effacer. En un mot, ou écrivez gravement, & mettez plus d'étoffe dans votre ouvrage, ou tenez-vous en aux anecdotes que vous ornerez par votre style qui

est badin & enjoué. Toutes fois ne vous-entenez point à mon jugement, & consultez vos amis qui pourront vous dire leurs sentimens.

Adieu, baron, je vous souhaite santé & vie, & tout le reste sera facile à redresser & à faire.

FRÉDÉRIC.

*Autre lettre de Frédéric II au Baron de Pœlnitz.*

Du 24 juillet 1744.

„ Pour répondre à votre lettre du 11 de ce mois, remplie des marques de votre repentir: je vous dirai, que vous avouerez vous-même, que votre conduite envers moi a été ridicule, irrégulière, & même indigne. Après vous avoir fait sentir à diverses reprises mes bontés & ma protection; vous ayant entre autres bienfaits donné la valeur de 6000 écus pour vous tirer de l'abîme de vos dettes, vous vous êtes avisé légèrement de quitter mon service sans rime & sans raison, & avec une imprudence dont il y a peu d'exemples.

„ Une ingratitude si marquée me devrait empêcher de faire grâce à un homme qui a assez fait connaître que ses prétendues lumières ne sauraient jamais être accompagnées de droiture,

de fidélité & de reconnaissance ; ce qui me rappelle le souvenir d'une certaine lettre que j'ai trouvée parmi les papiers de feu mon père de glorieuse mémoire, où l'épiphonème était conçu dans ces termes : *Quand deviendrez-vous sage ... mon Dieu !*

» On doit conclure de tout cela , que si je voulais agir selon les règles ordinaires de la justice & de la raison , je serais obligé de vous abandonner entièrement , en vous laissant vous tirer vous-même des tristes suites de votre sottise. Mais comme je veux bien prendre en considération que nonobstant votre esprit , la nature vous a refusé le jugement requis , pour mener une vie sans reproche ; ce qu'elle ne vous accordera peut-être jamais ; j'ai pris la résolution de vous accorder encore une fois votre grâce , le pardon & l'oubli de tout ce que vous avez commis , pourvu que vous vous soumettiez cordialement aux conditions suivantes :

1) Que je prétends faire publier par toute la ville de Berlin , que personne ne doit s'émanciper de vous prêter , quoique ce soit , ni en argent , ni en marchandises , sous peine de 100 ducats.

2) Que je vous défends absolument de mettre le pied dans la maison d'aucun ministre étranger, ou d'avoir un commerce avec eux dans les autres maisons, ou de leur faire des rapports de ce qui pourra être dit à la table ou dans la conversation.

3) Que toutes les fois que vous ferez admis à ma table, trouvant les autres convives en belle humeur, vous éviterez avec soin de prendre mal à propos le visage d'un cocu, & que vous chercherez plutôt de contribuer à foutenir & à augmenter leur joie.

„Voilà les points essentiels que j'ai à vous prescrire. Si vous êtes assez sage que de vouloir & pouvoir remplir ces conditions, je suis prêt de vouloir vous accorder une amnistie entière, & un oubli de vos fautes. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. Fait à Berlin ce 24 juillet 1744. „

Au-dessous il y avait de la propre main du Roi.

„Si vous aimez mieux servir les cochons que les grands princes, comme vous l'avez dit, vous ne pouvez manquer de condition, & vous trouverez en Westphalie de l'emploi, sans que vous ayez besoin de moi.

„ Allez, vous êtes un indigne : & si je vous tire de la misère, où vos folies & vos impertinences vous ont réduit, ce n'est que par pitié; car votre conduite mériterait que l'on vous enferme entre quatre murailles à jamais.

FRÉDÉRIC.

*Lettre au Ministre d'état Comte de Podewils,  
au sujet du Baron de Pœlnitz.*

„ J'ai reçu avec votre billet du 28me de ce mois, la lettre apologétique, par laquelle le baron de Pœlnitz tâche à donner quelque tour à la vilaine pièce qu'il a jouée au marchand Martini à Paris. Je fais ce que j'en dois croire. Mais ayant pardonné au dit Pœlnitz, les sottises passées qu'il a faites; je lui passerai encore celle-là, à condition qu'il tâche de satisfaire ce marchand, & qu'il se garde bien de commettre plus de pareils forfaits & avances, que je ne lui pardonnerai plus, si jamais il y revient, & dont il sentira alors tout le poids de mon indignation. Et sur cela je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. „

A Berlin ce 30 de janvier 1745.

FRÉDÉRIC.

Après la guerre de sept ans , le baron de Pœlnitz fut fait directeur des spectacles de la cour. Le Roi le voyait encore souvent , & aimait à s'entretenir avec lui , parce qu'il était bouffon. Un jour le baron ayant demandé une augmentation d'appointements , le Roi lui envoya un boisseau d'avoine qu'il fit répandre dans sa chambre.

*Congé expédié au Baron de Pœlnitz à sa retraite de Berlin.*

„ Nous . . . . . favoir fefons par les présentes , que le baron de Pœlnitz , natif de Berlin , & autant qu'il nous est connu , né de parents honnêtes , gentilhomme de la chambre de feu notre grand-père de glorieuse mémoire ; comme aussi au service de la duchesse d'Orléans dans la même qualité , colonel à celui d'Espagne , capitaine de cavalerie dans l'armée du feu Empereur , camérier du Pape , chambellan du duc de Brunfwik , enseigne au service du duc de Weimar , chambellan à celui de feu notre père de bienheureuse mémoire ; & en dernier lieu , grand-maître de cérémonies au nôtre : se voyant comme inondé & emporté par le torrent des emplois militaires les plus honorables , & des

plus éminentes charges de la cour, qui successivement ont plu sur sa personne; las du monde & entraîné par les mauvais exemples du nouveau chambelan Montaulieu, qui peu de tems avant lui, a déserté de la cour: ledit baron de Pœlnitz nous a recherché & très-humblement supplié de lui accorder en grâce un congé honnête pour le maintien de sa bonne réputation & renommée.

Déférant donc à sa demande & ne jugeant pas à propos de refuser à sa bonne conduite, le témoignage dont il nous a requis, vu les importants services qu'il a rendus à notre cour royale *par ses plaisanteries*, & les amusements qu'il a procurés à notre père défunt, l'espace de neuf ans. Nous n'avons pu nous empêcher de déclarer à la gloire du dit baron, & déclarons que pendant tout le tems qu'il a passé à notre service, il n'a été *ni voleur de grand chemin, ni coupeur de bourse, ni empoisonneur, qu'il n'a point ravi & violé de jeunes filles, calomnié grossièrement*, ou porté la moindre atteinte à l'honneur de qui que ce soit à notre cour; mais qu'il s'est toujours conduit en galant homme & convenablement à son origine; n'ayant jamais fait qu'un usage honnête

des talents que le ciel lui a accordés, pour atteindre au but du théâtre qui est de représenter agréablement & plaisamment le ridicule des hommes, afin de les en corriger par-là.

De même, il a toujours suivi très-sincèrement le conseil de Bacchus, quant à la modération & à la sobriété, & poussé la charité chrétienne jusqu'à faire pratiquer aux payfans cette maxime de l'évangile: *micux vaut donner que recevoir*. Il possédait encore parfaitement les anecdotes de nos châteaux & maisons de plaisance, & particulièrement les listes de nos vieux meubles; & savait du reste, par ses mérites, se rendre utile & serviable, auprès de ceux qui *connaissaient la méchanceté de son esprit, & le peu de bonté de son cœur*.

Nous rendons de plus témoignage au dit baron, qu'il ne nous a jamais fait mettre en colère, si ce n'est lorsque son importunité passant toutes les bornes du respect, essayait de profaner & de déshonorer les cendres de nos glorieux ancêtres d'une manière indigne & insupportable.

Mais comme dans les plus belles contrées, on rencontre des lieux incultes & stériles, que les plus beaux corps ont leurs difformités, & les tableaux des plus grands peintres leurs

défauts ; nous voulons bien aussi pardonner au dit baron , ses fautes & défauts ; & nous lui accordons , par la présente , quoiqu'à regret , le congé qu'il a sollicité ; voulons au surplus abolir & abolissons entièrement la charge , qui lui avait été confiée , afin que la mémoire en soit pour jamais effacée parmi les hommes ; ne croyant pas que personne soit digne de remplir la dite charge après le susdit baron.

Donné à Potsdam le 1 d'avril 1744.

(33) *Lettres de Frédéric II à Madame la Comtesse de Camas , ancienne grande-maitresse de la cour de la feuë Reine douairière.*

à Neustadt le 11 novembre 1760.

Je suis exact à vous répondre , & empressé à vous satisfaire. Il est singulier , comme l'âge se rencontre. Depuis 4 ans , j'ai renoncé aux soupers , comme incompatibles avec le métier que je suis obligé de faire ; & les jours de marche, mon dîné consiste dans une tasse de chocolat. Nous avons couru , comme des fous , tout enflés de notre victoire , essayant si nous pouvions chasser les Autrichiens de Dresde ; ils se sont moqués de nous du haut de leurs

montagnes ; je suis revenu sur mes pas comme un petit garçon , me cacher de dépit dans un des plus maudits villages de la Saxe. A présent, il faut chasser de Freyberg & de Chemnitz messieurs les cercles, pour avoir de quoi vivre & nous placer.

C'est, je vous jure, une chienne de vie, qu'excepté Don Quichotte, personne n'a menée que moi. Tout ce train, tous ce désordre qui ne finit point, m'a si fort vieilli que vous aurez peine à me reconnaître. Du côté droit de la tête, les cheveux me sont devenus tout gris ; mes dents se cassent & tombent. J'ai le visage ridé comme les falbalas d'une juppe, le dos vouté comme un moine de la Trappe. Je vous préviens sur tout cela, afin qu'en cas que nous nous voyons encore en chair & en os, vous ne vous trouviez pas trop choquée de ma figure. Il ne me reste que le cœur qui n'est point changé, & qui conservera autant que je respirerai, les sentiments d'estime & d'une tendre amitié. Adieu.

Le 27 Novembre.

Vous voyez, ma bonne maman, avec quelle activité vous êtes servie. Voici le tabac. Nous arrangeons ici nos quartiers d'hiver, j'ai

encore une petite tournée à faire , & ensuite j'irai chercher la tranquillité à Leipzig , si elle s'y trouve. Mais pour moi , ce n'est qu'un mot métaphysique qui n'a point de réalité. Entre nous soit dit , c'est une chienne de vie , ma bonne maman , que celle que nous menons ; mais il faut faire bonne mine à mauvais jeu.

Adieu ma route bonne , ne m'oubliez point, vous auriez grand tort ; car personne ne vous aime & ne vous considère plus que je le fais.

Le 3 Décembre.

En vérité , ma bonne maman , vous êtes bien experte , & je vous félicite de vous connaître si bien en hydropisie. L'aventure qui vient d'arriver est toute ordinaire. Il n'y a point de couvent même , où cela n'arrive. Moi qui suis fort indulgent pour les faiblesses de notre espèce , je ne lapide point les filles d'honneur qui font des enfants. Elles perpétuent l'espèce , au lieu que ces farouches politiques la détruisent par leurs guerres funestes. Je vous avoue que j'aime mieux les tempéraments trop tendres , que ces dragons de chasteté qui déchirent leurs semblables , ou ces femmes tracassières , foncièrement méchantes & malfaisantes. Qu'on élève bien cet enfant ; qu'on ne prostitue

profitue point une famille ; & qu'on fasse sans scandale fortir cette pauvre fille de la cour, en ménageant sa réputation autant que possible.

Nous avons la paix, ma bonne maman, & je me propose bien de rire entre quatre yeux, quand j'aurai le plaisir de vous revoir. Adieu, ma bonne maman, je vous embrasse.

à Meissen le 20 décembre.

Je vous envoie, ma bonne maman, une bagatelle pour vous faire un souvenir de moi. Vous pouvez vous servir de cette tabatière, pour y mettre du rouge, ou des mouches, ou du tabac, ou des dragées, ou des pillules ; mais à quelqu'emploi que vous la destiniez, pensez au moins, en voyant ce chien, cet emblème de la fidélité, que celui qui vous l'envoie, passe en attachement pour vous, la fidélité de tous les chiens de l'univers ; & que son dévouement pour votre personne, n'a rien de commun avec la fragilité de la matière qu'on fabrique ici. J'ai commandé ici de la porcelaine pour tout le monde ; pour Schœnhausén, pour mes belles sœurs, en un mot, je ne suis riche à présent qu'en cette matière fragile. J'espère que ceux qui la recevront la prendront pour bon argent. Car nous sommes

des gueux , ma bonne maman, il ne nous reste que l'honneur , la cape & l'épée , & de la porcelaine.

Adieu , ma chère & bonne maman ; s'il plaît au ciel , je vous verrai encore face à face , & je réitérerai de vive voix ce que j'ai dit ; mais quoique je fasse , je n'exprimerai que très-imparfaitement tout ce que mon cœur pense sur votre sujet.

Au quartier de Retlem le 3 juin 1762.

Je suis bien persuadé , ma bonne maman, de la part sincère que vous prenez aux bons évènements qui nous arrivent. Le mal est que nous avons été si bas , qu'il nous faut à présent toutes sortes d'évènements fortunés pour nous relever ; & deux grandes paix , qui pourraient rétablir le calme par tout ailleurs , ne font en ce moment-ci , qu'un acheminement pour finir la guerre moins malheureusement.

Je souhaite de tout mon cœur que le ciel vous conserve jusqu'à ce que je vous puisse voir , vous entendre & vous embrasser. Selon toutes apparences , vous pourrez redevenir dans peu les tranquilles & pacifiques habitants de Berlin. Pour nous autres , il faudra guerroyer jusqu'à l'extinction de la chaleur naturelle. Il

faut pourtant que tout ceci finisse , & la seule perspective agréable qui me reste à la paix , est de vous assurer de vive voix , de toute la considération & de l'estime avec lesquelles je suis , ma bonne maman , votre fidèle ami.

Le 27 juin.

Je me réjouis , ma bonne maman , de ce que vous avez si bon courage ; & je vous exhorte fort d'en redoubler encore. Tout finit , ainsi il faut espérer que cette maudite guerre ne fera pas la seule chose éternelle dans ce monde. Depuis que la mort a trouffé une certaine c... des pays hyperboréens , notre situation a avantageusement changé , & devient beaucoup plus supportable , qu'elle ne l'était. Il faut espérer que quelques bons événements arriveront encore dont on pourra profiter , pour parvenir à une bonne paix.

Vous me parlez de Berlin. Je souhaite beaucoup de vous y favoir tous ensemble. Mais je voudrais que , si vous y alliez , ce ne soit point comme des oiseaux perchés sur une branche , & que vous y puissiez rester avec la dignité convenable. Cela fait que j'attends le moment où je croirai cette sûreté établie sur des bons fondements , pour vous écrire d'y

retourner. Si tout ceci finit bien & honnêtement, que je bénirai le ciel de vous revoir, ma bonne maman, & de vous embrasser! Oui, je dis embrasser; car vous n'avez plus d'autre amant dans le monde que moi; vous ne pouvez me donner de la jalousie, & je suis en droit d'exiger un baiser pour prix de ma constance & de l'attachement que j'ai pour vous. Vous pouvez vous y préparer. Finette (\*) en dira ce qu'elle voudra, elle en pourra sécher de dépit; car depuis son défunt duc, elle n'a plus de baiseur.

Adieu, ma bonne maman; pardon des pauvretés que je vous écris, c'est que je suis seul, que j'oublie quelquefois mes embarras, que je vous aime & que je profite du plaisir de m'entretenir avec vous.

à Peterswalde ce 29 Octobre 1762.

Je voudrais pouvoir prendre tous les jours une forteresse, ma bonne maman, pour recevoir de vos aimables lettres. Mais des imbéciles de commandants m'en perdent souvent d'une façon honteuse, & quand j'ai des empereurs

---

(\*) petite chienne.

qui me veulent du bien . . . . . jugez après cela de la jolie situation où je me trouve. Si notre empereur vivait encore , nous aurions la paix cet hiver , & vous pourriez retourner de plein faut dans votre paradis sablonneux de Berlin. Mais le public qui se flatte , a cru sans raison que la paix suivrait la prise de Schweidnitz. Vous avez peut-être espéré que cela pourrait être ; mais je vous assure , autant que j'y puisse comprendre , que nos ennemis n'ont encore aucune envie de s'accommoder. Jugez après cela , s'il serait prudent de retourner à Berlin , au risque de s'enfuir à Spandau à la première allarme.

Vous me parlez de la pauvre finette ; hélas ! ma bonne maman , depuis six ans , je ne plains plus les morts ; mais bien les vivants. C'est une chienne de vie que celle que nous menons ; & il n'y a aucun regret à y donner. Je vous fouhaite beaucoup de patience , ma bonne maman , & toutes les prospérités dont ces tems calamiteux font susceptibles ; sur-tout que vous conserviez votre bonne humeur , le plus grand & le plus réel trésor que la nature puisse nous donner. Pour moi , ma vieille amitié & l'estime que je vous ai vouée , ne se démantiront jamais.

Je suis sûr que vous en êtes persuadée. Adieu ,  
ma bonne maman.

Leipzig 22 janvier 1763

Cinquante & un an , ma bonne maman , ne font pas une bagatelle. C'est presque toute l'étendue du fuseau de Madame Clotho , qui file nos destinées. Je vous rends grâces de ce que vous prenez part que j'en fais là. Vous vous intéressez à un vieil ami , à un serviteur que ni l'âge ni l'absence ne font jamais changer de sentimens , & qui à présent espère avec une espèce de persuasion de vous revoir encore & de vous embrasser , si vous voulez bien le permettre. Oui , ma bonne maman , je crois que vous ferez à Berlin , avant que Flore ait embelli la terre de ses dons , pour m'exprimer poétiquement ; & si je me réjouis sincèrement de revoir quelqu'un dans la capitale , c'est bien vous ; mais n'en dites rien. Ceci n'est pas poétique & doit s'entendre au pied de la lettre. Que le ciel veille sur vos jours , & vous comble d'autant de bénédictions que votre vertu en mérite. Que je vous revoie en fanté , contente & satisfaite , & que vous me conserviez toujours votre amitié ; je ne la mérite , ma bonne maman , que par l'attachement inviolable

que j'ai pour vous ; & que je vous conserverai jusqu'au moment que la Parque ennemie coupera ma trame.

à Dahlen le 6 Mars 1763.

Je vous reverrai donc , ma bonne maman , & j'espère que ce sera sur la fin de ce mois , ou au commencement d'avril ; & j'espère de vous trouver aussi bien que je vous ai quittée. Pour moi , vous me trouverez vieilli & presque radoteur , gris comme mes ânes , perdant tous les jours une dent , & à demi éclopé par la goutte. Mais votre indulgence supportera les infirmités de l'âge , & nous parlerons du vieux tems.

Voilà notre bon Margrave de Bareuth qui vient de mourir ; cela me cause une véritable peine. Nous perdons des amis , & les ennemis paraissent vouloir durer une éternité. Ah ! ma bonne maman , que je crains Berlin , & les vuides que je trouverai ! mais je ne penserai qu'à vous , & je me ferai illusion sur le reste. Soyez persuadée du plaisir que je me fais de vous assurer de vive voix de la véritable estime & de l'amitié , que je vous conserverai jusqu'au tombeau.

Le 2 juin 1763.

Ma bonne maman, votre lettre & votre souvenir m'ont fait un véritable plaisir, parce qu'ils font des marques que votre santé va mieux. On m'assure qu'il n'y a aucun danger, & que vous vous remettrez tout-à-fait. Ma sœur va arriver dans une heure d'ici. Je vous avoue que cela me fait grand plaisir. Tâchez, ma bonne maman, de mettre le nez à l'air. Le grand air est la souveraine médecine, il vous remettra du baume dans le sang, & vous guérira tout-à-fait. Pour moi, je m'y intéresse sincèrement. Vous connaissez mon vieux cœur, qui est toujours le même & qui est fait pour vous aimer tant qu'il existera. Adieu, ma bonne maman. Ayez bien soin de vous remettre & ne m'oubliez pas.

Je montrerai votre lettre, ma bonne maman, à ma sœur, qui fera charmée de ce que vous pensez à elle. Je regrette, à la vérité, de ne point jouir ici de votre personne. Je trouve que vous avez grande raison de vous ménager; & dans le fond, je pourrais fort peu profiter ici de votre aimable compagnie; car nous sommes comme dans une diète générale du Saint Empire Romain, environnés de trente princes &

princesses , & d'ailleurs mes infirmités m'empêchent d'afflister à tous les banquets. Je me trouve aux grandes solennités , & je tâche de prendre quelque repos entre deux. Le vieux baron insulte à mes jambes estropiées. Il a couru avec le prince Frédéric à qui se devancera. Pour moi qui me traîne à cloche-pied , à peu-près comme une tortue ; je vois la rapidité de leur course , ainsi qu'un paralytique qui assisterait à un ballet de Denis.

Bon soir , ma bonne maman , j'espère de vous revoir quand mes jambes me reviendront , & que je pourrai grimper les escaliers du château qui mènent à votre paradis. Je suis à jamais le plus anciens de vos adorateurs.

FRÉDÉRIC.

(34) *Conversation de Frédéric II avec Gellert.*

LE ROI.

Vous êtes le professeur Gellert ?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE ROI.

L'envoyé d'Angleterre m'a dit beaucoup de bien de vous. D'où êtes-vous ?

G E L L E R T.

De Hainichen près de Freibourg.

L E R O I.

N'avez-vous pas encore un frère à Freibourg ?

G E L L E R T.

Oui, Sire.

L E R O I.

Dites-moi donc, pourquoi n'avons-nous pas de bons écrivains allemands ?

L E M A J O R Q U I N T U S.

Votre Majesté en voit un ici. Les Français mêmes l'ont traduit. Ils l'appellent le La Fontaine des Allemands.

L E R O I.

C'est beaucoup. Avez-vous lu La Fontaine ?

G E L L E R T.

Oui, Sire; mais je ne l'ai pas imité. Je suis original.

L E R O I.

Bon, en voilà un. Mais pourquoi n'en avons-nous pas plusieurs ?

G E L L E R T.

Votre Majesté est prévenue contre les Allemands.

L E R O I.

Oh! non pas précisément.

G E L L E R T.

Du moins contre les écrivains,

L E R O I.

C'est vrai. Pourquoi n'avons-nous pas de bons historiens ?

G E L L E R T.

Nous n'en manquons pas. Nous avons Mascov, Cramer, qui a continué Bossuet.

L E R O I.

Un Allemand a continué Bossuet ! est-il possible ?

G E L L E R T.

Oui, & même avec succès. Un des plus favants professeurs de V. M. a prétendu, qu'il l'avait continué avec autant d'éloquence & avec plus d'exactitude historique.

L E R O I.

Etait-il en état d'en juger ?

G E L L E R T.

On le croit, du moins.

L E R O I.

Mais pourquoi ne traduit-on pas Tacite ? Voilà ce qu'il faudrait faire.

G E L L E R T.

Tacite est difficile à traduire. Les traductions françaises de cet auteur font mauvaises aussi ?

L E R O I.

Oui, c'est vrai.

G E L L E R T.

D'ailleurs il y a plusieurs causes qui font que les Allemands ne se font pas encore distingués dans tous les genres de littérature : les arts & les sciences fleurirent chez les Grecs, lorsque les Romains faisaient encore la guerre. Voilà peut-être ce qui arrive aujourd'hui en Allemagne. Il ne nous a manqué peut-être qu'un Auguste & un Louis quatorze.

L E R O I.

Mais vous avez eu deux Augustes en Saxe ?

G E L L E R T.

Aussi la Saxe a-t-elle commencé à faire des progrès.

L E R O I.

Voudriez-vous donc avoir un Auguste pour toute l'Allemagne ? N'êtes-vous jamais sorti de la Saxe ?

G E L L E R T.

J'ai été une fois à Berlin.

L E R O I.

Vous devriez voyager.

G E L L E R T.

Il faut pour cela de la santé &amp; du bien.

LE ROI.

Quelle maladie avez-vous donc ? Celle des favants peut-être ?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE ROI.

Je l'ai eue aussi. Je vous guérirai. Il faut faire de l'exercice, monter tous les jours à cheval & prendre toutes les semaines de la rhubarbe.

GELLERT.

Ces remèdes pourraient me rendre plus malade encore. Si le cheval était trop vif, je ne pourrais pas le monter ; s'il était malade, je ne pourrais pas le faire aller non plus.

LE ROI.

Eh bien ! allez en voiture.

GELLERT.

Il faut avoir le moyen.

LE ROI.

C'est vrai. Voilà ce qui manque toujours aux favants allemands. Les tems font mauvais, n'est-ce pas ?

GELLERT.

Oh oui, Sire ! Si votre Majesté rendait la paix à l'Allemagne !

LE ROI.

Comment faire ? Ne savez-vous pas, qu'ils  
font trois contre moi ?

GELLERT.

Je connais mieux l'histoire ancienne que la  
moderne.

LE ROI.

Lequel préférez-vous d'Homère ou de Virgile ?

GELLERT.

Homère est original.

LE ROI.

Mais Virgile est plus poli :

GELLERT.

Nous sommes trop éloignés du siècle d'Ho-  
mère , pour pouvoir juger sagement de son  
langage & de ses mœurs. Je m'en rapporte à  
Quintilien , qui préfère Homère.

LE ROI.

Il ne faut pas être esclave du jugement des  
anciens.

GELLERT.

Je ne le fais pas. Je ne m'en rapporte à eux,  
que quand l'éloignement m'empêche de juger  
par moi-même.

LE MAJOR QUINTUS.

Monsieur a aussi écrit des lettres allemandes.

LE ROI.

Avez-vous aussi écrit contre le style du barreau ?

GELLERT.

Oh oui, Sire !

LE ROI.

Mais pourquoi ne le change-t-on pas ? C'est le diable, ils m'apportent des feuilles entières, où je ne comprends pas un mot.

GELLERT.

Comment le changerais-je, si votre Majesté ne peut le faire ? Vous pouvez donner des ordres & moi des conseils seulement.

LE ROI.

Ne favez-vous pas une de vos fables par cœur ?

GELLERT.

J'en doute.

LE ROI.

Pensez-y un peu. Je ferai quelques tours en attendant. Eh bien ! en avez-vous une ?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE PEINTRE.

FABLE.

„Un peintre d'Athènes, qui travaillait moins pour l'argent que pour l'honneur, montra un

jour un tableau de Mars à un connaisseur, en lui demandant son sentiment. Je vous avouerai franchement, dit le connaisseur, que j'y trouve un défaut : l'art y perce trop. Le peintre apporte plusieurs raisons. On se dispute & l'artiste s'obstine. Sur ces entrefaites entre un jeune fat. Il regarde le tableau. Dieux ! s'écrie-t-il au premier aspect, quel chef-d'œuvre ! que ce pied est bien fait ! avec quel art les ongles sont exprimés ! le casque, le bouclier, l'armure, comme tout cela est rendu ! C'est Mars lui-même, il respire. A ces mots, le peintre honteux & confus, se tourne vers le connaisseur : maintenant, dit-il, je vois que vous aviez raison. Dès que le fat fut parti, il effaça son tableau. »

LE ROI.

Et la morale ?

GELLERT.

La voici :

» Si le connaisseur blâme tes écrits ; c'est mauvais signe ; mais si le fat les loue, efface-les bien vite. »

LE ROI.

C'est beau, très-beau. Vous avez une certaine élégance, je la comprends tout-à-fait ; mais

Gottsched

Gottsched m'a montré une traduction d'Iphigénie, où je ne comprends pas le mot. On m'a montré encore les poésies d'un M. Pietsch, mais je les ai jetées de côté.

G E L L E R T.

J'en ai fait autant.

L E R O I.

Si je reste ici, venez souvent chez moi, & apportez vos fables; vous m'en lirez quelques-unes.

G E L L E R T.

Je ne fais si je lis bien; j'ai un ton si chantant, si provincial.

L E R O I.

Oui, comme les Silésiens; mais il faut que vous les lisiez vous-même, elles perdent sans cela. — Allons revenez bientôt.

Cependant Gellert n'est plus retourné chez le Roi, & celui-ci ne l'a plus fait appeller. Lorsque Gellert fut parti, le Roi dit à ses officiers: voilà un autre homme què Gottsched. Le lendemain il dit à table: c'est le plus raisonnable de tous les savants allemands.

(35) Voici une lettre que Frédéric écrivit à Jordan en 1743; elle pourra faire juger de la manière dont ce prince plaifantait ceux qu'il voyait familièrement. Un tourneur avait imaginé qu'il épargnerait beaucoup d'argent au Roi en substituant des canons de bois à ceux dont on se fert; il avait prié Jordan de présenter son projet au Roi, & Jordan avait eu la bonhomie de le faire. Frédéric lui répondit:

„ Lorsque tu parles de canons,  
Colin doit parler d'astrolabes,  
Lise des courbes des Newtons,  
Et moi je ferai des chansons  
En langues grecques & arabes.  
Qu'un chacun garde ses oifons;  
Crois moi, c'est le seul parti sage;  
Trop heureux si nous remplifions,  
Comme il faut un seul personnage!

„ Je ne dis point que tu ne sois pas un excellent scribe, un atlas de bibliothèque, un savant jovial, un terrible grec, un galant doué de tous les talents que possédait défunt l'âne de Lucien; je me renferme modestement à soutenir que tu n'es point un Mélidor en artillerie. J'ai pensé étouffer de rire en lisant ta lettre. Un tourneur s'offre à faire des canons, & s'adresse à Jordan.

Crois moi , mon ami , ne communique point ce secret , & fais travailler cet artiste pour ton arsenal , à la première dispute littéraire qui te surviendra ; braque ta grosse artillerie contre ton adverfaire & crie lui : *ultima ratio Jordani*.

„ Je suis ici depuis quelques jours ; je ne vois que des remparts , je n'entends que des fusils , je ne me promène que dans des mines , & je ne respire que du souffre. Que peux-tu attendre de moi , si non une lettre bien martiale ? Cependant je compte de te retrouver à Berlin des plaisirs plus doux , & d'y souper gaiement entre Mécène-Jordan & Pollion-Césarion. Adieu mon ami , profite du tems , car il s'envole „

On pourrait citer aussi plusieurs lettres qu'il écrivit à Voltaire & à quelques autres. Voici quelques anecdotes qui donneront une idée de ses plaifanteries.

Une chanteuse de son opéra qu'il aimait beaucoup , prit la fuite , pour retourner en Italie. Frédéric fit courir après elle ; on la joignit sur les frontières du Tyrol ; & Marie-Thérèse qui vivait alors , la rendit sans difficulté. Des houvards la ramenèrent à Postdam ; on la conduisit dans la chambre du Roi , qui lui dit : *Madame*,

*pourquoi m'avez-vous quitté ?* La pauvre femme à demi-morte de frayeur, ne put répondre une seule parole, & se jeta aux genoux du Roi. *Ne craignez rien, lui dit Frédéric, je voulais seulement vous dire adieu. Maintenant vous pouvez aller où vous voudrez.*

---

Un jour les juifs demandèrent au Roi la permission de porter l'épée. Volontiers, répondit-il, à condition qu'ils la porteront à droite.

---

Un jeune candidat en théologie tout frais émoulu de l'université, se présenta au Roi pour lui demander une place importante qui se trouvait vacante. Frédéric écrivit au bas de sa requête le verset 5 du 11 livre de Samuel, chap. II : *Tenez-vous à Jéricho, jusqu'à ce que votre barbe soit venue, & alors vous reviendrez.*

---

Un riche ecclésiastique demanda au Roi un terrain assez considérable pour y établir des colons, qu'il s'offrait de faire travailler sous ses yeux. Frédéric écrivit au bas de sa requête :

*Paul prêcha les nations,  
Mais n'établit point de colons.*

On trouvera plusieurs autres traits de plaifanterie de Frédéric dans les anecdotes que nous avons réunies à la fin de ce volume.

(36) Nous verrons dans la fuite qu'il encouragea les plaifanteries que l'on fit contre eux, & qu'il donna même le plan d'un ouvrage critique fur leurs mémoires. Quand il les fe fait venir, c'était souvent pour se moquer d'eux. Il appellait l'un son Montesquieu, un autre son d'Alembert, un troisième son Fontenelle; les bons académiciens fe faient de profondes révérences, & allaient conter ces beaux compliments à leur retour à Berlin, pendant que Frédéric riait tout seul de leur crédulité & s'applaudiffait de son perfiffage.

(37) Frédéric avait des espions pour toutes les classes des citoyens. Ses généraux lui rendaient compte des aventures qui se passaient dans le militaire, ses amis beaux-esprits le fe faient rire aux dépens des ministres, des conseillers & des académiciens; ses laquais, ses valets de chambre & ses académiciens aux dépens des particuliers. Les derniers sur-tout lui rendaient compte des nouvelles littéraires, & jugeaient d'une manière plaifante des ouvrages

& des auteurs. Les gens qui connaissent un peu les anecdotes secretees de Berlin, savent qu'un academicien fut introduit plusieurs fois, pendant la nuit, dans la chambre du Roi, par un escalier derobe. Son departement etait la famille royale; il rendait compte au Roi de tout ce qui s'y passait ou ne s'y passait pas. Lorsqu'il vit le Roi pres de la tombe, il jugea prudent de demander son conge, & l'obtint. En partant il s'est vante du metier qu'il avait fait aupres de Frederic; se faisait honneur des craintes que lui inspirait le nouveau regne.

(38) L'abbé Perneti etait un ex-benedictin. Il avait ecrit un ouvrage sur les phyionomies, qui engagea Frederic a l'appeller a son service. Il a traduit en franais les reveries de Schwedenbourg.

(39) Sur les dernieres annees du regne de Frederic, un franais, employe a son service, crut devoir demander son conge, & l'obtint. Il alla en France ou il n'eut pas les succés dont il s'etait flatte. Quelque tems apres, il ecrit au Roi pour lui demander sa place; mais Frederic qui n'aimait pas a etre joue, le laissa a Paris.

Il y a dans une ville de Suisse, un homme employé à la poste aux lettres, qui a été académicien de Berlin. Il ne manque pas, pour se donner du relief, de faire parade de ce beau titre; un plaifant lui difait un jour: vous n'avez guère changé d'état; vous étiez homme de lettres, maintenant vous êtes l'homme aux lettres.

Un autre Suisse de l'académie de Berlin a postulé dans sa petite république une place d'espèce de *Maffier*, qui porte la livrée de l'état. Il n'a pas réussi & a été obligé de rester à Berlin; plusieurs autres font dans la misère.

(40) Le secrétaire perpétuel, monsieur W..... que Frédéric appellait plaifamment le Montesquieu de l'Allemagne; B.... qui aurait mérité le plus d'indulgence, & quelques autres font critiqués dans cette brochure.

(41) Frédéric faist l'occasion d'un ouvrage intitulé, les *nuits champêtres*, que l'auteur lui envoya. Il lui répondit:

„ Vos nuits champêtres ont été bien accueillies, & je vous remercie de l'exemplaire que vous venez de m'en adresser. Mais je désirerais qu'en bon grammairien, vous employassiez votre

loisir à un ouvrage propre à éviter & corriger les défauts du style français, qui paraît dégénérer de plus en plus, & décheoir de cette pureté qui en fait le premier ornement, &c. Postdam ce 30 septembre 1783.

FRÉDÉRIC.

Le lendemain, l'auteur reçut le plan suivant écrit de la propre main du Roi.

„ Je voudrais que l'on donnât les règles du style par des analyses; en commençant par les idées, montrant comment elles sont formées & liées entre-elles.

„ Des idées, il faudrait passer à la décomposition des périodes & des phrases, & montrer comment leurs différentes parties s'agent les unes dans les autres.

„ Lorsqu'on aura donné plusieurs exercices de cette nature sur les idées & les périodes, il sera bien plus aisé de saisir les règles de la composition & du style; puis qu'on ira du connu à l'inconnu.

„ Pour achever de rendre cet ouvrage propre à corriger le mauvais style qui s'est introduit chez quelques écrivains de la colonie française, & dans les *mémoires de l'académie*, il

faudrait faire une critique sévère de toutes les nouvelles pièces , & assigner à chacun ses mérites *sans excepter personne*.

„ C'est ainsi que je pense qu'on pourrait redresser le style de *ces messieurs* , qui dégénère chaque jour de plus en plus. „

FRÉDÉRIC.

L'auteur étendit le plan du Roi , & lui ayant envoyé le premier cahier de son ouvrage , il reçut la réponse suivante :

„ Le Roi est très - satisfait du premier cahier du cours théorique & pratique de la langue & de la littérature française , que le professeur de La Veaux vient de lui adresser , quelque vaste que soit le plan de cet ouvrage périodique , S. M. y applaudit &c. Berlin ce 29 décembre 1783. „

FRÉDÉRIC.

Tous les cahiers de cet ouvrage ont été reçus avec autant d'approbation. Le Roi ajouta en recevant le 4<sup>me</sup> cahier : *il ne reste qu'à désirer que cet ouvrage contribue à remédier à la décadence d'une langue qui, après être devenue universelle en Europe , mérite bien de parvenir à ce degré de perfection dont elle est suscep-*

*tible ; & en recevant le 7<sup>me</sup> : il est à souhaiter que vos soins contribuent à épurer le style français si fort négligé de nos jours.*

Lorsque l'on commença à tracasser l'auteur pour la censure, le bruit courut qu'il voulait discontinuer cet ouvrage. Le Roi lui écrivit :

„ Vous faites bien de continuer votre cours théorique & pratique de la langue & de la littérature française ; j'en ai trouvé le 3<sup>me</sup> cahier à la suite de votre lettre d'hier ; je vous remercie de cette attention, & prie sur ce Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. Postdam ce 9 juillet 1784.

FRÉDÉRIC.

Depuis la mort de Frédéric, l'auteur a jugé à propos de cesser un ouvrage qui lui avait fait tant d'ennemis.

(42) Lettre de M. Mérian, directeur de la classe des belles-lettres de l'académie de Berlin au professeur de La Veaux :

MONSIEUR,

„ Le Roi désire que vous examiniez pour la partie du langage & du style, le manuscrit ci-joint, & m'ordonne de lui faire rapport du ré-

fultat de votre examen. Ce que je ferai très-fidèlement , & de la manière que vous voudrez bien vous-même me dicter .... J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération &c. Berlin ce 8 janvier 1785.

M É R I A N .

(43) Le mémoire du ministre que l'on avait critiqué *par ordre du Roi* , avait été prononcé à l'académie en 1784. L'année suivante , le ministre en parlant de cette critique dans son nouveau mémoire , dit : *j'ai été justifié tant pour la partie du style que pour celle du fonds d'une manière satisfaisante pour ceux qui ne sont pas prévenus* ; cependant on a réimprimé dans le tome des nouveaux mémoires de l'académie ce mémoire critiqué ; & on y a corrigé toutes les fautes que le professeur avait relevées. (Voyez nouveaux mémoires de l'académie, année 1782 , 4to , pages 435 & suivantes , & comparez avec le même mémoire in-8vo , imprimé chez Decker en 1784.)

(44) Le 20 avril 1784 , la chambre de justice condamna un académicien , français de nation , à une amende & réparation d'honneur envers un homme , son associé à une fabrique de favon ;

pour avoir traité le dit associé de *coquin* & de *malotru* ; & la chambre, en motivant son jugement, déclare qu'elle ne saurait avoir égard à l'explication de ces termes donnée par l'académicien ; mais qu'elle s'en tient à la définition du dictionnaire de l'académie française, qui dit au mot *malotru* : *c'est un terme d'injure & de mépris, par lequel on prétend signifier en même tems, une personne misérable, maussade, mal faite, mal bâtie, & au mot, coquin qu'il est synonyme à fripon, maraud, infame, lâche, &c.*

(45) Il y eut entre l'Empereur & le Roi une contestation de civilité, à qui passerait le premier. L'Empereur voulait faire passer Frédéric ; & celui-ci s'étant retourné pour faire les honneurs à l'Empereur Joseph II, passa en disant, *O Sire ! si vous commencez à manœuvrer, il faudra que je vous cède & que je passe par-tout où vous voudrez.*

(46) Ce roman satyrique n'avait point été porté à la censure malgré la loi établie ; & le censeur qui ne voulait point perdre ses droits, suscita probablement lui-même cette affaire.

Lorsqu'on lui présenta l'ouvrage pour en faire une réimpression, il le lut & répondit que, loin d'y trouver la moindre chose à retrancher, il le regardait comme une satire ingénieuse des mœurs du siècle. Ce trait peint bien jusqu'à quel point était portée à Berlin la liberté de la presse. Frédéric déclara souvent qu'il voulait qu'il y eut dans ses états liberté de penser & d'écrire. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut qu'à l'égard de la politique; & au sujet de quelques personnes auxquelles il ne voulait pas que l'on fit de la peine. On conte qu'un libraire étranger lui envoya un jour une satire contre lui en manuscrit, & le laissant maître de la supprimer, & espérant une récompense de son zèle; Frédéric fit venir un libraire de Berlin & lui donna le manuscrit en disant : *Tiens, fais imprimer cela; il y a un bon coup à faire!*

Lorsque le professeur de La Veaux vit le Roi bien malade, il craignit qu'on ne lui fit payer un jour l'écot de la bouteille de vin de champagne; & il se retira prudemment à Stougard.

(47) *Lettre de M. de Voltaire au Roi de Prusse.*

A Ferney ce 1 février 1773.

S I R E ,

Je vous ai remercié de votre porcelaine ; le Roi mon maître n'en a pas de plus belle ; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez , que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre. Jamais notre contrôleur G. des finances n'a fait de si grands changements. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante & dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante & dix-neuf, s'il vous plaît , & bientôt quatre-vingt. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément de ces vilains Turcs , qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre historiographe des cafés. Il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il favait par cœur

le peu de bons vers, & le grand nombre des  
mauvais qu'on fe fait dans Paris ; c'était un  
homme bien nécessaire à l'état.

Vous n'avez donc plus à Paris  
De courtier de littérature.  
Vous renoncez aux beaux-esprits,  
A tous les immortels écrits,  
De l'almanach & du mercure.  
L'infolio ni la brochure,  
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?  
D'où vous vient tant d'indifférence ?  
Vous soupçonnez que le bon tems  
Est passé pour jamais en France ;  
Et que notre antique opulence  
Aujourd'hui fait place en tout sens  
Aux guenilles de l'indigence.  
Ah ! jugez mieux de nos talents,  
Et voyez quelle est notre aifance.  
Nous fommes & riches & grands,  
Mais c'est en fait d'extravagance.  
J'ai même très-peu d'espérance  
Que monsieur l'abbé Savatier,  
Malgré sa flatteuse éloquence,  
Nous tire jamais du bourbier,  
Où nous a plongé l'abondance  
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,  
 On cherche des plaisirs nouveaux ;  
 Nous étalons pour Melpomène,  
 Quatre ou cinq fortes de tréteaux  
 Au lieu du théâtre d'Athènes.  
 On critique, on critiquera,  
 On imprime, on imprimera  
 De beaux écrits, sur la musique,  
 Sur la science économique,  
 Sur la finance & la tactique,  
 Et sur les filles d'opéra.

En province une académie  
 Enseigne méthodiquement,  
 Et calcule très-savamment  
 Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour  
 L'utile & la profonde histoire  
 Des finges qu'on montre à la foire,  
 Et de ceux qu'on montre à la cour.

Peut-être un peu de ridicule  
 Se joint-il à tant d'agréments ;  
 Mais je connais certaines gens  
 Qui vers les bords de la Vistule  
 Ne passent pas si bien le tems.

(48) *Lettre de Frédéric à M. d'Alembert,  
après une maladie.*

„ Pour cette fois, mon cher, je puis bénir mon étoile; & si vous m'aimez, vous avez quelque sujet de vous réjouir de ce que j'ai échappé heureusement à la mort. La goutte a fait sur moi quatorze vigoureuses tentatives, & il m'a fallu bien de la constance & des forces, pour résister à tant d'attaques. Je revis enfin pour moi, pour mon peuple, pour mes amis, & aussi un peu pour les sciences; mais je dois vous dire que le mauvais fatras que vous m'envoyez \*\*\* m'a absolument dégoûté de la lecture. Je suis vieux, & les frivolités ne me vont plus. J'aime le solide; & si je pouvais rajeunir, je ferais divorce avec les Français pour me ranger du côté des Anglais & des Allemands. J'ai vu bien des choses, mon cher d'Alembert; j'ai vécu assez pour voir des soldats du Pape porter mon uniforme, les jésuites me choisir pour leur général, & Voltaire écrire comme une vieille femme. J'ai peu de nouvelles à vous apprendre. Comme philosophe, vous ne vous embarrassez guère des affaires politiques, & mon académie est trop bête pour vous fournir quelque chose d'intéressant. Je viens de déclarer

VIE DE F. TOM. IV.

R

une nouvelle guerre aux procès, & je ferais plus fier que Persée, si, au bout de ma carrière, je pouvais détruire la cabale de ce monstre aux cent têtes.

„ Vous avez un très-bon Roi, mon cher d'Alembert; & je vous en félicite de tout mon cœur. Un Roi sage & vertueux est plus redoutable qu'un prince qui n'a que du courage. J'espère vous voir chez moi au printems prochain. Je suis, &c. „

Une preuve que la littérature française ne méritait point le mépris que Frédéric semblaient avoir pour elle; c'est qu'elle possédait encore d'Alembert. Frédéric croyait que tous les mémoires de son académie ne devaient contenir que des bêtises. Quel motif avait-il donc pour se tourner vers les Allemands, en méprisant son académie dont la plupart des membres étaient allemands? Frédéric était vieux alors. Si d'Alembert lui envoya *le mariage de Figaro*, ou quelque autre bagatelle de cette espèce, je conçois qu'il n'y avait rien là d'amusant. Mais peut-on juger une nation sur ces misères. On me répondra, tout Paris a couru à cette pièce. A la bonne-heure; on a bien autant couru aux *Battus paient l'amende*, & à *Jérôme pointu*. Que conclure de-là?

finon qu'il y a certaines circonstances, certaines intrigues qui meuvent les pieds des Parisiens d'un côté plutôt que de l'autre. Quand on voit tous les jours les chef-d'œuvres de Racine & de Molière, est-il étonnant qu'on aille rire pendant quelque tems aux marionnettes? Mais attendez un peu; si le goût est tout-à-fait perdu chez les Français, ces pièces furnageront, elles ne feront point oubliées; mais si dans dix ans, on demande: *Qu'est-ce que Jérôme pointu, les battus paient l'amende, &c.*? Concluez que la nation n'a pas été corrompue par ce mauvais goût. Et à présent même demandez à tout ce qu'il y a d'hommes de lettres & de goût en France, ce qu'ils pensent de ces pièces modernes.

(49) Si je nommais ici plusieurs de ces membres, ils paraîtraient aussi inconnus que ceux de ces soi-disant sociétés littéraires de quelques petites villes qui ne sont composées que du maire, du greffier, d'un R. P. capucins, & de quelques autres savants de ce calibre. Frédéric n'a jamais admis à l'académie ce qui s'appelle précisément un bel esprit; les poètes surtout en étaient exclus, & on ne pourrait guère citer un bon vers français fait par un académi-

cien de Berlin. Je ne parle point ici des membres étrangers.

(50) On lit dans plusieurs brochures où M. de Hertzberg a donné l'histoire très-détaillée de sa correspondance avec le Roi sur ce sujet.

„ M. de Hertzberg essaya encore pendant son séjour à Sans-fouci , de faire lire au Roi un petit ouvrage allemand de M. Nicolai *du Beau* ( *sur le beau.* )

„ Le Roi lui renvoya ce livret avec cette réponse :

„ Ceci est plus passable que ce que j'ai lu hier ; mais toutes fois dans deux pages il y a deux fautes. Les *brennende Wangen*, (joues brûlantes) peuvent avoir lieu chez un homme transporté de colère ou pris de vin ; mais ici c'est une fausse épythète qui ne convient point à un prince qui se réjouit. Je suis trop sincère pour applaudir à de telles fautes. „

F R É D É R I C.

(51) C'est ce qu'on voit dans la lettre de M. de Hertzberg au Roi, imprimée dans la feuille intitulée : *histoire de la dissertation sur la littérature allemande publiée à Berlin en 1780, page 1.*

(52) Un grand nombre d'Allemands ont ri de ces voyelles que le Roi voulait faire ajouter aux terminaisons des verbes en *en* ; & ils ont prétendu que *Jagena*, *gebena*, & *nehmena*, feraient aussi ridicules en allemand qu'en français, *sona* au lieu de *son*, *tona* au lieu de *ton*, *fonta* au lieu de *font* ; car la prononciation des syllabes nazules de la langue française est bien plus désagréable encore, que celle des terminaisons en *en* de l'allemand. *On*, *mon*, *ton*, *son*, *en*, *an*, n'offrent pas des sons bien doux ; quoi de plus doux au contraire, disent les Allemands & les étrangers qui savent bien leur langue, quoi de plus doux que les terminaisons des mots *lieben*, *sagen*, *nehmen*, *geben*, & toutes les autres de cette espèce. Frédéric dit un jour à Gottsched au sujet de l'allemand, que ce mot est dur *Nebenbuhler* ? & il appuya sur la pénultième ; Gottsched répondit que ce mot est agréable *entendement* ? & il effecta de prononcer du nez.

Le Roi a-t-il raison de donner pour modèle le style de Tacite, & de prétendre qu'il faut, pour se corriger de la prolixité que les Allemands tâchent d'imiter les auteurs dont *le style est sentencieux*. Quelques Allemands qui méri-

tent d'être comptés parmi les savans de la nation , soutiennent que par-là leurs auteurs tomberaient dans *Sylla* en voulant éviter *Caribde*. Le style sentencieux , disent-ils , est ce qu'on blâme le plus dans cet historien ; & jamais le style sentencieux ne fera souffert que dans les ouvrages de la nature des *pensées de la Rochefoucault*. Il faut de la précision & de la clarté dans le style , & Tacite est souvent obscur.

Quelque tems après la publication de la brochure du Roi , un jeune Suisse , nommé Muller , qui a écrit l'*histoire des Suisses* , tout-à-fait dans le style de Tacite , vint à Berlin , & crut sa fortune faite. Frédéric le vit deux ou trois fois , reçut son ouvrage , & le laissa partir. Il se rabattit sur Cassel , où le Landgrave le fit membre de son académie.

( 53 ) Cet homme singulier refusa un jour de prêter au prince royal pour quelques jours un manuscrit de Froissard , qui se trouvait dans une bibliothèque publique dont il avait la direction , à moins que le dit prince ne lui donnât un billet signé de sa main , par lequel il promit de rendre le dit manuscrit *sine ma-*

*culis* & *rasuris*. Une autre personne de distinction lui demanda pour quelque tems les *Evangelia apocripha*. Arletius renvoya son billet après avoir mis au bas : il faut écrire *apocrypha*, & il n'envoya le livre que lorsqu'on eut substitué l'y à l'i simple.

(54) Lorsque Frédéric s'entretint avec le professeur Garve, le résultat de la conversation fut que le plus sûr moyen de faciliter parmi les Allemands les progrès des sciences & des lumières, était d'appliquer davantage la jeunesse à la lecture des auteurs grecs & latins, & d'en faire pour cet effet des traductions meilleures que celles que l'on a eues jusqu'à présent. C'est dans une conversation de cette espèce que Frédéric chargea ce savant de faire une nouvelle traduction des *offices de Ciceron*. Il s'en est acquitté avec beaucoup d'habileté ; & y a ajouté des notes savantes, où l'on trouve une exposition complete de la philosophie des anciens.

(55) Voyez dans *l'homme aux quarante écus*, sous le titre *d'un bon souper chez M. André*. Il paraît par ce passage que M. Denina

qui devait être fort jeune encore, s'était avisé de critiquer l'esprit des loix, & de laisser éclater beaucoup de haine & de préjugés contre la nation française. Il y apparence que ce passage mordant de Voltaire, aura rendu la haine implacable, & il l'a bien fait voir dans sa brochure,

(56) Quelques passages tirés des *lettres critiques* par M. l'abbé, nous mettront au fait des motifs qui lui ont inspiré sa brochure. Il dit dans une lettre au marquis de Lucchesini : „ Je voudrais que cet ouvrage (*Vicende della letteratura*) refondu & augmenté de la manière que vous avez vu, eût un succès proportionné à celui qu'a eu la première ébauche. Il s'en faut de beaucoup que j'eusse alors les connaissances que j'ai tâché d'acquérir depuis. Cependant, le croiriez-vous, monsieur le marquis? ce n'est que par ce petit essai que j'ai eu l'honneur d'être nommé dans le grand dictionnaire diplomatique, sous l'article *Italie*. L'Histoire des révolutions d'Italie avait pourtant déjà paru traduite en français, & rapportée avec beaucoup d'éloges dans cinq ou six différents ouvrages périodiques français... Les Révolutions d'Italie

avaient bien plus de rapport que les vicissitudes de la littérature, au dictionnaire diplomatique. Mais l'article *Italie* était fait avant que le rédacteur eût connaissance d'un ouvrage qui la regardait. *Ma bataille est faite*, disait Vertot. *Que de fois j'ai pensé que la célébrité des auteurs dépend beaucoup du hasard!* „ On voit bien que ce qui fâche monsieur l'abbé, c'est que le hasard ne l'a pas rendu célèbre. Dans un autre endroit il dit, en parlant des Français : „ Ces messieurs, quand ils parlent des auteurs non français, se tirent toujours d'affaire en disant : *Il n'est pas connu*, ou *il n'est connu que dans son pays*. Pourquoi nous forcent-ils à faire connaître leur *ignorance* en nous disant si légèrement, à propos de tant d'auteurs & d'artistes, qu'ils sont ignorés? „ Selon M. l'abbé, les Français sont des *ignorants*, parce qu'ils ne le connaissent pas. Mais, cependant, de quoi se plaint-il? Voltaire ne l'a-t-il pas très-bien fait connaître dans le passage que nous avons indiqué? Un autre endroit prouve encore mieux le motif de M. l'abbé que tout ce que nous avons dit jusqu'à présent. *Quand on me demande*, dit-il, *ce que les Français m'ont fait*, *je suis tenté de répondre au nom des*

autres nations ce qu'un Athénien répondit à Aristide qui lui demanda : qu'a fait Aristide pour que tu le condamnes à l'exil ? je n'aime pas, répondit-il, qu'il veuille se faire appeller le juste par préférence à tout autre ! Et plus loin : Devrons-nous consentir ou souffrir nonchalamment que la France seule donne ses livres au reste de l'Europe, qu'on ne parle que sa langue, que les productions littéraires des autres pays n'aient cours ni crédit qu'autant que le hasard les fera connaître en France & que quelque Français se chargera de les traduire ? Que ce qu'ils disent d'eux-mêmes ou des autres nations se répande par-tout ; & que ce qu'en disent les autres, ne soit connu que dans quelques provinces ?

Ces tirades suffiront pour donner une idée de l'esprit & du jugement de ce savant.

(57) M. l'abbé dit dans un avertissement : „ Si quelque circonstance a pu concourir à me faire naître la pensée de traiter ce sujet, j'ose dire que c'est l'entretien d'un monarque philosophe qui m'a paru avoir la même idée de l'Espagne, que celle que je m'en étais faite en composant mon ouvrage sur les vicissitudes de la littérature, &c. „

(58) La plupart des personnes de mérite qui assistèrent à cette séance, furent révoltées des libertés que cet abbé se permit dans ce mémoire contre la France. Il envoya son ouvrage à Frédéric ; mais ce prince qui répondait à tout au bout de 24 heures, resta dix jours sans lui répondre, & ne parla dans sa réponse que d'un ouvrage sur *les vicissitudes de la littérature*, que Denina lui avait dédié quelque tems auparavant. *Vos recherches sur les révolutions de la littérature*, dit Frédéric dans cette lettre, *ont déjà assez trouvé l'approbation des connoisseurs, pour vous promettre le même succès de leur suite.* Un gascon n'aurait pas mieux répondu.

(59) Nous n'oserions cependant assurer cela du comte de Hertzberg, à qui les brochures de l'abbé sont dédiées ; ni de M. Dohm, juriste allemand ; ni de M. le marquis de Lucchefini, Italien, favori de Frédéric II sur la fin de sa vie, ni de quelques autres Italiens, auxquels il a adressé de ces lettres ; mais nous pouvons l'assurer de M. le comte d'Esterno, de M. le comte de Mirabeau, de M. de Launai, & de quelques autres qui ont témoigné leur mécontentement de voir leurs noms mêlés dans cette brochure.

(60) Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, & se vengea par une petite méchanceté du passage de l'histoire des deux Indes, où il n'est pas ménagé. Le Roi lui parla de son histoire du Stadhoudérat & de ses mémoires historiques, & affecta de ne lui pas dire un mot de l'histoire des deux Indes. L'abbé lui dit : *Sire, j'ai fait encore quelques autres ouvrages — Je ne les connais pas*, lui répondit Frédéric; & il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'aurait pas refusé la place de président de l'académie, si on la lui eût offerte; on en toucha quelque chose à Frédéric, qui rejetta la proposition bien loin. D'ailleurs c'était alors que régnait dans toute sa force, à Postdam, la conjuration contre la littérature française; & les *signori* eurent bien soin de faire jouer leurs machines auprès du Roi-vieillard. Frédéric écrivit une lettre à d'Alembert, où il disait les plus belles choses du monde de l'abbé Raynal; mais dans les petits soupers on le traitait de fanatique & de déclamateur.

Pendant que l'abbé était à Berlin, un académicien qui le voyait familièrement, fit imprimer contre ce respectable vieillard, la plus

vile des satyres. Raynal difait un jour à quelqu'un , en parlant de ces académiciens : *ces gens-là ne font pas bons à être correcteurs d'imprimerie.*

(81) On connaît l'espèce de cartel que Maupertuis adressa à Voltaire à Leipzig. Il le fit imprimer avec l'avant-propos suivant , que Frédéric approuva & signa de sa main royale.

„ On se trouve obligé de publier cette lettre qui selon le cours ordinaire des choses , aurait dû demeurer secrète ; parce que M. de Voltaire en a fait courir des morceaux tronqués & altérés. M. de Voltaire a écrit qu'il avait déposé cette lettre entre les mains des magistrats de Leipzig ; on doit être surpris que , dans cette affaire , *le poète ait osé s'adresser aux magistrats, dont la présence doit être toujours redoutable aux faiseurs de libelles.* „

vu & approuvé

FRÉDÉRIC

On est fâché de voir le grand Frédéric mêlé dans toutes ces tracasseries , mettre son nom à des écrits de cette nature ; après avoir élevé

*ce poète jusqu'aux nues ; après lui avoir fait corriger ses ouvrages ; après avoir ri de ces prétendus libelles ; & après avoir fait tant de petites plaifanteries qu'on pourrait appeller des libelles , si l'Akakia en est un. N'y aurait-il donc que les rois qui eussent le privilège de rire ?*

(62) VERS sur l'existence de Dieu , composés par Frédéric II , quelques années avant sa mort.

UNDE, UBI, QUO ?

*Unde , ubi , quo ? D'où viens-je ? Où suis-je ?  
Où vais-je ?*

Je n'en fais rien. Montagne dit : que fai-je ?  
Et sur ce point tout docteur consulté,  
En peut bien dire autant fans vanité.  
*Après tout , de quel endroit le saurai-je ?*  
Moi qui d'hier dans l'univers jetté,  
Ne suis rien moins qu'un être nécessaire ?  
Cet être existe , a toujours existé ;  
Il en faut un , soit esprit , soit matière ;  
Et ce point là par nul n'est contesté.  
Or , moi chétif , & être limité ,  
Que tout étonne & convainc d'ignorance ,

Malgré cela, je sens, je veux, je pense,  
 Je me propose un but en agissant :  
 Voudriez-vous que l'Être tout-puissant,  
 Auteur de tout & de mon existence,  
 N'eût aucun but, aucune volonté,  
 Tandis qu'il m'a donné l'intelligence ?  
 Qu'il n'en eût point lui qui m'en a doté ?  
 Mais, dites-vous, & la peste & la guerre,  
 Les maux divers physiques & moraux,  
 La faim, la soif & la goutte & la pierre,  
 Du genre humain font souvent les bourreaux ;  
 Les ouragans, la grêle, le tonnerre,  
 Mille poisons, les affreux tremblemens,  
 Les tourbillons, les typhons, les volcans,  
 Tous ces fléaux, qui désolent la terre,  
 Sont-ce les dons d'un père à ses enfans ?  
 Loin d'accuser la divine sagesse,  
 De ton esprit reconnais la faiblesse,  
 Homme superbe, atôme révolté !  
 Le Tout-puissant posa cette barrière,  
 Pour contenir ta curiosité.  
 Peut-être il veut par cette obscurité,  
 Humilier cette raison trop fière,  
 D'avoir suivi quelque trait de lumière,  
 Qui lui montra par fois la vérité.  
 Mais il manquait à la félicité

Qu'il dévoilât à ta faible paupière,  
De l'univers la théorie entière ;  
Et pour te faire approuver ses décrets  
Dieu t'aurait dû révéler ses secrets !

D'où vient le mal ? Eh ! plus je l'examine ;  
Et moins je vois quelle est son origine.  
Que s'en fuit-il ? Sinon que mon esprit  
Est, dans sa sphère, étroit & circonscrit.  
Mais supposer qu'une aveugle matière,  
De tout effet est la cause première,  
A ma raison répugne & contredit,  
Ici l'absurde, & là l' inexplicable.  
Par deux écueils, je me vois arrêté ;  
Il faut opter : l'absurde est incroyable,  
Je m'en tiens donc à la difficulté,  
En vous laissant à vous l'absurdité.

Nous donnerons ici une autre pièce de vers  
peu connue, que Frédéric a faite encore dans  
son bon tems ; & qui a été copiée sur l'ori-  
ginal, sorti des mains du Roi : elle mettra nos  
lecteurs à même de juger du vrai degré du  
talent poétique de ce prince.

*Épître*

*Épître de Frédéric II, au Comte de Hoditz,  
sur Roswald.*

O singulier Hoditz ! vous qui né pour la cour ;  
Avez fui , jeune encor , ce dangereux séjour ,  
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire ;  
Vous riez de ces fots dont l'esprit mercénaire ,  
N'amassent des trésors que pour les entasser ,  
De ces fats dont l'orgueil fait / si bien s'en-  
goncer ;

Se dresse , se rengorge & se mire en ses plumes ,  
Et de ces sombres foux qui dans les amertumes ,  
Ivres de leur grandeur , occupés de projets ,  
S'épuisent en travaux , sans réussir jamais .  
Mécontent du présent , à leurs vœux peu sortable ,  
Cherchant dans l'avenir un fort plus favorable ;  
Vous avez rejeté ce dangereux poison ;  
Vous bornez vos désirs à fuivre la raison .

Etre heureux , en effet , c'est bien la grande  
affaire .

L'orgueil est , à mes yeux , une triste chymère ,  
A quoi vous eût servi que , valet grand-seigneur ,  
Vous eussiez quarante ans déchauffé l'Empereur ?  
Il est beau d'approcher de près du diadème ,  
Mais il vaut mieux encore dépendre de soi-  
même ,

VIE DE F. TOM. IV.

S

Ainsi vous avez su, d'un choix prémédité,  
Préférer aux grandeurs l'heureuse liberté.

Sans faste & sans apprêts, guidé par la nature,  
Même sans y penser disciple d'Epicure,  
Roswald en héritage entre vos mains passé,  
Le dispute bientôt au palais de Circé.  
Et ce bourg ignoré du Tanais à l'Ebre;  
Grâces à vos talents est devenu célèbre,  
Ce n'est plus ce donjon sombre & peu fré-  
quenté,

Qu'à peine on tolérait pour son antiquité,  
C'est un séjour divin; les yeux & les oreilles,  
S'étonnent d'y trouver cent charmantes ver-  
meilles.

Le Tasse & l'Arioste en deviendraient honteux;  
S'ils voyaient vos travaux les surpasser tous  
deux.

Là des enchantements l'ingénieux prestige  
Produit à chaque instant prodige sur prodige.  
Tout respire, tout vit, tout être est animé  
Par un charme soudain; & là-bas par miracle  
Vous lisez dans un puits les arrêts d'un oracle;  
La nature paraît obéir à vos loix;  
Tout s'arrange, se fait, se plie à votre choix.  
Tandis qu'en *promenant* on examine, on cause

L'œil est soudain frappé d'une métamorphose.  
 En fuyant Apollon, plus prompt qu'un courrier,  
 Daphné subitement se transforme en laurier.  
 Là, j'aperçois Renaud dans le palais d'Armide;  
 Ici sont tous ces dieux célébrés par Ovide,  
 Vénus, Pallas, Diane, Apollon, Jupiter,  
 Neptune, Mars, Mercure & le dieu de l'enfer,

Les dieux n'existant plus qu'au code poétique,  
 Ont retrouvé chez vous autels & culte antique;  
 Des prêtres revêtus d'habits pontificaux,  
 Amènent la victime, & puis de leurs couteaux  
 L'égorgent en l'offrant aux Dieux en sacrifice;  
 Ils aspergent l'autel du sang de la genisse;  
 Ils invoquent ces dieux, l'encens fume pour  
 eux.

Que l'ombre de Symmaque approuverait vos  
 jeux,  
 Si dans ce nombre outré de cultes ridicules,  
 Dont on charge à plaisir les peuples trop cré-  
 dules,

Il voyait par vos soins ressusciter le sien!

Mais vous aimez la fable en restant bon chré-  
 tien.

Et sans que la vraie foi puisse en être alarmée,  
 Vous pouvez vous créer tout un peuple pygmée.

Je crus en leur cité, quand leur essaim parut,  
 D'être avec Gulliver tombé dans Lilliput.  
 Je semblais un géant envers cette peuplade;  
 Typhée ou Géron, ou du moins Encelade.  
 Et la cité bâtie à leur proportion,  
 N'avait point de clocher qui m'atteignît au  
 front,

*Tel Virgile a peint la naissante Carthage;*  
 Où tout un peuple actif s'empressait à l'ouvrage,  
 Et travaillait aux murs qu'avait tracé Didon.

Bientôt d'autres objets nous font diversion,  
 De voix & d'instruments la douce mélodie,  
 Par un plaisir nouveau change & diversifie  
 Tout ce qu'ont prodigué les charmes précédents  
 Tant l'esprit des humains se plaît aux change-  
 ments !

Tantôt c'est l'opéra, tantôt la tragédie,  
 Ou bien la pantomime, ou bien la comédie,  
 Qui viennent tour à tour par leur variété,  
 Ecarter les ennuis de l'uniformité.

Mais ferais-je muet au sujet des actrices,  
 Des Vestales qu'encore je ne crois pas novices;  
 Qui venant étaler leurs grâces, leurs appas,  
 Semblent briguer l'honneur de passer dans vos  
 bras.

Ce féraïl de beautés qui forment les spectacles,  
N'aiment que leur Sultan, respectent ses oracles,  
Sa volonté décide & marque leur devoir.

Ce Sultan, cher Hoditz, vous le devez con-  
naître,  
De ces lieux enchantés n'est-ce pas l'heureux  
maître ?

Génie infatigable, inépuisable, égal

.....  
Ainsi vos jours heureux sans fatigue s'écoulent,  
Les amours enfantins & les plaisirs les moulent.

Lorsque dans vos jardins, vers la fin d'un beau  
soir,

La rivale du jour, vient de son crêpe noir,  
Obscurcir les objets de la nature entière,  
Vous parlez, & d'abord apparait la lumière  
Tel Dieu créant ce monde auquel il se complit,  
Dit, que le jour paraisse, & la lumière fut.  
A Roswald aussitôt cent raquettes \* s'élancent,  
Et remplissent les cieux des feux qu'elles dif-  
pensent ;

*De leurs gerbes brillantes éclairent l'horizon,*  
Et semblent suppléer au char de Phaëton,  
Vos prestiges de l'art éclairent la nature.

---

\* Fusées.

Mais ce jour fortuné panche vers sa clôture,  
 Pour le finir ainsi qu'il avait commencé,  
 Mon comte va choisir dans son peuple em-  
 pressé,

Un tendron de quinze ans, Grand Dieu ! qu'elle  
 était belle ;

Le fameux Phydias, l'élégant Praxitèle,  
 En elle auraient cru voir une divinité ;  
 Si ce n'était Vénus, c'était la Volupté.

Les charmes enchanteurs, les grâces l'ont pai-  
 trie,

Elle doit cette nuit, lui tenir compagnie.  
 L'amour qui l'aperçoit, en rit malignement,  
 Ses rivales enfin s'en plaignent vivement.

Oh ! qu'il est difficile en un sérail de belles,  
 De contenter son goût sans causer des querelles ;  
 Toutes comme Vénus, ou Pallas, ou Junon,  
 Prétendent à la pomme & chacune a raison.  
 Le plus sage des rois en entretenait mille,  
 S'il pouvait y suffire, il était plus qu'habile ;  
 Mais, mon comte, après tout, peut bien être  
 aujourd'hui,  
 Sans être Salomon, plus Hercule que lui.

Comment pourrai-je enfin tout conter & tout  
 dire ?

Les mots me manqueraient pour dépeindre &  
décrire

Les plaisirs différents qu'on favoure en ces lieux,  
Vous n'en approchez pas, tristes plaisirs des  
cieux !

C'est ainsi qu'au dessus des pompeuses chi-  
mères

Qui flattent les mortels de destins plus prospères,  
Vous vous êtes choisi le plus fortuné fort,  
Et libre de soucis, tranquille au sein du port,  
O comte ! vous savez jouir, penser & produire.  
Ainsi des voluptés l'ingénieux délire,  
Par-tout sème de fleurs, les traces de vos pas.

C'est dans le choix sur-tout qu'on distingue  
ici bas

Le jugement du fou, du jugement du sage.  
Dans les jours fugitifs d'un court pèlerinage,  
L'un s'accablant de soins, de peines, d'embarras,  
Est toujours projetant, surpris par le trépas ;  
L'autre voit des objets le néant, la folie ;  
Profite des plaisirs & jouit de la vie.  
C'est votre lot. Cher comte, il faut vous y tenir.  
Le plaisir est le dieu qui vous fit rajeunir.  
Puissiez-vous en fanté, dans le sein de la joie  
Passer ençor longtems des jours filés de soie.

(63) On lit dans le mémoire historique sur la dernière année de la vie de Frédéric II par M. de Hertzberg page 10 : „ Dans la nuit du 16 au 17 il cessa de vivre , en exhalant sa grande ame sans aucun mouvement convulsif *en ma présence & en celle de notre digne confrère M. le médecin Selle.* „ Ce passage pourrait faire croire que nous nous sommes trompés en avançant qu'il n'y avait dans la chambre du Roi , lorsqu'il expira , que les hofards de sa chambre & quelques laquais. Mais nous nous sommes déterminés à avancer cette circonstance d'après plusieurs lettres de Postdam, & une description de la mort de ce prince , imprimée dans cette ville , sous les yeux du gouvernement. Nous avons cru devoir suivre ces mémoires ; si nous nous sommes trompés , nous nous justifions en citant le passage de M. de Hertzberg.

(64) Il ne faut entendre ceci qu'en général. Nous avons eu occasion nous-mêmes de connaître des personnes très-respectables dans les tribunaux de Berlin , mais ils gémissaient.

Quelques personnes pourraient trouver quelque contradiction entre ce que nous venons de

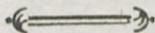
dire , & un autre passage où nous difons que Frédéric conçut de l'horreur pour le gouvernement arbitraire. Mais il faut observer qu'il y a de la différence entre le gouvernement arbitraire & le gouvernement abfolu. Frédéric vouloit que tout fe fit comme il l'entendait ; mais il fe déterminait prefque toujours , ou croyait fe déterminer par des raifons de politique , de juftice & d'équité ; & en cela , il ne croyait pas agir arbitrairement. D'ailleurs, il faut bien diftinguer les dernières années de Frédéric, du refte de fon règne. Dans ces dernières années, il paya quelquefois le tribut à la nature. Il avait dit fouvent lui-même dans fa jeunefle qu'un vieux roi devient prefque toujours un tyran. Il eft étonnant qu'ayant cette façon de penfer, il n'ait pas travaillé à donner à fes loix ce caractère facré , qui les met au-deffus du fouverain même ; & qu'il n'ait pas appris à fes fucceffeurs, à refpecter inviolablement leurs oracles. Un homme d'efprit a reproché à Frédéric des prohibitions fur les œufs , les fourcières , &c. qu'il appelle ridicules ; je ne fais fi l'on pouvait traiter auffi févèrement des ordonnances que Frédéric ne fit que fur les dernières années de fa vie. Cette époque aurait pu les faire

regarder avec indulgence; mais quelque soit le peu d'importance de ces objets, ne pourrait-on pas dire qu'ils deviennent considérables s'ils sont multipliés. L'argent qui sortait des états prussiens pour les fourcières, était très-peu de chose, j'en conviens; mais cet argent joint à celui d'une grande quantité d'autres objets prohibés dont cet auteur se moque également, forme à la fin une somme considérable. Dans la science des finances, c'est souvent par des petits détails qu'on fait de grandes choses. Lorsque Frédéric défendit les œufs de Saxe, il dit: est-ce que *mes poules ne pondent pas?* L'auteur n'a vu ici qu'une raison petite & ridicule, n'aurait-il pas dû y voir un désir d'encourager dans ses campagnes, cette petite branche d'économie rurale? Il en est de même de la grande quantité de monopoles que Frédéric a établis ou soutenus dans ses états. Ces établissements sont pernicieux en eux-mêmes; j'en conviens, mais l'auteur n'a pas fait réflexion au moment où ils ont été établis, aux motifs qui les ont fait établir. Les états prussiens étaient dépourvus de fabriques, de manufactures de toute espèce, il fallait inspirer de l'industrie à la nation; il fallait appeler des étran-

gers ; il fallait leur offrir des encouragements , & des avantages ; voilà la source de la plupart des monopoles. Pouvait-on ôter à ces gens des droits qu'on leur avait accordés sous le sceau de la foi royale ? C'était à Frédéric à les établir , & à les conserver ; c'est à ses successeurs , & à juger si l'exemple & la jalousie ont produit assez d'activité & d'industrie dans la nation , pour qu'on puisse les abolir sans danger ; c'est à eux à examiner ceux que l'on peut abolir sans injustice ; & cet examen n'est pas l'affaire d'un moment.

(65) Le Roi protégeait ouvertement ces maisons publiques , & rejetait presque toujours les plaintes qu'on lui faisait contre elles. Formey , secrétaire perpétuel de l'académie , avait vis-à-vis de sa maison un de ces lieux de débauche. Il écrivit au Roi , pour le prier de le faire transporter ailleurs , disant pour raison que c'était un spectacle dangereux & indécent pour ses filles. Frédéric lui répondit : „ Mon cher Formey , à votre âge & au mien , on ne peut plus rien faire ; laissons faire ceux qui peuvent. „

(66) Dans les mémoires de la société des sciences de Londres, le jardinier Miller, le brasseur Michel Combrune, auteur de l'ouvrage intitulé : *Theory & Practice of brewing*, & plusieurs mécaniciens & artisans de génie, ont trouvé des places parmi les Priestley, les Newton, les Clarke, &c.

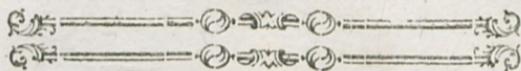


AUTRES  
ANECDOTES  
ET PARTICULARITÉS,  
RELATIVES  
A LA  
VIE DE FREDERIC II.

VIE DE F. TOM. IV.

T





## ANECDOTES.

---

### *Extrait du Testament de Frédéric II.*

**J**E vous donne , mon cher neveu Frédéric-Guillaume , mes pays conquis & acquis , mes châteaux , mes bâtimens , mes jardins , mes galeries , mes meubles , mes nippes , à condition que vous aurez soin des bagatelles que je donne à mes parents , comme une marque de mon souvenir ; car mes états , mon bien , mon peuple , tout est à vous.

„ Je vous prie , mon cher neveu , de laisser à la Reine mon épouse , ce qu'elle a eu jusqu'à cette heure , 40000 écus ; d'y ajouter encore 10000 écus de rente , que l'on prendra de tel & tel fond (à chaque legs , le fond est assigné.) Elle ne m'a jamais donné de chagrin pendant le cours de mon règne , & mérite le

respect, l'attachement & l'estime par ses vertus estimables.

„ Je lègue à mon frère Henri 200,000 écus, la bague de Chydysopos entourée de brillants que je porte, un beau lustre, & 50 ancras de vin d'Hongrie.

„ A mon frère Ferdinand 50,000 écus, un carosse & un bel équipage.

„ A Mad. la princesse Amélie 10,000 écus par an & une vaisselle d'argent.

„ A Mad. la princesse Henri 6000 écus par an.

„ A Mad. la princesse Ferdinand 10,000 écus par an & une boîte de 100,000 écus.

„ A mon neveu le prince Ferdinand de Brunswik 10000 écus.

„ Au duc régnant de Brunswik deux chevaux de selle & une belle bague.

„ Au duc Ferdinand de Brunswik une belle boîte garnie de brillants, parce qu'il a toujours été mon ami.

„ A la duchesse de Wirtemberg (mère de la grande duchesse) 10,000 écus en présent.

„ Au prince son époux, une belle bague de brillants.

„ A la Landgrave douairière de Hesse-Cassel  
10,000 écus. (Il y a d'autres legs pour des  
personnes mortes , le testament étant de 1769)

„ Je vous recommande, mon cher neveu,  
mon brave militaire , ma respectable armée,  
mes vieux officiers , sur-tout ceux qui m'ont  
entourés, toute ma maison , mes domestiques,  
qu'ils vous servent ; & s'ils sont vieux , ne les  
abandonnez pas , tâchez de les bien placer.  
Mon premier bataillon des gardes & les gardes  
du corps auront chacun deux écus , & les offi-  
ciers de l'état-major , une médaille d'or , cha-  
cune avec un coin , où vous ferez frapper un  
des faits les plus mémorables de la guerre de  
7 ans , pour qu'ils se souviennent de moi & de  
leur gloire. Les petits legs que je fais ne font  
pas de mon trésor , il n'est pas à moi , il ap-  
partient à l'état , regardez-le toujours comme  
tel , mon cher neveu. Ces legs font des petites  
épargnes ; leurs assignations en font la preuve.  
Etre roi est un hasard , n'oubliez jamais que  
vous êtes homme. Je me flatte qu'il n'y aura  
pas de dispute entre ma famille , & que la  
bonne intelligence régnera toujours entre vous,  
pour l'honneur & la gloire de vos ancêtres.

On dit que Frédéric connaissait bien les hommes & savait juger de leur mérite ; cependant on pourrait nommer un grand nombre de cas où il s'est trompé : avant que le général Laudon fût au service de l'Empereur , il se présenta à Frédéric & lui demanda du service dans ses troupes. *La physionomie de cet homme ne me plaît pas* , dit le Roi en le voyant , & il le renvoya. Il eut lieu de s'en repentir.

---

Rien n'était plus à charge au Roi que les cérémonies , & il les évitait autant qu'il pouvait. Lorsqu'il fut à Kœnigsberg , pour recevoir l'hommage des Prussiens , il mena avec lui le marquis d'Argens , & le pria de lui dire comment on faisait en France dans de pareilles circonstances , afin qu'il s'y conformât. Quand la cérémonie fut finie , il demanda à d'Argens s'il s'en était bien tiré ? Fort bien , dit celui-ci , mais je connais quelqu'un qui s'en acquitte encore mieux ; & qui donc ? demanda le Roi : — Louis XV , répondit d'Argens. — Et moi , dit le Roi , je fais quelqu'un qui s'en tirerait encore mieux què Louis XV , — & qui donc ? demanda d'Argens à son tour , — Baron. ( Le comédien. )

Pendant que Voltaire était encore à Postdam, il passa dans cette ville un Anglais qui dit au Roi , qu'il pouvait retenir mot à mot un discours assez long , après l'avoir entendu lire une seule fois. Frédéric le mit à l'épreuve, & l'Anglais tint parole. Dans ce moment, Voltaire se fit annoncer chez le Roi , pour lui lire une petite pièce de vers qu'il venait de finir ; Frédéric qui voulait s'amuser , fit cacher l'Anglais dans un cabinet voisin , & lui recommanda d'apprendre mot pour mot ce que lirait le poète. Voltaire entre & déclame ses vers. Le Roi les écoute froidement , & dit : en vérité, mon cher Voltaire , je ne vous conçois pas , depuis quelque tems vous vous avisez de prendre les vers d'autrui , pour vous les attribuer. Voltaire jura que les vers étaient de lui ; & qu'il venait de les finir dans la minute. Eh bien, dit le Roi , je viens de voir un Anglais qui me les a déjà montrés comme de lui. Alors Frédéric fit appeler l'Anglais & lui dit , récitez-nous, je vous prie , les vers que vous m'avez montrés ce matin. L'Anglais répéta les vers sans omettre une seule syllabe. Il faut que ce soit le diable , dit Voltaire en colère. Le Roi s'amusa beaucoup de son courroux , lui avoua tout

à la fin , & finit par faire un présent à l'Anglais pour le plaisir qu'il lui avait donné.

---

Dans le tems que Frédéric soupait encore avec des beaux - esprits , il leur demanda un jour l'un après l'autre : *si vous étiez roi de Prusse que feriez-vous ?* Chacun s'efforça de faire une réponse flatteuse. Le tour du marquis d'Argens étant venu , il répondit : *Ma foi, Sire , je vendrais le royaume pour acheter une province de France.*

---

Il a existé un ouvrage , conçu dans les foudres de Postdam , & étouffé dans le cabinet du Roi. Il était intitulé *les Paralleles*. On y comparait Richelieu & Daun , Frédéric & Marie-Thérèse , le Roi de Pologne & l'Empereur , la marquise de Pompadour & le comte de Bruhl , le Roi d'Angleterre & Catherine II , le maréchal d'Etrées & un cheval Danois.

---

Un autre ouvrage du Roi de Prusse qui n'a pas été imprimé dans ses œuvres , c'est une *introduction à l'abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleuri*. Ce petit ouvrage philosophique n'est pas fait pour plaire aux théologiens.

---

Avant que Voltaire eût avoué au Roi qu'il avait fait la *Pucelle d'Orléans*, Frédéric prétendait que c'était faire injure au plus bel esprit de France que de lui attribuer ce qu'il appelait une infame rapsodie. Quand on fut que Voltaire en était l'auteur, il se la fit lire par d'Algarotti, & dit : ce n'est pas cela que j'avais lu ; ceci est charmant, & il n'y a que Voltaire capable de faire un si bel ouvrage. C'était le même ouvrage, mais les noms en imposent.

---

Maupertuis crachait le sang depuis trois mois, on désespérait de son rétablissement. Le Roi lui envoya son médecin avec le billet suivant :

„ Je vous envoie le Sr. Cottenius, un des plus grands charlatans de ce pays. Il a eu le bonheur quelquefois de réussir par hasard, & je fouhaite qu'il ait le même sort avec vous. Il vous ordonnera bien des remèdes ; pour moi, je ne vous défends que les liqueurs ; mais je vous les défends entièrement. „

---

En 1753 un homme envoya au Roi le plan d'un ouvrage, en lui écrivant que Voltaire & Montesquieu l'avaient trouvé assez utile pour daigner le recevoir & le corriger ; Il ajoutait

que ces autorités ne lui suffisaient pas , & qu'il aspirait à son suffrage. Le Roi lui répondit : *Vous êtes trop difficile ; les noms que vous me citez là , valent mieux que ceux de tous les rois de l'Europe ; j'accepte votre livre pour voir mon nom mêlé avec le leur.*

---

Frédéric dans sa jeunesse n'avait pas été insensible aux plaisirs de l'amour ; mais il aimait à voltiger de belle en belle , & ne s'attacha jamais à aucune. Il dit à quelqu'un qui lui parlait de cette légèreté : „ C'est la faute des femmes & non la mienne. J'en ai cherché une pour me fixer qui ait plus de vertu que de prudence. Toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent , m'ont chicané pendant six mois pour un billet , & ont capitulé au bout de trois jours pour le reste. Je ne changerai plus quand j'en trouverai une qui accordera le billet au bout de trois jours , & s'en tiendra là pour la vie.

---

Voici quelques vers qu'il fit en 1736, qui prouvent ce que nous venons d'avancer. Il parle de ses occupations & de ses plaisirs à Rheinsberg. Là , sous un ciel ferein, assis au pied des hêtres , Nous étudions Wolf, en dépit de nos prêtres.

Les grâces & les ris ont accès en ces lieux,  
 Sans pourtant excepter aucun des autres  
 Dieux.

Tantôt quand nous sentons bouillonner notre  
 verve ,

Nous chantons en l'honneur de Mars & de  
 Minerve ;

Tantôt le verre en main nous célébrons  
 Bacchus ,

Et la nuit nous payons nos tributs à Vénus.

Un foldat fujet à s'enivrer , fut accusé & convaincu d'avoir blasphémé , de s'être répandu en injures contre le Roi , & d'avoir dit du mal des magistrats de la ville où il était en garnison. Les magistrats qui voulaient se venger , ne manquèrent pas de prononcer contre lui une sentence sévère , & de le condamner comme criminel de lèze-majesté divine & humaine. La sentence fut envoyée à Frédéric , il écrivit :

„ Si ce drôle-là a blasphémé contre Dieu , c'est à Dieu à le lui pardonner ; pour les injures qu'il a dites contre moi , je les lui pardonne ; mais pour avoir dit du mal des magistrats , je veux qu'il foit 24 heures aux arrêts.

Le Roi avait un grand préjugé contre les Allemands, & il ne pouvait croire qu'ils fussent capables de faire quelque ouvrage d'esprit ou d'adresse. On dit que c'est le comte de Rothenbourg qui lui avait inspiré ces idées. Ce comte lui procura un jour une très-belle tabatière, qu'il lui donna pour l'ouvrage d'un des meilleurs ouvriers de Paris. Il arriva que cette tabatière tomba des mains du Roi & se cassa. C'est dommage, dit le Roi, j'aimais beaucoup cette boîte. Un des amis du Roi lui conseilla de la faire raccommoder; & par qui, répondit le Roi, tous les ouvriers allemands ne sont-ils pas des maladroits? L'ami assura qu'il connaissait à Berlin un homme qui était fort habile; & qu'il se chargeait de la lui faire raccommoder. On porte la boîte chez l'ouvrier, on demande s'il peut la raccommoder. Pourquoi pas, répondit-il, puisque c'est moi qui l'ai faite? & il prouva d'une manière incontestable ce qu'il avançait. Lorsqu'on rapporta la boîte au Roi, on lui apprit qu'elle était l'ouvrage d'un ouvrier allemand, Alors il répondit froidement: *Elle est faite à Berlin! eh bien, je vous en fais présent; je ne peux plus m'en servir.*

---

Le colonel Quintus présenta un jour au Roi un tableau , qui avait été fait dans ses états. Au premier coup-d'œil , il le trouva charmant , mais lorsqu'il apprit que l'artiste vivait à Berlin , il dit : *non il ne me plaît pas , ôtez-le de là.* L'artiste fut si fâché de ce mépris qu'il brûla son tableau sur le champ. Quelque tems après , le Roi avait besoin d'un pendant pour une de ses chambres , & il redemanda ce tableau pour remplir le vuide. Quintus raconta le dépit du peintre & ses suites. Quel caprice ! dit le Roi. Sire , répondit Quintus , c'est un artiste allemand ; mais il est capricieux comme un Italien.

---

Lorsque la Mara vint à Berlin , le Roi ne voulait pas d'abord l'entendre chanter , & disait : *bast , c'est une Allemande , ce sera mauvais.* A la fin il se laissa persuader ; il lui présenta des airs très - difficiles , elle les chanta à livre ouvert. Il en fut charmé , & dit : *je n'aurais jamais attendu cela d'une Allemande.* Il la prit à son service , & lui donna 4000 écus de pension.

---

Madame Karsch s'était fait une réputation en Allemagne , par des poésies pleines d'esprit ,

de sentiment & d'élégance. Elle envoya un jour une pièce de vers au Roi , en le priant de lui faire bâtir une petite maison. Frédéric distribuait chaque année cinquante ou soixante maisons superbes à des gens de toute espèce, dont les mafures se trouvaient dans le plan des embellissements de Berlin ; & au lieu d'accorder la demande de cette Muse allemande , il lui envoya quatre écus. Madame Karfch les renvoya avec quatre vers où elle se fait sentir que le présent était au-dessous de Frédéric & au-dessous d'elle. Frédéric-Guillaume II, qui s'est empressé dès les premiers moments de son règne , de réparer les fautes de Frédéric II, a fait bâtir une très-belle maison à Mad. Karfch.

Sur la fin de la vie de Frédéric , lorsque les gens de goût , dont nous avons parlé , lui eurent inspiré plus d'estime pour la poésie allemande, il répondit fort gracieusement à une pièce en vers que lui adressa un jeune Allemand , nommé Moritz , qui a beaucoup de talents & de connaissances , mais qui ne devrait jamais faire de vers. Nous avons vu qu'il s'entretint avec le poète Gleim , & son chambellan italien Lucchefini , a célébré cette entrevue par un poème latin croyant la rendre fameuse.

Voici des vers que Frédéric envoya à un curé qui s'était avisé de célébrer le jour de sa naissance par une ode.

Ami rimeur, prêtre présomptueux,  
 D'où vous vient l'humeur téméraire,  
 De profaner par des vers raboteux  
 De votre Roi l'anniversaire?  
 Sans doute lorsqu'on s'avisa  
 De vous nommer héraut de grâce,  
 Mon confistoire ne pensa  
 Introduire à la chaire un hibou de Parnasse.  
 Mais sans raisonner plus avant,  
 Je vous avertis nettement,  
 Que parmi cent mille querelles,  
 Divisant le monde lettré,  
 On n'en voit guères trois, lesquelles  
 Aient attaqué ma royauté.  
 Pourquoi donc en vanter la gloire?  
 Ne saurait-elle à l'aide de l'histoire  
 Aussi sans vous venir à la postérité?  
 Laissez à chacun son domaine,  
 Et ne vous mêlez point d'un office étranger.  
 Vous avez un troupeau, restez-en le berger,  
 Sans vous foucher de Melpomène.  
 Laissez de me voler la peine,  
 A mes régisseurs généraux,

Le droit de me tromper à mes bons généraux,  
 A mes sujets le frivole avantage ,  
 De murmurer de leur péage ;  
 (Ils ont grand tort en bonne foi !)  
 Mais si vous cherchez à me plaire,  
 Criez-leur du haut de la chaire :  
 Voilà chrétiens l'enfer , payez le Roi !  
 Et ne rimez jamais sur mon anniversaire.

Quelques poètes français furent plus heureux.  
 M. Mayet , directeur des fabriques de soie de  
 Berlin, lui envoya après la paix de Teschen, une  
 jolie épître que voici :

Vous qui pouvez à plus d'un titre  
 Donner ou maintenir des loix ;  
 Vous qui savez être à la fois ,  
 L'amour , la terreur ou l'arbitre  
 Des peuples ainsi que des rois ;  
 Votre profonde politique ,  
 Votre valeur , brillant héros ,  
 Ont de l'empire germanique ,  
 A peine assuré le repos ,  
 Qu'une cohorte judaïque  
 Troublant le mien subitement ,  
 Se moque très-inolement  
 De votre exemple pacifique.

Ah !

Ah ! grand prince , souffrirez - vous ,  
 Qu'au mépris de votre tonnère ,  
 Quand vous donnez la paix à tous ,  
 A moi seul on livre la guerre ?

Il s'agit de huit cents écus  
 Qu'à force ouverte on me demande ,  
 Ce n'est pas que je me défende  
 De les avoir fort bien reçus ;  
 Mais , Sire , ne les ayant plus ,  
 Comment veut-on que je les rende ?

C'est pour vous avoir imité ,  
 Qu'on ose me chercher querelle.  
 Si votre générosité  
 Ne m'eût pas servi de modèle ,  
 Insensible aux malheurs d'autrui ,  
 Ma bourse , comme on peut le croire ,  
 N'eût jamais été son appui ;  
 Et je n'aurais pas aujourd'hui  
 Tant de créanciers & de gloire.

Hélas ! pour venger nos affronts ,  
 C'est toujours vous qu'on importune.  
 Si n'aguères Dresde & Deux-ponts  
 Ont , dans une cause commune ,  
 Requis votre médiation ,  
 Sire , honorez mon infortune ,  
 VIE DE F. TOM. IV. V

De la même protection.  
 Ce n'est pourtant pas de vos armes  
 Que j'implore ici le secours :  
 De ceux qui causent mes alarmes,  
 J'ose encore respecter les jours.  
 Non, non; pour voir d'un pas rapide  
 Mes ennemis s'enfuir au loin,  
 Hélas! Sire, je n'ai besoin  
 Que de cent louis de subside.

Le guerrier plein d'humanité,  
 Et qui ne vole à la victoire  
 Que pour rétablir l'équité,  
 Comme vous laissez à la mémoire  
 Un nom à jamais respecté.  
 Cent fois j'ai prédit à l'histoire,  
 Qu'au titre d'éternel vainqueur,  
 Vous ajouteriez avec gloire,  
 Celui de pacificateur.  
 Mais, Sire, promettez aux autres  
 Les succès qu'ils vous ont promis,  
 Répondez de mes ennemis,  
 Comme j'ai répondu des vôtres.

Frédéric répondit gracieusement à ces vers,  
 & prêta cent louis au poète; mais ils ont été  
 rendus exactement.

Un capitaine nommé S. eut le malheur de tuer un autre officier en duel. On le prit, & on le mena à la grande garde. Frédéric ne pouvait s'empêcher de lui faire faire son procès selon les loix, & il devait périr. Ce prince qui aimait le capitaine, parce que c'était un brave homme, songea aux moyens de le sauver. Il fit insinuer secrètement aux officiers de ses amis qu'il ne ferait pas fâché que le prisonnier s'échappât. Ils disposèrent tout pour cette fuite. Afin de la faciliter, Frédéric fit venir le capitaine qui était de garde ce jour-là, & lui dit : *Ecoutez, si vous laissez échapper S. cette nuit, vous pouvez compter sur ma parole que vous serez vingt-quatre heures aux arrêts.* Le capitaine comprit les intentions du Roi. Vers les minuit, il engagea son prisonnier à prendre un peu l'air devant le corps de garde. Ses amis étaient à quelque distance avec une chaise de poste; ils s'approchèrent, lui rendirent compte de leurs préparatifs, & l'emmenèrent. Le lendemain, le capitaine fit au Roi le rapport de cette évasion, & Frédéric qui feignit d'être fort en colère contre lui, l'envoya aux arrêts pour 24 heures.

Lorsque Frédéric bâtit le château de Sans-Souci, il se trouvait un moulin qui le gênait dans l'exécution de son plan, & il fit demander au meunier ce qu'il en voulait. Le meunier répondit que depuis une longue suite d'années sa famille possédait ce moulin de père en fils, & qu'il ne voulait point le vendre. Le Roi le fit prier avec instances, & lui offrit même de lui faire construire un autre moulin, dans un meilleur endroit, outre le paiement de la somme qu'il lui demanderait. Le meunier entêté, persista à vouloir garder l'héritage de ses pères. Le Roi irrité fait venir cet homme, & lui dit avec colère : *Pourquoi ne veux-tu pas me vendre ton moulin, malgré tous les avantages que je t'ai fait offrir ?* Le meunier répéta toutes ses raisons. *Sais-tu bien*, continua le Roi, *que je puis le prendre, sans te donner un denier ?* *Oui*, répondit le meunier, *n'était la chambre de justice de Berlin.* Le Roi fut extrêmement flatté de cette réponse ; il vit qu'on ne le croyait pas capable de faire une injustice. Il laissa le meunier tranquille, & changea le plan de ses jardins.

En général, les protestants chantent dans leurs églises des vers fort mauvais. On fit le projet à Berlin d'introduire un nouveau livre de cantiques. Quatre paroisses de cette ville furent sur le point de se révolter, & portèrent leurs plaintes au Roi. Il écrivit au bas de la plainte :

„ Dans mes états , chacun peut croire ce qu'il veut , pourvu qu'il soit honnête homme. Quant aux livres de cantiques , il est libre à chacun de chanter : *Maintenant toutes les forêts reposent* ; (premier vers d'un des anciens cantiques) ou telle autre sottise qu'on jugera à propos. *Mais que les prêtres n'oublient point la tolérance ; car je ne souffrirai aucune persécution.*

---

Le juif Wolf , fabricant en soie , ne pouvant plus continuer sa fabrique qu'il avait établie entièrement à ses dépens , sans aucun secours du gouvernement , vendit toutes ses étoffes à bas prix & renvoya ses ouvriers. Ceux-ci se trouvant sans ouvrage , allèrent se plaindre à Frédéric qui ordonna à Wolf de leur donner de l'ouvrage , sans quoi il le ferait chasser de ses états après avoir confisqué tous ses biens. Le pauvre Wolf a été obligé de continuer sa fabrique à perte.

On fait que le Roi fe fait battre une grande quantité de petite monnoie de mauvais aloi que l'on nommait pièces de six fenins. On payait avec ces pièces les foldats , les ouvriers & une partie des pensions des officiers civils & militaires ; mais à aucune caiffe royale , on ne recevait ces six fenins ; de forte que le Roi attirait le bon argent dans fes coffres , pour n'en ressortir jamais , & distribuait parmi le peuple cette mauvaise monnoie qui ne rentrait plus dans les coffres. Un jour Frédéric passant à Postdam devant la porte d'un boulanger , le voit disputer avec un payfan ; il demande ce que c'est ? on lui dit que le boulanger veut payer en six fenins du bled qu'il a acheté du payfan , & que ce dernier refuse de prendre cette monnoie. Frédéric s'avance & dit au payfan : „ pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnoie ? „ Le payfan regarde le Roi , & lui répond avec humeur , *les prends-tu toi ?* Le Roi ne répondit pas un mot , & passa son chemin.

Le Roi fut souvent en danger d'être empoisonné ; & il ne fit jamais périr ceux qui attentèrent ainsi à sa vie. Un de ses valets de chambre forma un jour ce projet abominable. Ce

malheureux porta un matin au Roi sa tasse de chocolat comme à l'ordinaire ; mais lorsqu'il la lui présenta , Frédéric remarqua en lui un trouble extraordinaire. Qu'as-tu ? lui dit-il , en le regardant fixement , je crois que tu veux m'empoisonner. A ce mot , le trouble de ce scélérat augmente , il se jette aux pieds du monarque, lui avoue son crime & demande son pardon. *Sors de ma présence , coquin* , lui dit le Roi ; ce fut toute sa punition. Quelques-uns disent cependant qu'il fut mis à Spandau.

Depuis ce tems-là , Frédéric , avant que de prendre son chocolat , en donnait toujours un peu à ses chiens.

---

Le comte de Hoditz , célèbre par ses jardins & son château , où il avait réuni tout ce que les arts offrent de plus agréable , & de plus voluptueux , disait un jour au Roi , que la maison d'Autriche avait toujours fait fort peu de cas de la Silésie , & que du tems même de Charles VI , elle ne la regardait pas comme une possession bien importante. *J'ai donc bien fait de la leur prendre* , répondit Frédéric.

Rien n'était plus désagréable à Frédéric que l'indiscrétion de ses gens. En 1756, quelque tems avant le commencement de la guerre de sept ans, un sergent de ses gardes lui demanda un congé de semestre pour aller en Westphalie sa patrie. *Mon ami*, lui dit le Roi, *ce n'est pas le moment de demander un congé ! nous marcherons bientôt.* Quelques moments après, il entendit ses pages se disputer dans l'antichambre ; il écoute à la porte ; l'un d'eux dit : fait ; & où penfes-tu que nous irons ? en Silésie, répondait l'autre ; bon ! répliquait le premier, tu n'y es pas ; c'est en Saxe que nous allons. *Non, mon ami, c'est à Spandau*, dit le Roi en ouvrant la porte ; & il fit mettre pour quelque tems dans cette forteresse celui qui avait si bien deviné.

---

Avant la campagne de 1756, le Roi alla chez la veuve d'un général, qui avait des très-beaux hommes à son service. C'est dommage, dit-il, à ceux qui le suivaient, que de grands drôles comme cela servent une femme. Si Votre Majesté l'ordonne, dirent les officiers de sa suite, on peut bien les avoir ; eh bien, répondit le

Roi , faites , pourvu que ce soit d'une bonne manière.

On profita de cette parole lâchée , & bientôt des patrouilles coururent dans Berlin , enlevant les commis des marchands , les garçons barbiers , & autres compagnons de métier , arrachant les laquais de derrière les carrosses , & les menant tous dans les corps-de-garde. Les Berlinoïses furent effrayés de ces violences ; ils fermèrent leurs portes ; on ne voyait plus personne dans les rues , & l'on entendait de tous côtés des plaintes amères. Dès que le Roi apprit ce qui s'était passé , il fut fort courroucé , ordonna qu'on relâchât tous ceux que l'on avait pris , & fit dire aux bourgeois que personne n'aurait plus à craindre de pareilles violences qui s'étaient commises contre sa volonté. Le Roi a dit souvent depuis , *que ce jour avait été le plus désagréable de tout son règne.*

---

Le Roi ayant créé un nouveau régiment , quelques gentilshommes italiens demandèrent à y être nommés officiers. Le commandant les proposa au Roi ; mais il répondit.

*Mon cher Colonel.*

„J'aime beaucoup les Italiens, & je le prouve assez par les gros gages que je donne aux chanteurs de mon opéra. Mais dans mes armées, je craindrais la mollesse, la poltronnerie & la lâcheté qu'on leur reproche. Ainsi, remerciez les supplians avec politesse.

---

A la fin d'une bataille sanglante, Frédéric demandait à ses officiers, qui, à leur gré, s'était montré le plus brave dans cette journée? *Votre Majesté, Sire*, répondit-on généralement; & le Roi s'attendait bien à cette réponse. *Vous vous trompez*, répondit le Roi, *c'est un fifre auprès duquel j'ai bien passé 20 fois pendant le combat, & qui depuis la première charge jusqu'à la dernière, n'a cessé de souffler dans son turlututu.*

---

Un jour le Roi trouva à Sans-Souci un marchand hollandais, il l'aborda & lui demanda s'il voulait voir le jardin. Le marchand qui ne connaissait pas le Roi, répondit qu'il ignorait si cela était permis, quand le Roi y était. Ne vous inquiétez pas, lui dit Frédéric, je vous mènerai. Il montra au marchand les plus belles

parties de son jardin , & lui demanda son fentiment sur plusieurs choses. Lorsqu'il lui eut tout montré , le marchand tira sa bourse , & voulu donner de l'argent à son conducteur. *Point du tout* , dit le Roi , *il nous est défendu de rien prendre ; si le Roi venait à le savoir , nous serions punis*. Le marchand remercia donc très-poliment & se retira , dans la persuasion qu'il quittait l'inspecteur des jardins. A peine eut-il fait quelques pas , qu'il rencontra le jardinier , qui lui dit assez rudement , *que faites vous ici ? le Roi est là*. Le Hollandais raconta ce qui lui était arrivé , & loua beaucoup la politesse de celui qui lui avait montré le jardin. *Et savez-vous qui c'est ?* dit le jardinier , *le Roi lui-même*. Qu'on s' imagine l'étonnement du pauvre Batave !

---

Après la guerre de sept ans , le Roi passant quelques jours à Clèves , se fit donner l'état de la province , & fut surpris d'y trouver une somme assez considérable que la caisse des forêts payait tous les ans au couvent des Cordeliers. Pourquoi cette somme à ces moines ? dit le Roi au président. Sire , répond ce dernier , c'est un legs des derniers ducs pour faire dire des messes

pour le repos de leurs ames. — Est-ce que cette contribution ne finira point ? où est le couvent ? je veux parler au gardien. — Sire , il est là-bas derrière le parc. — J'irai à trois heures , qu'on le fasse dire aux moines.

A l'heure dite , le Roi se rendit au couvent. Les moines vinrent le recevoir à la porte en procession ; & dès qu'ils le virent , ils entonnèrent le cantique de St. Ambroise. Le gardien s'approcha du Roi qui lui dit : — Etes-vous le supérieur du couvent ? — Oui , Sire , — Vous autres , vous recevez tous les ans une grande somme de la caisse des forêts ; pourquoi cela ? — Sire , c'est un legs des derniers ducs , & nous sommes obligés pour cela de dire des messes des morts , afin de tirer leurs ames du purgatoire. — Mes pauvres cousins ! ils restent longtems dans le purgatoire. Ne pourriez-vous pas me dire s'ils en sortiront bientôt ? — Je ne saurais le dire précisément , Sire , mais dès qu'ils feront fortis , je ne manquerai pas d'envoyer un exprès à Potsdam pour en donner avis à Votre Majesté.

Le Roi se mit à rire , & dit au président qui était à côté de lui : il n'y a rien à faire avec cet homme-là , il a sûrement étudié chez les jésuites.

Un officier réformé qui avait servi en brave homme en qualité de lieutenant-colonel pendant la guerre de sept ans , se rendait tous les jours dans l'antichambre du Roi pour demander une pension. Le Roi lui avait dit souvent : *Ayez de la patience , je ne puis encore rien faire pour vous.* L'officier ne se rebutait point , & partout où il pouvait trouver le Roi , il l'assiégeait de ses demandes. Frédéric lassé de ses importunités défendit qu'on le laissât entrer quand il se présenterait. Sur ces entrefaites , il parut une satire violente contre le Roi. Frédéric , contre son ordinaire , promit 50 louis à celui qui indiquerait l'auteur. Le lendemain , le lieutenant-colonel se présente chez le Roi ; on lui refuse l'entrée , il insiste , & dit qu'il a quelque chose d'importance à dire à Sa Majesté. On l'annonce , & il entre. *Ne vous ai-je pas déjà dit ,* lui crie Frédéric en le voyant , *que je ne puis rien faire maintenant pour vous.* Je ne demande rien , répond l'officier. Mais Votre Majesté a promis 50 louis à celui qui découvrirait l'auteur de la nouvelle brochure que l'on a faite contre vous , c'est moi qui suis cet auteur. Punissez le coupable , mais payez cet argent à ma femme , afin qu'elle puisse donner

du pain à ses malheureux enfants. — *Que le diable te confonde !* dit le Roi , *tu iras à Spandau.* — Sire , je me foudra à tout ce que Votre Majesté voudra ordonner de moi ; mais les cinquante louis ? — Dans une heure , votre femme les aura . Attendez un moment . Le Roi se met à une table , écrit une lettre , la donne à l'officier en disant : vous donnerez cette lettre au commandant de Spandau , & vous lui direz que je lui défends de l'ouvrir avant le dîner . Après cela , il fait mener l'officier à Spandau . L'officier arrive , présente sa lettre au commandant , lui dit l'ordre du Roi . On dine , le pauvre homme était dans des tranfes mortelles ; enfin on ouvre la lettre & on lit :

„ Le porteur de cette lettre est nommé commandant de la forteresse de Spandau . Sa femme & ses enfants s'y rendront dans quelques heures avec 50 louis . L'ancien commandant de Spandau se rendra à Postdam , où on lui destine une meilleure place . Qu'on juge de la surprise de ces deux hommes !

Un jour le Roi vit de sa fenêtre une quantité de monde qui lisait une affiche . *Va voir ce*

*que c'est*, dit-il à un de ses pages. On vient lui dire que c'était un écrit satirique contre sa personne. *Il est trop luut*, dit-il, *vas le détacher, & mets-le plus bas afin qu'ils le lisent mieux.*

---

On lui envoya un jour un manuscrit qui était fort injurieux contre lui, & on lui demandait dix mille écus pour le supprimer. Frédéric envoya chercher un libraire, & lui donna le manuscrit en disant : *prends ce manuscrit & imprime-le ; il y a un bon coup à faire.*

---

On venait de publier un libelle contre le Roi, lorsqu'un homme qui avait plus d'orgueil que de jugement, se plaignit de quelques critiques que l'on avait faites sur ses ouvrages. Cet homme était en place ; le Roi lui répondit : *De quoi diable aussi, vous avisez-vous de barbouiller du papier, quand vous avez tant d'autres choses à faire ?*

---

Rien n'était plus comique que le zèle avec lequel les gens du Roi exerçaient leur emploi, lorsqu'ils avaient pu extorquer quelque ordre contre la liberté de la presse. Une espèce de

procureur-général que l'on nomme *ffcal-général* dans les états du Roi ; voulut après la publication d'un ordre de cette espèce , montrer qu'il entendait son métier, & il intenta un procès contre l'auteur d'un ouvrage allemand intitulé *le chien avide*. Le bon magistrat prétendait qu'on n'avait pu vouloir désigner par là que le Roi lui-même. Le procès allait son train , & les graves juges étaient sur le point de condamner l'auteur du *chien avide* comme criminel de lèse - majesté ; lorsqu'un bouquiniste vint former plainte contre l'auteur , en disant que c'était contre lui que la satyre avait été faite. Le Roi rit beaucoup de cette aventure & fit prier M. le fiscal de ne point lui appliquer toutes les sottises que l'on pouvait écrire.

---

Pendant la guerre , lorsqu'il y avait quelque marche difficile , Frédéric allait ordinairement au petit pas au milieu de ses soldats ; & les encourageait en causant familièrement avec plusieurs d'entre eux. Un jour que l'armée était très-fatiguée , il la fit repartir dès le matin , par une pluie mêlée de neige , & dans des chemins presqu'impraticables. Il vit bien à la mine & au silence des soldats , qu'ils n'étaient pas fort contents

contents de lui. Il se mit à leur tête & allaît comme eux pas à pas. Après avoir marché pendant quelques moments en silence, il se retourna tout d'un coup vers les soldats & leur cria : *Allons mes amis , marche ! si nous étions des J. f. , nous pourrions être à présent en robe de chambre dans un poile bien chaud ; mais , morbleu ! nous sommes des soldats. Marche !*

---

Un général-major au service de Prusse, plein de talents & de mérite, parlait sans cesse de liberté & des fers humiliants du despotisme. Le Roi lui écrivit : *Monfieur le général-major, je vous prie de ne plus faire le Brutus dans mes états , autrement je serais obligé de conspirer contre votre liberté.*

---

Le Roi lut un jour dans une gazette que Bahrdt, docteur en théologie, avait été appelé à Halle avec 4000 écus de pension. *Oh ! oh !* dit-il, 4000 écus à un docteur en théologie ! *c'est bien trop vraiment ;* & aussitôt il écrivit au ministre de Zedlitz : „ Qu'il lifait dans une gazette qu'un certain docteur Bahrdt avait été appelé à Halle avec une pension de 4000 écus, & qu'il lui semblaît qu'il aurait dû être informé

de cette affaire. „ Zedlitz piqué du reproche du Roi , répondit , sans entrer dans aucun éclaircissement : „ que si Sa Majesté voulait se rendre responfable de tout ce qu'avancent les gazettiers , il se voyait obligé de déclarer , que fa place lui deviendrait très à charge , & qu'il demanderait fa démission. „ Frédéric renvoya la lettre au ministre après avoir écrit au bas : *Là , là , on peut bien demander !*

---

Frédéric voyageant incognito en Hollande avec un certain Balby , voulut acheter un tableau d'un grand prix. Le marchand qui possédait ce chef-d'œuvre , les regarda du haut en bas , en leur disant qu'ils n'étaient pas gens à faire une acquisition dont le prix avait fait reculer le Roi de Pologne & l'Empereur. Parbleu ! dit Balby , en colère , nous pourrions bien aussi avoir la commission d'un Roi ; & il nomma le Roi de Prusse. Alors le bon Batave prit un autre ton ; que Dieu me préserve , dit-il , de vendre mon tableau à ce Roi athée ; je ne veux pas contribuer à la fatisfaction d'un homme qui ne croit pas en Dieu.

En sortant de chez ce marchand , le Roi passa à la Bourse , & ordonna à Balby de ques-

donner les négociants sur le commerce, & nommément sur les disputes entre la Prusse & la Saxe. Le premier auquel on s'adressa, dit : que le Roi avait le plus grand tort du monde, qu'il fallait qu'il eût perdu la tête ; & qu'il se faisait beaucoup plus de tort à lui-même qu'à la Saxe. Frédéric qui n'en voulait pas entendre davantage, tira Balby par la manche & ils s'en allèrent.

---

Un jeune officier quittait quelquefois son uniforme, quoique cela fût défendu sévèrement, & mettait un habit verd pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyait le Roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il apperçoit le Roi, qui le reconnaît à son épée qu'il avait eu l'imprudence de garder. Qui êtes-vous ? lui dit Frédéric : *Sire*, répond le jeune homme, en se remettant de sa frayeur, *je suis un officier, mais je me promène ici incognito*. Le Roi se mit à rire & lui dit, *eh bien, prenez-garde que le Roi ne vous voie*, & il passa son chemin.

---

Un homme accusé d'avoir eu un commerce criminel avec sa fille, fut condamné à perdre la vie. On envoya la sentence au Roi pour la figner; il écrivit au bas: *Il faut prouver auparavant qu'elle est sa fille.* Et il condamna l'accusé à quelques mois de prison.

---

A la bataille de Rosbac, Frédéric vit un grenadier français qui se défendait en désespéré contre un housard prussien; & qui malgré le peu d'espoir qu'il avait de se voir secouru, refusait de se rendre, & préférait la mort. Le Roi s'approche des combattans, & crie au Français: *Brave grenadier, es-tu invincible?* — *Oui, Sire,* répondit le Français, *si vous me commandiez.*

---

Un des favoris du Roi avait beaucoup de dettes, & ne savait comment les payer. Il imagina pour cela un moyen unique. „Sire, dit-il un jour au Roi, votre Majesté peut faire ma fortune, sans qu'il lui en coûte un denier. — De tout mon cœur, dit Frédéric, mais comment cela? Il faudrait que vous eussiez la bonté d'ordonner au juif Ephraïm de me donner sa fille en mariage. — *Etes-vous fou? vous voulez*

épouser une juive! — Sire, j'ai conçu tant d'amour pour cette fille & pour ses louis d'or, que je n'aurai point de repos si je ne réussis. » Le Roi qui comprit son dessein, lui donna l'ordre qu'il demandait. Aussitôt le favori se rend chez le beau-père, présente l'ordre du Roi, & demande à épouser la fille sur le champ. Le vieux Ephraïm effrayé, lui représente la différence de religions, & l'impossibilité où il est de donner sa fille à un chrétien; ce fut en vain; on ne voulut rien écouter. Enfin le juif en vint à des propositions d'arrangements. Il offre 10000 écus. — Point d'oreille, c'était la fille qu'on voulait. Il en offre 20000; on est inexorable. Renoncer pour 20000 écus au bonheur de posséder mademoiselle Ephraïm! cela n'est pas possible. Enfin le juif offre 30000 écus; c'était la somme dont le fripon avait besoin. Cette proposition parut faire faire quelques réflexions; les prières du juif achevèrent de faire prendre une résolution, & on consentit à renoncer à la belle Israélite. L'argent fut payé, & le Roi rit de l'aventure avec son favori.

On met cette aventure sur le compte de Quintus-Icilius. Si elle est vraie, on peut excuser le Roi, en songeant que cet Ephraïm avait

été chargé de tout le détail des monnoies prussiennes pendant la guerre de sept ans ; ainsi Frédéric ne fe fait que reprendre sa revanche par les mains de son favori. Cependant M. Guibert a bien fait de ne pas mettre cette anecdote dans l'éloge de Frédéric II.

---

Une des singularités de Frédéric c'est que depuis le mois de juin 1737, il signa toujours *Fédéric*, & jamais *Frédéric* ; il aimait aussi à changer les noms, il appelait Suhm son cher *Diaphane* ; Kaiferling, *Cesarion* ; Rheinsberg, *Remusberg*, &c.

Quand on lui demandait de l'argent & qu'il n'était pas d'humeur à en donner, il écrivait quelques mots en marge, comme *non habeo pecuniam* ; ou *il ne me reste pas un gros* ; ou bien *je suis pauvre comme Job*.

---

Un caporal des gardes du corps, qui passait pour avoir beaucoup de vanité ; mais qui avait aussi beaucoup de bravoure, portait une chaîne de montre, à laquelle il avait attaché une balle de mousquet faute de pouvoir acheter une montre. Le Roi voulant un jour le plai-

fanter , lui dit : „ à propos caporal , il faut que  
 „ tu fois bien économe pour avoir pu acheter  
 „ une montre : il est six heures à ma montre ,  
 „ dis-moi un peu quelle heure il est à la tienne. „  
 Le foldat qui avait deviné l'intention du Roi ,  
 tire aufsitôt fa balle de fon gouffet , en difant :  
*Sire , ma montre ne marque ni cinq heures ,  
 ni fix heures ; mais elle m'avertit à chaque  
 instant qu'il faut que je meure pour votre  
 Majesté. — Tiens mon ami ,* lui dit le Roi  
 attendri , *prends cette montre , afin que tu puiffes  
 voir auffi l'heure où tu mourras pour moi ;*  
 & il lui donna fa montre qui était garnie de  
 brillans.

---

Au fiége de Schweidnitz , il prit envie au Roi  
 de fe faire faigner en pleine campagne. Il demanda  
 un chirurgien ; on lui en amène un ; il descend  
 de cheval , ôte fon habit , s'affied fur une  
 motte de terre , & le chirurgien fait fon opéra-  
 tion. Le fang jailliffait déjà , lorsqu'une bombe  
 vint tomber à quelques pas de lui , & le cou-  
 vrit de terre lui & l'opérateur. Ce dernier fe  
 fauve de toutes fes forces & laiffe le Roi dans  
 cet état. Frédéric fans s'effrayer , le rappelle ,  
 & lui crie ; au moins bande-moi le bras. Enfin

après bien des cris & des menaces de la part du Roi, le chirurgien s'approche tout tremblant. *Tu es un vaillant garçon*, lui dit le Roi, *allons dépêche-toi*. Le chirurgien à demi-mort de peur, obéit; & Frédéric étant remonté sur son cheval, continua tranquillement son chemin.

Dans un de ses voyages annuels, Frédéric trouva à la porte d'une petite ville, un homme qui lui fit de grandes révérences. Qui êtes-vous? lui dit-il — Sire, je suis le Bourguemestre & l'inspecteur des fabriques de cette ville — Ah! Combien y a-t-il de fabriques ici? — Le Bourguemestre les nomma toutes, & assura qu'elles étaient dans le meilleur état. — J'en suis fort aise, dit le Roi; mais, dites-moi un peu, combien emploie-t-on de fils pour la chaîne & combien pour la trame? Le pauvre inspecteur des fabriques, qui ne s'attendait pas à cette question, ne sut que répondre; & resta confus, sans proférer une seule parole. *Vous êtes un sot*, lui dit le Roi, *allez, & mettez-vous mieux au fait de ce qui regarde les fabriques*.

Un paysan & sa femme présentèrent un jour un placet au Roi. Il s'informa de l'affaire &

leur dit : il faut vous adresser à la chambre. Nous y avons déjà été, répondit le payfan. En ce cas-là, répliqua le Roi, je ne puis plus rien faire pour vous. *Viens*, dit alors le payfan à sa femme, *ne vois-tu pas qu'il s'entend avec la chambre !* Le Roi rit de bon cœur de cette faillie, & prit le placet.

Frédéric sonna un jour, & personne ne vint. Il ouvrit sa porte & trouva son page endormi dans un fauteuil. Il avança vers lui, & allait le réveiller, lorsqu'il aperçut un bout de billet qui sortait de sa poche. Il fut curieux de savoir ce que c'était, le prit & le lut. C'était une lettre de la mère du jeune homme, qui le remerciait de ce qu'il lui envoyait une partie de ses gages pour la soulager dans sa misère. Elle finissait par lui dire que Dieu le bénirait pour cette bonne conduite. Le Roi après avoir lu, rentra doucement dans sa chambre, prit un rouleau de ducats, & le glissa avec la lettre dans la poche du page. Rentré dans sa chambre, il sonna si fort que le page se réveilla & entra. *Tu as bien dormi*, lui dit le Roi. Le page voulut s'excuser. Dans son embarras, il mit par hasard la main dans sa poche, & sentit avec étonne-

ment le rouleau. Il le tire, pâlit, & regarde le Roi en versant un torrent de larmes, sans pouvoir prononcer une seule parole. Qu'est-ce, dit le Roi? qu'as-tu? Ah! Sire, dit le jeune homme en se précipitant à genoux, on veut me perdre; je ne fais ce que c'est que cet argent que je trouve dans ma poche. *Mon ami*, dit Frédéric, *Dieu nous envoie souvent le bien en dormant. Envoie cela à ta mère, Salue-la de ma part, & assure-la que j'aurai soin d'elle & de toi.*

M. Engel a tiré de cette anecdote le sujet de son petit drame, intitulé: *le Page.*

---

Le Roi saluait ordinairement tous ceux qu'il rencontrait. Il se plaignit un jour à table de ce que, lorsqu'il était à Berlin, il fallait qu'il eût toujours le chapeau à la main. Le baron de Poelnitz lui répondit: *Eh! Sire, pourquoi saluez-vous tous ceux qui vous saluent. — Et pourquoi pas*, repliqua le Roi, *ne sont-ils pas tous des hommes comme nous?*

---

Un professeur de Halle, nommé Eberhard, avait été nommé à la cure de Charlottenbourg par le consistoire supérieur. Mais les bourgeois

de cette ville qui avaient jetté les yeux sur un autre , protestèrent contre cette nomination , sous prétexte qu'Eberhard avait écrit une *apologie de Socrate*. Le consistoire rejetta leurs représentations , & ils s'adressèrent au Roi en disant , qu'ils ne pouvaient point confier le soin de leurs ames à un homme qui soutenait , dans un écrit public , que Socrate , ce maudit payen , était sauvé. Frédéric répondit :

*Je veux que Socrate soit sauvé , & Eberhard votre curé.*

---

Frédéric , dans un de ses voyages de Westphalie , changea un jour des chevaux à Schauen , village qui fait partie d'un comté immédiat. Monsieur le comte vint en grande cérémonie complimenter le Roi , en disant *qu'il était charmé de voir Sa Majesté sur son territoire*. Le Roi ne répondit rien , & dit en riant à sa suite : *Voilà deux souverains qui se rencontrent !*

---

Voici un exemple frappant de la févérité de Frédéric dans tout ce qui regardait la subordination militaire. Un simple soldat du bataillon des gardes , était si familier avec le Roi , qu'il

avait la liberté d'entrer dans sa chambre sans se faire annoncer. Il usait souvent de cette liberté pour venir demander au Roi de l'argent qu'il dépensait ordinairement au cabaret. Quand le Roi lui refusait ce qu'il demandait, en disant qu'il n'avait point d'argent, le soldat répondait : *Fritz, regarde un peu dans ta bourse de cuir, tu y trouveras bien encore quelques ducats.* Ce soldat étant un jour de garde, eut une dispute avec son officier & lui présenta sa bayonnette comme pour le percer. L'officier le fait arrêter, on rapporte la chose au Roi, qui ordonne qu'on lui fasse son procès. Le conseil de guerre le condamne à mort. On porte la sentence au Roi, il la signe sans dire un seul mot. Tout le monde croyait qu'il aurait sa grâce. Ce malheureux lui-même en était si persuadé, qu'il ne voulut point se préparer à la mort; & que jusqu'au moment de son exécution, il crut qu'on voulait seulement le punir par la peur. Il se trompa. Il fut exécuté.

Les états de Valangin avaient déposé un de leurs ministres prédicants, parce qu'il avait prêché contre les peines éternelles de l'enfer. Le prêtre s'adressa au Roi, qui ordonna aussitôt

qu'on lui rendit sa place ; & recommanda la tolérance à ses juges. Ceux-ci envoyèrent au Roi un long & beau mémoire , dans lequel ils représentaient que l'on ne pouvait rétablir le dit pasteur , parce que le peuple ne voulait point entendre parler de l'abolition des peines de l'enfer. Frédéric qui sentit la solidité de leurs raisons , & qui cependant n'aimait pas à révoquer ses ordres , leur renvoya leur mémoire après avoir écrit au bas :

*Si mes sujets de Valengin veulent être damnés éternellement ; je n'y trouve rien à redire.*

FRÉDÉRIC.

---

Frédéric savait bien que la noblesse ne donne point la vertu ni les talents ; & en général , il riait de ces vaines prérogatives que le hasard donne & que la barbarie enfanta dans des siècles obscurs. Cependant par des raisons de politique , il ne souffrait point que des roturiers fussent officiers dans ses troupes , si ce n'est dans quelques corps. Lorsqu'aux revues , il voyait de nouveaux officiers , il leur demandait leur nom , & quand ils n'étaient pas nobles , ou qu'il ne connaissait pas leur famille , il leur donnait un

léger coup de canne sur l'épaule & les renvoyait. Quelquefois il les ennoblissait quand on lui rendait un bon témoignage de leur conduite.

---

Un jeune officier que le Roi voulait chasser ainsi dans une revue, en lui disant : *Vous n'êtes pas noble* ; l'officier répondit avec sang froid : „ Sire, l'Empereur Rodolphe II a menacé d'une amende de dix mars. d'or quiconque douterait de la noblesse de ma maison. *Ah ! je suis votre serviteur* , répondit le Roi , *je n'ai point d'argent à présent* ; & il passa son chemin.

---

Un jeune officier passant en revue, le Roi lui demanda qui était son père. Le jeune homme dit son nom. Frédéric se fâche, dit qu'il n'est point noble, lui donne le petit coup de canne d'usage en pareille occasion ; & le chasse avec mépris. Cependant quelque tems après, il apprit du général que ce jeune homme était d'une ancienne famille ; alors il l'envoya à Cavalski, régiment de punition.

Un jour le Roi difait à table : „ je ne fais pas d'où vient que tous les officiers roturiers de mes troupes ne valent jamais rien , même lorsque je les ennoblis. Sire, répondit quelqu'un, nous avons pourtant le colonel de R... *Bon, répliqua le Roi avec humeur, il est d'une ancienne maison, je fais cela mieux que vous.* Il avait été nouvellement ennoblis ; mais Frédéric n'aimait pas avoir tort.

Un homme qui avait rendu de grands services au Roi dans un emploi civil , pria ce prince de lui donner des lettres de noblesse. Frédéric écrivit au bas de la requête : *On ne s'ennoblit pas par la plume , mais par l'épée.* Frédéric aurait dû ajouter *en Prusse.*

Frédéric étant un jour à regarder par une fenêtre , s'aperçut qu'un de ses pages prenait une prise de tabac dans sa boîte qui était sur la table. Il ne l'interrompit point. Mais lorsqu'il se fut retiré de la fenêtre , il lui dit : cette tabatière est-elle de ton goût ? Le page tout honteux ne voulait point répondre ; Frédéric répéta la question , & le page ayant dit enfin qu'il la trouvait fort belle , *eh bien* , lui dit le Roi , *prends-la ; elle est trop petite pour deux.*

Frédéric ne pouvait souffrir que l'on fit la moindre plaisanterie sur son père, en sa présence. Il apprit un jour qu'il y avait à Postdam un vieux invalide qui avait servi sous son grand père Frédéric I ; il le fit venir , lui parla de son grand-père & de son père , & causa long-tems avec lui. Le vieillard , excité par cette affabilité , & voulant amuser le Roi , lui dit : Sire , il faut que je conte à Votre Majesté une plaisanterie du Roi votre père , lorsqu'il n'était encore que prince royal. Il allait un jour de Berlin à Postdam avec le prince de Dessau. Sur la route, ils trouvèrent un pâtre qui s'était endormi auprès de son troupeau , & s'amusèrent à couper la queue à ses vaches. *Cela n'est pas vrai* , dit le Roi d'un air sérieux ; aussitôt il se tourna vers un de ses gens , & lui dit : *qu'on donne dix écus à cet homme* ; & il se retira.

Frédéric avait beaucoup de respect pour la mémoire du grand Electeur Frédéric-Guillaume , & le regardait comme le plus grand prince de sa maison. Lorsqu'on démolit l'ancienne cathédrale , on transporta dans la nouvelle les cercueils des princes de la maison royale. Dans  
cette

cette circonstance , Frédéric fit ouvrir celui du grand Electeur. Il se rendit dans l'église , accompagné seulement de deux aides-de-camp , & considéra pendant quelque tems le cadavre de ce prince , sans proférer une seule parole. Bientôt les larmes lui vinrent aux yeux. Il prit la main du cadavre , & se retournant vers ceux qui étaient présents , il leur dit avec attendrissement : *Messieurs , ce prince a fait de grandes choses !*

---

Le Roi n'estimait que très-peu de femmes , & il les appelait en général des *oisifs sans cervelle* , en comparaison de la Reine sa mère & de la comtesse de Camas. Il disait souvent que plusieurs maux de la société venaient de la mauvaise éducation que l'on donnait au sexe. Il n'avait pas tout-à-fait tort. Mais aussi nous autres hommes , pourquoi préférons-nous si souvent une fotte élégante à une femme modeste & raisonnable ?

---

Quand Frédéric allait à cheval dans les rues , il était toujours entouré d'une troupe de polissons , qui faisaient autour de lui toutes sortes de fingeries. Les uns jetaient leur chapeau en

l'air devant lui, en pouffant de grands cris, d'autres effuyaient la poussière de ses bottes, quelques-uns donnaient des petits coups à son cheval, plusieurs criaient : *bon jour Fritz, notre bon Fritz, vive Fritz!* Frédéric souffrait toutes ces polissonneries pendant des heures entières, & quand ils battaient son cheval jusqu'à le faire cabrer, il se contentait de leur dire : *retirez-vous!* puis il continuait tranquillement son chemin.

Le premier maître de musique de Frédéric était Heine, organiste de la cathédrale. Il lui avait appris à jouer du clavecin; & Frédéric l'aimait beaucoup. Heine avait un fils que le Roi, à son avènement au trône, nomma receveur des accises à Rupin. Ce fils qui était un libertin, fit des dettes, & en vint enfin jusqu'à détourner les deniers de sa caisse. Lorsque le Roi apprit cette nouvelle il fit venir le père à Potsdam. Le pauvre homme au désespoir s'attendait à de vifs reproches. Le Roi le reçut de la manière la plus gracieuse, lui demanda comment il se portait & lui parla des opéra nouveaux. A la fin il lui dit : *à propos ton fils te donne bien du chagrin. Je vois bien que ce*

garçon là n'est pas propre à administrer une caisse, je lui donnerai une autre place; dis-lui qu'il soit honnête homme. Frédéric tint parole. Le pauvre Heine fut si ravi de la bonté du Roi, qu'étant entré chez le maître de chapelle Sidon pour lui conter son aventure, il jeta de joie sa grande perruque au milieu de la chambre, en criant: *jamais il n'y a eu sur la terre un si bon Roi. Vive le Roi!*

Frédéric concevait quelquefois contre certaines personnes des inimitiés qui n'étaient pas trop philosophiques. Un certain Huber qui avait enfeigné à peindre au Roi Frédéric-Guillaume, fut chargé par ce prince de faire un portrait de Frédéric. Ce dernier qui n'a jamais donné de séance pour se faire peindre, si ce n'est une seule fois à Vanloo, refusa de se prêter aux volontés de son père. Le Roi se fâcha, & il fallut obéir. Enfin il s'assied un instant, prend sa flûte, joue un petit prélude, puis se levant brusquement, il dit à Huber: eh bien! tu diras à mon père que je t'ai donné une séance. Quoique le pauvre Huber fût fort innocent dans tout cela, le Roi n'a jamais pu le souffrir depuis ce tems-là. Il avait une pension de 600

écus de Frédéric-Guillaume , & Frédéric lui en retrancha la moitié dès qu'il fut monté sur le trône. Cet Huber avec Harper & Rode peignit le palais japonais de Sans-Souci , d'après les dessins de le Sueur. Les trois artistes mirent leurs noms à ces peintures. Lorsque le Roi aperçut celui d'Huber , il dit, *qu'est-ce que cela signifie , Huber ? je sais qui a peint cela ; que l'on m'efface ce nom-là.* Et il laissa les deux autres.

Lorsqu'on lui dit qu'Huber était mort , *qu'est-ce cet Huber ?* dit-il. On lui répondit que c'était un peintre de la cour , qui avait reçu ce titre du Roi son père. *Je ne le connais point* , répliqua le Roi , *c'est sûrement quelque barbouilleur qui aura barbouillé des portes-cochères d'après nature.*

Les portraits que l'on a du Roi Frédéric II, ont bien quelques traits de ressemblance ; mais on a voulu lui donner un air de héros , & on lui a souvent fait des yeux hagards. Il y avait sur la physionomie de ce prince une touche de bonhomie qu'aucun peintre n'a su rendre.

---

Le houlard qui servait le Roi sur la fin de sa vie , avait été chirurgien. Comme il vit que

Frédéric avait des fréquentes infomnies , & que les remèdes qu'il prenait ne servoient de rien ; Sire, lui dit-il , je vois bien que le plus habile médecin peut se tromper. J'ai dans ma petite pharmacie un remède qui procure le sommeil & donne de l'appetit. Le Roi se mit à rire & dit : *Ah ! ah ! tu veux devenir médecin de la cour apparemment !* Non , Sire , répondit le houfard , je ne suis pas assez habile pour cela ; mais je veux avoir la gloire de faire ce qu'une faculté entière n'a pu faire malgré tous ses longs raisonnemens. Eh bien , dit le Roi , voyons , j'essaierai ce soir ton arcane , & je verrai si tu es un prophète ancien ou moderne. Le Roi prit une potion que lui donna le houfard , & dormit jusqu'au sept heures du matin. Parbleu , dit le Roi en se réveillant , voilà ce qui s'appelle dormir ; tu es un bon médecin , & il lui donna une tabatière pleine de louis.

---

Un paysan , nommé Havenbrook , eut un procès avec un certain Mertens pour un droit de pacage. Havenbrook gagna, Mertens furieux n'en envoya pas moins ses troupeaux dans les champs d'Havenbrook. Celui-ci envoya son fils, âgé de 19 ans , pour chasser Mertens. Ils se

disputèrent , en vinrent aux mains , & Mertens reçut un coup à la tête dont il mourut le lendemain.

Le jeune Havenbrook est arrêté , on lui fait son procès , & il est condamné pour trois ans à une maison de force. Lorsqu'on présenta cette sentence au Roi pour la confirmer , il écrivit au-dessous.

„ Si vous êtes des juges , si vous êtes des conseillers instruits & savants , vous devez rougir d'avoir prononcé une telle sentence. Je veux , selon les droits de la raison & de la nature , qu'Havenbrook soit décapité. „

Cette sentence singulière est un de ces traits qui caractérisent la passion de Frédéric pour dominer partout. Si les juges eussent condamné Havenbrook à mort , il y a à gager que Frédéric lui aurait accordé sa grâce , en disant : „ Vous resté-t-il quelque sentiment de justice & d'humanité , de condamner à mort un homme qui a défendu la propriété que vous lui aviez assurée , & qui a tué cet homme comme on tue un voleur à son corps défendant ? „ Avec des décisions de cette espèce , il n'est pas étonnant qu'il ait régné tant de désordres dans les tribunaux , sous le règne de Frédéric. A

quoy sert le meilleur code , si le souverain épie toutes les occasions de se montrer plus habile que les juges , & qu'il se fasse un jeu de casser leurs sentences ?

---

Le Roi dans ses revues de Silésie , avait logé plusieurs fois chez un curé de village sans avoir vu le maître de la maison. Un jour qu'il était de bonne humeur , il le fit venir

Comment va , monsieur le curé ? lui dit-il. — Fort mal. — Bon ! bon ! prenez patience vous ferez mieux dans l'autre monde. — J'en doute fort ; je crains même d'y être plus mal. — Comment cela ? — Je vais le dire à Votre Majesté , si elle veut me faire la grâce de m'entendre. — Eh bien , voyons , voyons. — J'ai deux filles , trois fils & une petite cure. J'ai cru appercevoir quelques dispositions dans les garçons , & je ne me suis pas trompé. J'ai employé tout ce que j'avais pour leur éducation ; je les ai envoyés dans les écoles & les universités , & ces dépenses m'ont obligé de faire des dettes. Mes enfants ont appris quelque chose , mais ils ne sont pas encore placés , & ne sauraient me rendre ce que je leur ai prêté. Les revenus de ma cure ont diminué au lieu

d'augmenter , je deviens vieux par là-dessus , & je ne vois aucune espérance de payer mes dettes. Or si je meurs sans avoir satisfait mes créanciers , Votre Majesté sent bien que je suis un homme damné sans miséricorde. — En effet , cela est malheureux , je vous tirerai d'affaire. A quoi se montent vos dettes ? — A 800 écus. — Je payerai cela , si vous pouvez me prouver que vos enfants sont bien élevés. Et puis j'aurai soin d'eux , & je ferai augmenter votre pension. Mais où sont vos filles ? — Je les envoie toujours à la ville lorsque Votre Majesté vient ici avec sa suite. — Ah ! ah ! c'est fort bien fait. Qu'elles viennent me voir demain.

Le lendemain le Roi avait oublié les filles ; elles se présentèrent & voulurent entrer malgré les domestiques , disant que le Roi les avait fait appeler. Frédéric s'entretint pendant longtemps avec elles , fit venir une marchande de modes , leur acheta plusieurs bagatelles , & leur donna à chacune une petite somme. Les fils du pasteur , qui étaient en effet bien élevés , eurent des places ; les filles se marièrent ; & le Roi disait en riant : *J'ai fait le bonheur*

*d'un curé dans ce monde - ci & dans l'autre.*

---

Un prêtre qui n'était pas content de sa pension pria le Roi, de lui faire donner du bled au lieu d'argent. Il répondit :

„Il faut laisser les choses sur l'ancien pied. Si cent prêtres quittent leurs cures aujourd'hui, il s'en trouvera mille demain pour les remplacer.

„Le soldat vit de pain, mais le prêtre vit de la manne céleste qui vient d'en haut ; car son royaume n'est pas de ce monde. Pierre & Paul, n'ont point été payés en bled, & dans tout le Nouveau Testament il n'est fait aucune mention de magasins apostoliques. „

---

Un homme pressa le Roi de lui accorder le titre de conseiller de guerre, qui est fort commun dans les états prussiens. Le Roi le lui accorda à condition qu'il ne s'ingérerait jamais de donner aucun conseil au Roi dans les affaires de la guerre.

---

Quelques filles du peuple que l'on prenait pour représenter les suivantes des reines dans

les opéra , prièrent le Roi de leur accorder une pension annuelle , comme aux autres personnes employées au spectacle, disant qu'elles ne pouvaient pas vivre de ce qu'on leur donnait par chaque représentation. Le Roi leur répondit :

„ Vous êtes mal adressées à moi ; cette affaire-là regarde vos rois & vos reines ; adressez vous à eux , j'ai pris pour principe de ne point me mêler dans les affaires des cours étrangères. „

---

Un domestique de Frédéric vint un jour le servir avec un habit élégant couleur de chair , & il croyait par cette parure plaire beaucoup au Roi , parce que c'était sa couleur favorite. Frédéric fit semblant de ne le pas voir. Notre homme s'aperçut bien qu'il s'était trompé, il fortit & revint en habit simple. Alors Frédéric lui dit d'un air affable : *Dis-moi , mon ami , quel est ce fat qui a paru à Sans-Souci en habit couleur de chair ?*

---

Un jour Frédéric fit venir son tailleur pour lui faire un habit neuf. Il vient , magnifiquement paré , & se fait annoncer par le hoflard de la chambre. On ouvre , il entre & arrange

en entrant ses manchettes & sa frisure. Il avait à la main ses ciseaux & une mesure, & attendait pour approcher, les ordres du Roi qui écrivait dans le fond de la chambre. Frédéric ne fait pas semblant de l'appercevoir. Il reste quelque tems, le Roi est immobile. Il touffe, il remue, point de nouvelle. Enfin la peur s'empare du pauvre tailleur, il se glisse hors de la chambre, & demande conseil au hofsard. Retournez chez vous, lui dit celui-ci, & habillez-vous plus modestement; le Roi vous remarquera furement. Le tailleur vole chez lui, ôte son bel habit, se met comme un homme de son état, & revient. Le Roi l'ayant vu par la fenêtre, alla au-devant de lui dès qu'il entra dans la chambre, & lui adressa la parole avec beaucoup de douceur & d'affabilité. Le tailleur se troubla encore plus que la première fois.

Bon jour, mon cher tailleur, lui dit-il, eh bien, comment va? avez-vous bien de l'ouvrage? — Oh!... oui, Sire. — Allez-vous régulièrement à l'église? — Tous les dimanches deux fois. — Et chez vous, lisez-vous la bible quelquefois? — Un chapitre tous les jours. — C'est bon; eh bien, quand vous ferez de retour à la maison, lisez un peu dans le livre Daniel, le verset 8 du chapitre VIII.

Le tailleur , après avoir pris la mesure , retourne chez lui , cherche le verset & se promet bien de le faire graver en lettres d'or dans sa boutique , comme un monument de sa conversation avec le Roi.

*Il trouve : Alors le bouc(\*) d'entre les chèvres devint fort grand , & sitôt qu'il fut devenu puissant , sa grande corne fut rompue , & au lieu d'elle , il en crut quatre , qui paraissoient vers les quatre vents des cieux.*

---

Frédéric aimait beaucoup les enfants , & permettait que les fils du prince royal actuellement régnant , entraissent chez lui à toute heure. Un jour qu'il travaillait dans son cabinet , l'aîné de ces princes jouait au volant autour de lui. Le volant tomba sur la table du Roi , qui le prit , le jeta à l'enfant & continua d'écrire. Le petit prince continue son jeu & le volant tombe encore sur la table ; le Roi le rejette encore , regarde d'un air sévère le petit joueur , qui promet que cela n'arrivera

---

(\*) En allemand le mot bouc est un sobriquet que l'on donne aux tailleurs pour se moquer d'eux

plus. Enfin pour la troisième fois, le volant vient tomber jusque sur le papier sur lequel Frédéric écrivait. Alors le Roi prit le volant, & le mit dans sa poche. Le petit prince demande humblement pardon, & prie qu'on lui rende son volant. Le Roi le refuse; il redouble ses prières, on ne les écoute point. Enfin las de prier, le petit prince s'avance fièrement vers le Roi, met ses deux poings sur ses côtés & dit d'un air menaçant : *Je demande à Votre Majesté si elle veut me rendre mon volant, oui, ou non ?* Le Roi se mit à rire, & tirant le volant de sa poche, il le lui rendit en disant : *Tu es un brave garçon, ils ne te reprendront pas la Silésie.*

---

Le jeune prince héréditaire actuel était élevé par les soins & sous les yeux de Frédéric; qui faisait lui-même le plan de ses études. Quelques années avant sa mort, il voulut lui faire faire un cours de logique, & en composa le plan. On est étonné d'y trouver toutes les niaiseries de la philosophie scholastique. Frédéric y recommande au maître d'exercer le jeune prince à faire des arguments en *barbara celarent darii ferio baralippton*. Un homme de

mérite fut chargé de donner ces leçons au prince ; il avait trop d'esprit pour s'astreindre à cette méthode barbare ; il fut remercié.

---

On s'aperçut dans une église catholique de Silésie, que différents *ex voto* d'argent que l'on avait offerts à la Vierge, étaient disparus. Après plusieurs recherches, le sacristain remarqua qu'un soldat venait toujours le premier au service divin, & ne sortait que le dernier de l'église.

On ordonna une visite chez lui, & on trouva tout ce qui manquait à la Vierge. Cependant le soldat nia qu'il eût rien pris & foutint que s'étant adressé à la Sainte Vierge dans sa misère, elle lui apportait elle-même, pendant la nuit ces petites pièces d'argenterie dans sa chambre. On fit peu d'attention à cette défaite, & le conseil de guerre le condamna à une peine corporelle. Lorsqu'on envoya la sentence au Roi pour la confirmer, il fit demander aux prêtres catholiques, si la chose était possible, selon les principes de leur église ? Ils répondirent unanimement : qu'à la vérité les miracles étaient très-rares ; mais que pourtant ils

n'étaient pas absolument impossibles. Là-dessus le Roi répondit au conseil de guerre :

„ L'accusé sera délivré de la peine puisqu'il persiste à nier le vol , & que , selon la décision des théologiens de son église, le miracle qu'il dit avoir été fait en sa faveur, n'est pas impossible. Mais dorénavant je lui défends , sous les plus grands peines , de recevoir aucun présent ni de la Vierge Marie , ni d'aucun autre saint.

---

Frédéric traitait ses domestiques avec beaucoup de douceur. Pendant sa dernière maladie il se reveilla au milieu d'une nuit, appella le domestique qui veillait dans l'anti-chambre, & lui demanda qu'elle heure il était. On lui répondit qu'il était deux heures. *Je ne puis plus dormir* , dit le Roi , *vois un peu si mes gens sont éveillés ; mais s'ils dorment, ne les réveille pas ; car ils doivent être bien las. Si Neumann (son hofard de la chambre) est éveillé, dis lui seulement que tu crois que je me leverai bientôt. Mais , entends-tu , ne réveille personne.*

---

Il s'entretenait ordinairement avec le domestique qui veillait auprès de lui. Voici une des

conversations qu'il eut pendant sa dernière maladie.

*Le Roi.* Quelle heure est-il ?

*Le Domestique.* Minuit.

*Le Roi.* Ah ! je ne saurais dormir , raconte moi un peu quelque chose.

*Le Domestique.* Qu'est-ce que je pourrais raconter à V. M. je suis un pauvre ignorant ; je ne fais rien.

*Le Roi.* D'où es-tu ? — D'un village de la basse-Poméranie. — As-tu encore ton père & ta mère ? — Je n'ai plus que ma mère qui est bien vieille. — De quoi vit-elle ? — Elle file. — Combien gagne-t-elle par jour ? — Sept sous. — Elle ne doit pas être à son aisé avec cela. — Dans mon pays on vit à bon marché. — Est-ce que tu ne lui as rien envoyé ? — Quelques écus par ci par là. — Tu as bien fait ; tu es un brave garçon. Tu as bien de la peine avec moi , mais prends patience. Je te chercherai quelque chose , si tu es sage.

Quelques jours après , le tour du Poméranien étant revenu , le Roi lui dit : „ Vas vers cette fenêtre , j'y ai mis quelque chose pour toi. — Il y avait une trentaine de louis d'or. Le Poméranien

Poméranien ne pouvant croire qu'une si grande somme lui fût destinée , en prit cinq ou six , & ouvrant la main pour le montrer au Roi : est-ce là ce qu'il faut que je prenne , dit-il , — Non , répondit le Roi , prends tout , c'est pour toi , & j'ai aussi envoyé quelque chose à ta mère. Le bon domestique n'eut rien de plus pressé que d'aller s'informer de ce que le Roi avait envoyé à sa mère ; & il pensa mourir de joie , lorsqu'il apprit que le Roi lui avait fait une pension de 100 écus.

---

Dans le dernier voyage que le Roi fit en Prusse , ( 1784 ) il fit venir M. de Mascow , président de la justice , & lui parla ainsi :

„ Je vous ai nommé président ; & il faut que je vous connaisse. Je suis proprement le premier commissaire de la justice dans mes états , & je dois avoir soin d'y maintenir le droit & l'équité ; mais je ne puis pas tout faire par moi-même , & il faut que j'aie des gens comme vous , pour soutenir le droit dans mes provinces. J'ai un grand compte à rendre ; car il faut que je réponde non-seulement de tout le mal que je pourrais faire ; mais aussi de tout le bien que je manque de faire. Il en est de même de

vous. Il faut absolument que vous jugiez avec impartialité & sans exception de personne, le prince & le gentilhomme comme l'ouvrier & le payfan. Entendez-vous ? Sans cela nous ne sommes plus amis . . . Avez-vous des biens ? — Non, Sire. — Etes-vous dans l'intention d'en acheter ? Je n'ai point de fond pour cela. — Bon ! vous savez ce que c'est que la pauvreté, & cela vous apprendra à foutenir les malheureux, &c. &c.

---

Un ecclésiastique nommé Mylius, trouva parmi les papiers de son père, une lettre de change assez considérable que le Roi lui avait faite, n'étant encore que prince royal. Mylius l'envoya au Roi avec la lettre suivante.

SIRE,

„ J'ai trouvé dans les papiers de mon père la lettre ci-jointe. Je ne fais si c'est par négligence, ou autrement, que cette pièce n'a pas été détruite, & je laisse la chose à la disposition de Votre Majesté. „

Le Roi répondit : „ Qu'il se rappelait fort bien d'avoir reçu de son père la somme portée par cette lettre, & que s'il y avait eu une erreur, il était plus juste qu'il en portât la perte

qu'un autre. Il fit payer le capital & les intérêts.

---

La ville de Greifenberg ayant été brûlée, Frédéric la fit rebâtir. Les habitans envoyèrent des députés au Roi pour le remercier de ce bienfait. Il leur répondit : „ Il n'est pas nécessaire de me remercier pour cela ; c'est mon devoir de soulager mes fujets malheureux. Je suis fait pour cela. „

---

Lorsqu'on publia le sexe du chevalier d'Eon, le Roi dit en badinant à l'envoyé de France : „ Voilà ce qui arrive avec vous autres Français ; on croit avoir affaire à un homme, & il se trouve à la fin que c'est une femme. „

---

Frédéric ne pouvait souffrir les noms terminés en *us*. Il était question un jour de nommer conseiller des domaines à la chambre de Minden, un référendaire nommé *Haccius*. Le Roi écrivit : „ J'y consens à condition qu'il s'appellera désormais *Hafé* & non *Haccius*. „ *Hafé* qui signifie lièvre en allemand, est aussi une injure qui signifie *poltron*, *imbécile*.

---

Un médecin de chevaux qui avait travaillé avec zèle dans une maladie épidémique des bestiaux, demanda pour récompense le titre de *conseiller de cour*. Le Roi renvoya la requête, après avoir effacé les mots *conseiller de cour*, & substitué *conseiller d'écurie*.

---

La même chose arriva à un certain Zorn, qui était commissaire au magasin du tabac à Halle. Le Roi le nomma *conseiller du tabac*.

---

Frédéric passait une partie de la belle saison à Sans-fouci, sans aucun soldat pour le garder, & il dormait aussi tranquillement que s'il eût été entouré de dix mille bayonnettes. Un étranger que le Roi avait fait appeler, arrive à Sans-fouci; frappe à une porté, un petit homme vêtu de bleu vient tranquillement ouvrir, & ce petit homme était le Roi.

---

Un voyageur qui logeait à Postdam, alla un jour se promener de grand matin, hors de la ville. Il vit de loin une troupe de soldats qui faisaient l'exercice, & s'en approcha. Un officier à cheval, qu'il prit pour le major, se

donnait beaucoup de mouvement, & passait sans cesse dans les rangs pour instruire ou réprimander les simples soldats. Lorsque cet étranger fut près de la troupe, il vit avec étonnement que cet officier était le Roi lui-même. Il avait son épée nue à la main, & continua ainsi pendant une heure, à faire exercer sa troupe, avec autant d'ardeur & de zèle qu'un jeune officier qui veut plaire à son supérieur.

---

Sur la fin de sa vie, il lui arrivait quelquefois de dormir plus longtems qu'il ne s'était proposé; cela le fâchait extrêmement, & il ordonna à ses valets de chambre de le réveiller à 4 heures, & même de le forcer à se lever, quelque chose qu'il pût leur dire. Un domestique qui était entré depuis peu à son service, étant entré un jour dans sa chambre pour remplir cet ordre; le Roi lui dit : *Laisse-moi encore un peu dormir, je suis si las!* — Votre Majesté m'a commandé de venir de bonne heure. — *Encore un quart-d'heure seulement, te dis-je.* — Pas une minute, Sire, il est quatre heures, & il faut vous lever. — *Bon,* dit le Roi en se levant, *tu es un brave*

*garçon ; voilà comme j'aime qu'on fasse son devoir.*

---

Frédéric avait une mémoire excellente, il s'informait de tout, & se ressouvenait des plus petites bagatelles. Du premier coup-d'œil il reconnoissait les soldats qui avaient servi dans son régiment 40 ans auparavant, lorsqu'il n'était encore que prince royal. Ses officiers étaient étonnés quelquefois aux revues, de lui entendre demander des nouvelles des simples soldats, dont il difait les noms & l'âge. Quelque tems avant sa mort, on avait donné une bonne place à un bas-officier. Lorsqu'on présenta l'écrit au Roi pour le confirmer, au lieu de signer, il dessina en marge une potence avec un homme pendu. Il se ressouvenait très-bien que cet homme avait fait autrefois une action qui méritait la corde.

---

En 1775, le Roi parlait un jour des maux qu'il avait soufferts dans la dernière guerre, se ressouvint qu'un soldat du régiment du prince royal lui avait fait une fois feu dans une nuit, où il était tranfi de froid. „J'ai promis de donner quelque chose à cet homme, dit-il, j'ai oublié

de tenir parole, je voudrais bien favoir s'il est encore en vie. Un général qui était présent, apprit au Roi qu'il était bas-officier dans son régiment. J'en suis bien aise, dit Frédéric; & là-dessus il le fit venir, lui donna quelqu'argent, & lui promit la première place de retraite qui viendrait à vaquer.

---

Frédéric eut des favoris; mais jamais ils n'eurent part aux affaires du gouvernement; jamais ils n'eurent la moindre influence sur ses entreprises; mais quelquefois sur ses opinions. Quelques-uns d'entre ces favoris furent ses amis dans toute l'étendue du terme. Il aimait particulièrement le comte de Rothenbourg, & tant que ce général vécut, il ne put se passer de sa compagnie. Pendant sa dernière maladie, le Roi est resté quelquefois des heures entières auprès de son lit. Lorsqu'on lui apprit sa mort, il courut chez lui, à moitié habillé, lui fit ouvrir la veine, & tint lui-même la palette. Lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus de ressource, il se retira en versant des larmes, & resta quelque tems enfermé dans sa chambre.

---

---

Le Roi soupant un jour avec l'abbé Bastiani, un des Italiens qu'il avait souvent auprès de lui, lui dit : „ Quand vous aurez obtenu la Tiare; car je ne doute point que vos vertus ne vous la procurent un jour, comment me recevrez-vous, quand j'irai à Rome, pour vous rendre mes hommages? Je dirai, répondit l'abbé: qu'on laisse entrer l'aigle noir, afin qu'il me couvre de ses ailes; mais en même tems je me garderai de son bec.

---

Un des domestiques de Frédéric qui était toujours auprès de sa personne, lui vola 10000 écus dans son cabinet. La chose était facile, parce que le Roi n'était point méfiant, & qu'il laissait trainer de tous côtés des rouleaux de louis. Lorsqu'il se fut aperçu de ce vol, il en plaisanta à table, en disant qu'il était entouré de filoux. Mais il ne fit aucune recherche pour découvrir le voleur. Quelques jours après, un de ses vieux domestiques lui nomma le voleur. Le Roi lui dit en colère, *cela n'est pas vrai, & quand cela serait, tu ne devrais pas le dire.* Le domestique assura qu'il disait vrai, ajoutant que cet homme avait déjà porté 5000 écus à

Berlin , que le reste était caché dans son lit , & qu'il irait le chercher si on l'ordonnait. *Tais toi* , lui dit le Roi , *je ne veux plus ni voir ni toucher l'argent que ce maraud m'a volé, & je te défends de m'en parler davantage.*

Huit jours après, le Roi se promenant à cheval, rencontra le voleur qui se promenait en voiture. *Comment, coquin* , lui dit-il , *tu dépenses l'argent que tu m'as volé à aller en carosse!* & il passa son chemin. Le lendemain , il le renvoya au régiment de hofuards d'où il l'avait tiré , & où il jouit encore actuellement du fruit de son larcin.

---

Plusieurs officiers de Frédéric, qui lui avaient rendu de grands services , restèrent sans récompense ; mais quelques-uns eurent lieu d'être contents de lui.

Après la paix de 1763 , Charles Margrave de Brandebourg-Schwedt vint à mourir & laissa des biens considérables à une de ses maîtresses ; Frédéric trouva que c'était prodiguer en vice des bienfaits pour récompenser la vertu ; il ôta à la dame , une partie de ses biens , lui laissa de quoi vivre honnêtement , & distribua le reste aux deux généraux actuels Lestwitz &

Prittwitz. Le premier eut pour 200,000 écus de terres , & le second pour 300,000. Lestwitz avait fait des merveilles dans la guerre , & surtout à la bataille de Torgau. Prittwitz à la bataille de Kunersdorf avait donné son cheval au Roi , qui avait perdu le sien ; & il avait repoussé avec une poignée de gens une troupe de Cosaques qui étaient sur le point de le prendre. Frédéric dit un jour à cette occasion. *Lestwitz a sauvé l'état, & Prittwitz n'a sauvé moi-même.*

En donnant au général Lestwitz les terres dont nous venons de parler , il lui écrivit la lettre suivante.

„ Mon cher colonel de Lestwitz ; je n'ai point oublié les services importants , que vous m'avez rendus dans la dernière guerre , & j'ai attendu longtems l'occasion de vous en récompenser. Jusqu'à présent elle ne s'était point encore présentée. Prenez possession des terres , dont vous trouverez ci-joint l'acte de donation , &c.

FRÉDÉRIC.

Un aide-de-camp qui avait servi pendant longtems le Roi , sans qu'il lui ait témoigné la moindre marque de satisfaction , ne se dé-

couragea point , & redoubla de zèle & d'activité. Quatre ans après la paix , il reçut du Roi , au moment où il s'y attendait le moins , un présent de 60000 écus en or & une lettre des plus gracieuses.

---

Lorsque Frédéric fit la revue en Prusse en 1775 , un capitaine du régiment de \* \* \* demanda la permission de vendre une belle terre qu'il possédait , parce qu'il n'était pas en état de l'entretenir , & qu'elle était hypothéquée pour 24000 écus. Lorsque le Roi fut de retour à Postdam , il envoya au capitaine 24000 écus pour payer ses dettes , & 600 écus pour l'aider à faire valoir sa terre.

---

La plaifanterie accompagnait quelquefois les bienfaits que Frédéric répandait sur ses favoris. Le grand-écuyer Schwérin soupant un jour avec le Roi , ce dernier lui dit : „ Je fais que vous allez régulièrement à l'église , mais dites-moi un peu que pensez-vous de Dieu ? — Sire , dit le comte , j'avais cru jusqu'à présent que Dieu ne faisait que du bien ; mais maintenant... — Eh bien , dit le Roi , — je ne fais qu'en penser , car il a laissé brûler le château

d'une de mes terres. Le Roi ne répondit rien.

Le lendemain il dit au comte : „ Savez-vous expliquer les songes ? — Pas trop bien — J'ai rêvé cette nuit que je parlais avec Dieu ; qu'est-ce que cela signifie ? — Je ne saurais expliquer cela , à moins que Votre Majesté ne me dise le sujet de cet entretien. — Eh bien , j'ai parlé avec Dieu , & il m'a ordonné de faire rebâtir le château du comte Schwérin qui a été brûlé , & en conséquence de cet ordre , j'ai donné aujourd'hui l'argent pour cet objet. — Je remercie très-humblement Votre Majesté. — Eh bien , que pensez-vous de Dieu à présent ? — A présent , Sire , je pense que Dieu est bien bon , & que V. M. est l'instrument de ses bienfaits.

---

Les plaifanteries du Roi étaient quelquefois piquantes & même amères. Le colonel Quinchard , auquel il avait donné le nom de Quintus-Idilius , avait écrit entre autres ouvrages une histoire de la guerre de César en Espagne. Dix ans après la publication de cet ouvrage qui avait été bien reçu , le comte de Loloos , habile tacticien , le critiqua amèrement. Le Roi

fit à cette occasion une plaifanterie, à laquelle le colonel fut plus sensible qu'à la critique même. Quintus lui demandant un jour, en dinant, la permission de faire imprimer un nouvel ouvrage, il lui répondit : *Auparavant je vous confeille en ami de demander l'agrément du comte de Loloos.*

Quelques jours après, on parlait à table des chefs des troupes légères; le Roi dit en badinant que, dans la dernière guerre, elles n'avaient été commandées que par des brigands; & il ajoute en riant : *Quintus a eu toute la peine du monde, après la guerre, de perdre l'habitude de piller. Quand il est auprès de moi, je prends toujours garde à ma tabatière & à ma bourse de peur qu'il ne me les escamote.* Quintus, qui prit fort mal la plaifanterie, répondit : „Il est vrai, Sire, que j'ai pillé & volé, mais c'était par les ordres de Votre Majesté, & la bonne part a été pour vous. „ Le Roi fit semblant de ne pas entendre cette réponse & changea la conversation. Cependant Quintus retourna à Postdam & ne se trouva point, comme à son ordinaire au coucher du Roi. Frédéric, piqué, ne le fit pas inviter à dîner le lendemain. Cette bouderie dura 8 à 10 jours. Enfin

le Roi ne pût plus y tenir. Mais ne voulant pas avoir l'air de revenir le premier , il envoya un chasseur au colonel , pour lui demander s'il se f... de lui d'avoir gardé pendant 10 jours l'ouvrage qu'il lui avait donné , sans lui en rendre compte ; & il lui fit dire de le lui rapporter.

Quintus répondit que le Roi se trompait & qu'il n'avait reçu de lui aucun ouvrage à examiner. Frédéric fit répéter l'ordre, Quintus sentit ce que cela voulait dire ; il revint , & on parla comme à l'ordinaire d'art militaire & de littérature sans dire un mot de ce qui s'était passé. Le lendemain , il fut invité à diner.

Frédéric n'avait pas trop bien recompensé Quintus de ses services pendant sa vie ; mais après sa mort il envoya 6000 écus à sa veuve, & lui fit une pension de 400 écus , & acheta 12000 écus la bibliothèque du colonel , qui n'en valait pas 6000.

---

Frédéric avait commandé quelqu'ouvrage à un artiste. Celui-ci l'ayant fait attendre longtemps , il le fit venir & lui demanda , pourquoi il ne faisait point ce qu'il lui avait demandé.  
Sire, répondit l'artiste , c'est que j'ai beaucoup

à faire pour M. Théfen; (c'était le nom d'un des domestiques du Roi, qui était chargé de sa dépense.) Le Roi, surpris de la dépense que faisait cet homme, fut bien aisé de voir les choses par lui-même. Il fit épier le moment où Théfen ferait dans une maison qu'il venait de faire bâtir, auprès de Sans-souci, & s'y rendit à pied. Théfen ne s'attendait pas à cette visite; il fut obligé de mener le Roi dans tous les appartements, & Frédéric trouva tout charmant, & loua beaucoup le bon goût du maître du logis. Quand il fut arrivé dans la chambre à coucher, il la trouva si élégante qu'il demanda vivement: qui est-ce qui couche dans cette chambre? Moi, Sire, répondit Théfen. En sortant il trouva l'entrepreneur du bâtiment, & lui demanda, combien avait coûté cette maison? On lui répondit 60000 écus. Et où as-tu pris cet argent? dit-il, en se tournant vers Théfen. — Dans la cassette de Votre Majesté, dit celui-ci tout tremblant, mais j'ai dessein de le remettre. A ces mots la patience du Roi fut à bout, il lui donna quelques coups de canne sur les épaules, & dit en sortant: *Sans cet appartement jonquille, où le maraud se donne les airs de coucher, je lui aurais pardonné.*

Théfen se crut perdu. Le lendemain le Roi le fit appeller, & lui ordonna d'ouvrir sa cassette en sa présence. Il s'y trouva encore 7 à 800 louis d'or. *Eh bien, maraud*, lui dit le Roi, *prends le reste, prends & ne t'avise jamais de reparaitre devant mes yeux*. Ce fut toute sa punition.

---

Un vieux valet de chambre de Frédéric qui aimait à boire, venait souvent ivre dans la chambre du Roi. Lorsqu'il ne pouvait absolument faire son service, le Roi le faisait sortir doucement par une porte dérobée, en lui disant d'aller dormir. Il avait cette complaisance, pour ne pas l'exposer aux railleries des autres domestiques & à la honte d'être renvoyé. Et afin que le secret fût bien gardé, il n'appellait aucun autre domestique & se déshabillait lui-même.

---

Quoique le Roi aimât à lancer les traits de la raillerie la plus amère contre les autres cours, il n'aimait pas qu'on l'imitât à cet égard. On conta un jour chez la Reine que le goût de la cour de Prusse était si dépravé en musique qu'on y avait joué un solo de timbales. Le Roi désapprouva

désapprouva hautement cette plaisanterie innocente.

---

Le lieutenant-colonel de D\*\*, ingénieur au service de France, étant venu à Postdam, avait apporté avec lui les plans de différentes forteresses de sa patrie. Frédéric l'ayant pris à son service; il crut faire sa cour, en lui présentant ces plans. *Je vous remercie de votre présent*, dit le Roi en les recevant; *mais je défends de mettre le pied dans mes forteresses, puisque vous faites un si mauvais usage de vos talents. Instruisez mes mineurs & mes sapeurs; voilà tout les services que je vous demande.* Quelque tems après il fut fait colonel; mais jamais il ne fut employé à autre chose. Frédéric se servait de ces fortes de gens; mais il n'avait jamais aucune confiance en eux.

---

Un Anglais causait un jour avec le Roi sur les débats du Parlement d'Angleterre, avec le Roi. Frédéric se plaignit du peu de ressort de l'autorité royale dans ce royaume; & il dit, *Oh! si j'étais roi d'Angleterre...* Sire, dit l'Anglais en l'interrompant, *si vous étiez roi d'Angleterre, vous ne le seriez pas vingt-quatre heures.*

---

Un ministre d'état de Frédéric, connu pour lui avoir donné des louanges à tort & à travers, lui faisait un jour un grand discours, où il s'efforçait de louer ses grandes qualités, appuyant sur-tout sur l'amour des Berlinoïses pour lui. Frédéric ennuyé de ces flagorneries, l'interrompt au milieu de sa plus belle période; recule deux pas, enfonce son chapeau, se met dans une position tragique, & répond comme un Mithridate de théâtre :

Croyez-moi les humains que j'ai trop su connaître,  
Méritent peu, monsieur, qu'on daigne être leur  
maître.

Le pauvre ministre fut obligé de rengainer sa harangue; & il se retira tout confus.

---

Lorsqu'on raconta à Frédéric la révolution du Dannemarck, *Struensée est un sot*, dit-il, *on ne couche pas avec les reines que lorsqu'elles règnent, & qu'on est généralissime de leurs troupes.*

---

La plupart des souverains ont imaginé d'envoyer des gens d'esprit à Frédéric en qualité de ministres; & l'on a remarqué que c'est précisé-

ment ceux auxquels il n'a point parlé. La France lui en envoya un entre autres qui était plein d'esprit & de mérite, & qui jouait fort bien de la flûte. Frédéric ne pouvait le souffrir.

---

Un homme demandait une place au Roi; il fut refusé. Il lui récrivit à peu-près en ces termes :

„ On dit, Sire, que vous me refusez telle place. Je ne saurais le croire; car vous me la devez, & vous voulez être juste. Hâtez-vous donc de faire votre devoir & de vous justifier d'un soupçon qui vous fait injure. „

Le Roi surpris de cette arrogance, le fit venir & lui dit: *De quel droit me tenez-vous ce langage, & sur quoi fondez-vous vos prétentions?* “ sur le befoin que j'en ai, pour ne pas périr, répondit-il, c'est le premier des droits & le plus sacré des titres „; Frédéric se tut & accorda la place demandée.

---

Frédéric ne se fouciait point de l'invention des ballons aérostatiques; & il ne voulut en voir aucune expérience.

Achard, membre de l'académie, voulut essayer d'en faire un. Il ouvrit une souscription,

tira beaucoup d'argent , & le ballon ne put s'élever. Un mauvais plaifant dit *que le ballon n'avait pas volé ; mais lui*. Achard piqué de ce reproche , fit mettre dans les gazettes le mémoire des choses qu'il avait achetées pour faire fon ballon ; & il prouva qu'il y avait encore mis de fon argent. Cette réponse ne détruisait point la plaifanterie , parce qu'on prétendait que le physicien n'eût dû annoncer une expérience publique fans être sûr d'y réussir.

---

Frédéric aimait beaucoup les chiens , & il avait toujours une demi-douzaine de levriers ou lévrettes autour de lui. Dans fon cabinet , on voyait de tous côtés des petites balles de peau avec lesquelles il les fe fait jouer. Quand ils étaient malades , il les fe fait bien foigner. Dans fes premières campagnes , il en mena toujours un avec lui. Un jour qu'il s'était trop avancé vers les ennemis , il rencontra un parti de houlards ennemis , & fut obligé de se cacher sous un pont , où personne ne pouvait l'apercevoir. Il craignait seulement que *Biche* , fa petite chienne , ne vint à japper au bruit des

chevaux , & ne le fit découvrir. Mais Biche , comme si elle eût senti la situation de son maître , se tapit auprès de lui , sans faire le moindre bruit. Un moment après , le Roi rencontra le général Rothenbourg , & lui présenta Biche , comme son meilleur ami. A la bataille de Soor , Biche fut prise avec le bagage du Roi , le général Nadaffi la donna à son épouse , qui eut bien de la peine à la rendre. Le Roi était occupé à écrire dans sa chambre lorsque Biche revint. Rothenbourg la fit entrer doucement , aussitôt elle saute sur la table , & met ses deux pattes de devant autour du cou de Sa Majesté. Le Roi en fut touché jusqu'aux larmes. Biche a un monument dans le jardin de Sans-fouci , & le Roi a gardé jusqu'à sa mort auprès de lui , la nombreuse postérité de cette fidèle compagne.

Malgré cet attachement de Frédéric pour les chiens , il ne souffrit jamais qu'ils fissent du mal à personne. Un officier étant entré un matin chez lui , & avançant le bras pour prendre un papier que le Roi lui présentait ; un de ses chiens chéris , sauta à la main de l'officier & le mordit au sang. Aussitôt Frédéric prend sa canne , cassa les reins au chien , & le jette par la fenêtre.

Un officier français nommé T\*\* ayant dé-  
ferté, vint à Postdam, & fut présenté au Roi  
sous le nom du comte de D\*\*. Le Roi lui  
trouva du talent, le prit à son service & lui  
donna une pension considérable. Le prétendu  
comte fut fait lieutenant-colonel, & eut la har-  
dieffe de présenter à la Reine & aux princesses  
une fille qu'il appellait sa femme. Cette pré-  
tendue comtesse fut souvent invitée à la table  
de la Reine & des autres princesses. Elle vint à  
mourir; & quelque tems après on vit arriver la  
véritable femme du comte, qui raconta que la  
première n'était qu'une fille de joie que le  
comte avait prise à Paris. Les ennemis du comte  
faisirent cette occasion pour lui nuire dans l'es-  
prit du Roi; mais Frédéric se contenta d'écrire  
au comte :

„ Monsieur le lieutenant-colonel comte D\*\*  
ou monsieur T\*\*, lorsque je vous pris à mon  
service, il m'était absolument indifférent que  
vous eussiez avec vous une femme ou une mai-  
tresse. Je veux bien vous passer l'impertinence  
que vous avez eue de la présenter à la famille  
royale; elle est morte, & tout est fini. Mais  
je vous conseille de faire bien vos réflexions,

avant que de présenter celle qui paraît maintenant sur la scène. Servez-moi fidèlement. A votre âge & au mien, on ne doit pas s'inquiéter beaucoup des femmes, &c.

/ FRÉDÉRIC.

Frédéric n'a jamais pu souffrir les vers de Klopstock, & lorsqu'on voulait lui faire admirer Lessing, je l'estimerais, disait-il, s'il n'avait pas fait *Emilia Galotti*. Mais comment estimer un auteur dramatique, qui dit que Voltaire est un *petit garçon*, & choisit pour les personnages de la meilleure de ses pièces, un prince qui est un sot, un chambellan qui est un vil assassin; une femme qui est une furie, une mère qui est une bavarde, une fille imbécile & un père extravagant.

---

On fit circuler pendant quelque tems à Berlin, une lettre sur les faiblesses d'une grande princesse. Quand tout le monde en eut des copies, il la fit défendre. On fut depuis qu'elle était de lui.

---

Une princesse écrivit au Roi la lettre suivante: „Sire, je prends la liberté de proposer à votre Majesté deux sujets extrêmement rares,

L'un est un jeune philosophe que la nature avait rendu étourdi ; & que l'étude , la réflexion & sur-tout le malheur , ont rendu sage. L'autre est un homme formé , la probité même , extrêmement froid & mesuré , sage , respectable à tous égards , vivant retiré par goût , & souvent dissipé par devoir. Un de ces caractères surs & bien rares , auxquels on s'adresse pour des conseils. „ Le Roi répondit : *Le premier n'a pas besoin de moi ; & je n'ai pas besoin de l'autre.*

On a cru , sur la fin de la vie de Frédéric qu'il avait changé de sentiment sur la religion. Les uns ont fondé cette conjecture sur ce qu'après le départ de Voltaire , il défendit les plaisanteries irreligieuses ; d'autres ont cru devoir le conclure de l'anecdote suivante :

Frédéric causant un jour avec la comtesse de Camas , lui dit qu'il estimait fort heureuses , les personnes qui pouvaient croire les vérités de la religion ; mais que pour lui , ayant une fois pris son parti , il ne pouvait plus changer ; car , ajouta-t-il , si mes sujets me voyaient aller maintenant à l'église , ils se moqueraient de moi , & m'accuseraient de faiblesse. Non , Siro,

lui répondit Madame de Camas, on les verrait verser des larmes de joie. Vos sujets vous aiment maintenant ; ils vous adoreraient alors.

---

Nous avons dit que Frédéric avait la vue fort basse, & qu'il grondait quelque-fois des officiers mal à propos, ou par politique. Le général de\*\* qui aimait beaucoup la société & le jeu, faisant un jour défiler son régiment devant le Roi ; ce dernier lui cria :  *votre régiment n'est pas aligné ; voilà ce que c'est que de passer tout son tems au jeu.* Aussitôt le général cria  *halte !* & se tournant vers le Roi, „ Sire, lui „ dit-il, il n'est pas question ici de jeu ; mais „ ayez la bonté de regarder si mon régiment „ n'est pas aligné. „ Le Roi regarde, & s'en va sans rien dire. Jamais il n'a témoigné à ce général qu'il ait été fâché contre lui, à cause de sa hardiesse.

---

On manquait un jour à l'église cathédrale de Berlin de livres de cantiques pour la cour, & de bois pour faire du feu dans la tribune royale. Le sacristain qui était un vieillard fort résolu, écrivit au Roi la lettre suivante :

SIRE,

„ J'avertis votre Majesté 1) qu'il manque des livres de cantiques pour la famille royale ; j'avertis votre Majesté 2) qu'il manque du bois pour chauffer, comme il faut, la tribune royale ; j'avertis votre Majesté 3) que la balustrade qui donne sur la rivière, derrière l'église, menace ruine. „

*Schmidt*, sacristain de la cathédrale,

Le Roi rit beaucoup en lisant cette lettre, & répondit : „ J'avertis monsieur le sacristain Schmidt 1) que ceux qui veulent chanter peuvent acheter des livres ; j'avertis monsieur le sacristain Schmidt 2) que ceux qui veulent se chauffer, peuvent acheter du bois ; j'avertis monsieur le sacristain Schmidt 3) que la balustrade qui donne sur la rivière ne le regarde point ; j'avertis M. le sacristain Schmidt 4) que je ne veux plus avoir de correspondance avec lui. „

---

Un jour que la duchesse de Brunswik était à Postdam, le Roi fit présent au comte de Schwérin son grand-écuyer, d'une tabatière d'or, dans le couvercle de laquelle était peint un âne. Le comte n'eut pas plutôt quitté le Roi,

qu'il envoya son valet de chambre à Berlin, fit ôter l'âne, & mettre le portrait du Roi à la place. Le lendemain à diner, le comte affecta de mettre sa boîte sur la table. Le Roi qui voulait amuser la duchesse aux dépens du grand-écuyer, parle de la boîte qu'il a donnée à ce dernier. La duchesse demande à la voir, on la lui passe, elle l'ouvre; & s'écrie, *parfait! tout-à-fait ressemblant! en vérité, mon frère, voilà un des meilleurs portraits que j'aie vu de vous.* Le Roi était embarrassé, il trouvait la plaisanterie un peu forte. La duchesse passe la boîte à son voisin, qui fait les mêmes exclamations. La boîte fait ainsi le tour de la table, & chacun de se recrier sur la ressemblance. Le Roi ne savait que penser de cette scène, lorsqu'enfin, la boîte lui parvint, il reconnut le tour & ne put s'empêcher de rire.

---

Un candidat en théologie vint à Berlin de Thuringe sa patrie, dans le dessein d'y vivre en donnant des leçons à la jeunesse. Il avait quitté son pays, parce qu'en lui offrant une cure, on voulait le forcer d'épouser une femme qu'il n'aimait pas. Toute sa fortune montait à

400 écus qu'il portait avec lui en pièces de monnaies de son pays nommées *batzes*. Lorsqu'on visita ses effets à la douane de Berlin, on lui prit ses *batzes* comme contrebande, parce que le Roi les avait défendus quelques années auparavant. Il s'excusa en disant, qu'il ignorait la loi ; mais on ne l'écouta point & on garda son argent.

Après plusieurs tentatives inutiles, quelqu'un lui conseilla de s'adresser au Roi. Voici comme le candidat raconte lui-même la chose :

„ Je fis un mémoire, je l'écrivis au net, & je partis pour Postdam en me recommandant à Dieu, & sans avoir un denier dans ma poche. C'est-là que j'eus le bonheur de voir pour la première fois ce grand monarque. Il était sur la place du château, occupé à exercer ses soldats. Lorsque l'exercice fut fini, il alla dans le jardin, & les soldats se retirèrent dans leurs quartiers. Quatre officiers étaient restés sur la place & se promenaient en long & en large.

J'étais si troublé que je ne savais comment faire. Enfin je fortis des papiers de ma poche ; c'était mon mémoire, deux attestations & un passeport de Thuringe. Les officiers ayant aperçu ces papiers & mon inquiétude, vinrent

à moi & me demandèrent quelles lettres j'avais là. Je les leur communiquai avec bien du plaisir. Après les avoir lus, ils me dirent : Nous allons vous donner un bon conseil. Le Roi est aujourd'hui de très-bonne humeur; suivez-le dans le jardin, vous ne vous en repentirez pas.

Je ne voulais pas y consentir; mais l'un me prit par le bras, l'autre par une épaule, & ils m'emmenèrent en disant: allons, allons dans le jardin. Lorsque nous y fûmes entrés, ils cherchèrent le Roi. Il était à parler à quelques jardiniers; il s'était baissé pour regarder quelques plantes & nous tournait le dos. Alors les officiers m'ordonnèrent de m'arrêter, & me firent faire tout bas l'exercice suivant :

Le chapeau sous le bras gauche!

Avancez le pied droit!

Sortez la poitrine!

Levez la tête!

Sortez les papiers de la poche!

Levez-les de la main droite!

Restez dans cette attitude.

Après cela ils me quittèrent en se retournant de tems en tems pour voir si je restais dans ma position. Je m'aperçus bien qu'ils voulaient rire à mes dépens; mais j'avais tant de frayeur

que je restai immobile comme une statue. A peine les officiers eurent-ils fait quelques pas dans le jardin, que le Roi se retourna, & aperçut ma figure immobile, il jeta un regard sur moi; il me sembla que c'était un rayon du soleil. Il envoya un jardinier pour prendre mes papiers; & lorsqu'il les eut entre les mains, il passa dans une autre allée, & je le perdis de vue.

Quelques moments après, il reparut, les papiers ouverts dans la main gauche, & il me fit signe de m'approcher; je pris courage, & je m'avançai droit à lui. O! avec quelle bonté il me parla!

„ Mon cher Thuringien, me dit-il, vous  
 „ êtes venu chercher votre vie à Berlin en  
 „ instruisant la jeunesse, & les douaniers vous  
 „ ont pris tout votre argent de Thuringe. Il  
 „ est vrai que les *batzes* sont défendus dans  
 „ mes états; mais les douaniers auraient dû  
 „ vous dire, vous êtes étranger, vous ignorez  
 „ la défense. Nous allons cacheter votre petit  
 „ sac, reprenez-le, renvoyez-le en Thuringe  
 „ & faites revenir d'autres espèces. Mais c'est  
 „ mal de les avoir pris. Soyez tranquille; on  
 „ vous rendra votre argent avec les intérêts.

„ Mais, mon ami, le pavé de Berlin est mauvais ; les Berlinois ne donnent rien. Avant que d'avoir fait des connaissances, votre argent fera mangé. „

J'étais si troublé que je marmotai seulement quelques mots entre mes dents. Le Roi fit sept à huit pas comme pour me quitter ; puis il me fit signe de le suivre. Je m'approchai, & voici le récit fidèle de la conversation :

„ — Où avez-vous étudié ? — A Jena, Sire.  
 — Dans quel tems ? — depuis 1716 jusqu'en 1720. — Sous quel prorecteur avez-vous été inscrit ? — sous le docteur Fœrtsch, premier professeur en théologie. — Quels étaient les autres professeurs de la faculté de théologie ? — Buddée, Dantz, Weissenborn, Walch. — Avez-vous bien étudié la bible ? — oui, Sire, sous Buddée. — Est-ce celui qui a eu tant de querelles avec Wolf ? — oui, Sire, il était...  
 — Quels autres cours avez-vous fait encore ? — j'ai fait la thétique & l'exétique sous le docteur Fœrtsch ; l'hermeneutique polémique, sous le doct. Walch ; l'hébraïque, sous le doct. Dantz ; l'homélétique, sous le doct. Weissenborn ; la pastorale & la morale, sous Buddée. — Les étudiants se battent-ils toujours à Jena, comme

ils fe faient autrefois ? — ces défords font paffés de mode. On peut maintenant y vivre auffi tranquillement que dans les autres univerfités, pourvu qu'on fe conforme aux ufages établis. Lorsque j'entrai à l'univerfité, on chaffa quelques-uns de ces renomiftes \*, & ils furent mis en prifon à Eifenach, où ils apprirent à modérer leur courage. »

Ici on entendit fonner une heure. » Il faut que je m'en aille, dit le Roi, ils m'attendent pour dîner. En fortant du jardin, je ne vis plus aucun de mes quatre officiers ; je ne les trouvai point non plus fur la place ; ils étaient avec le Roi. Je reftai fur la place, il y avait 27 heures que je n'avais mangé, je n'avais pas un denier pour acheter un morceau de pain ; & j'avais fait huit lieues à pied au milieu du fable, par une chaleur exceffive. J'étais dans cette trifte fiteuation, lorsqu'un hōufard vint fur la place en demandant, où eft la perfonne qui a parlé au Roi ce matin dans le jardin ? Je me préfentai, & il me mena dans une grande

---

\* On appelle Renomiftes dans les univerfités d'Allemagne, certains tapageurs impertinents qui font toujours prêts à mettre flamberge au vent.

pièce,

pièce, où il y avait des pages, des laquais & des hofiards. Mon conducteur me mena auprès d'une table bien servie, où il y avait un couvert, me présenta une chaise & me dit: le Roi vous a fait donner ce diner, & m'ordonne de vous dire de bien manger, & de ne vous adresser à personne. J'ai aussi ordre de vous servir. — Je ne savais que penser de tout cela, je ne voulais pas que le hofiard du Roi me servit, je le pressai de s'asseoir auprès de moi; mais voyant qu'il n'en voulait rien faire, je pris mon parti, & je me mis à manger de bon appétit. Après le dessert, le hofiard prit ce qui restait sur les assiètes, l'enveloppa dans du papier, & me le fit mettre dans ma poche. Lorsqu'on eut ôté mon petit couvert, je vis entrer un secrétaire qui me rendit mes papiers, avec une lettre adressée à la douane, & qui me compta sur la table cinq ducats & un louis d'or, que le Roi m'envoyait pour retourner à Berlin. Après cela, le secrétaire me conduisit à la porte du château où je trouvai un chariot attelé de six chevaux; on me fit monter, & le secrétaire dit aux gens, le Roi vous ordonne de conduire ce jeune homme à Berlin, & de ne rien prendre

de lui, s'il vous offre pour boire. Je remerciai mon secrétaire, & me voilà parti.

Lorsque nous fumes arrivés à Berlin, je n'eus rien de plus pressé que de porter ma lettre à mes incivils douaniers. Le chef l'ouvre, rougit, pâlit, ne dit mot, & la donne à un autre. Celui-ci met ses lunettes, lut la lettre, & la donne à un troisième sans proférer une seule parole: enfin le dernier me dit d'approcher & d'écrire une quittance qui portât que j'avais reçu sans aucune retenue, la somme de 400 écus monnoie de Brandebourg pour mes batzes de Thuringe. La somme me fut comptée, puis on appella un valet, auquel on ordonna de me suivre à l'auberge du Cigne, & d'y payer tout ce que je devais. Ils lui donnèrent 24 écus pour cela, lui ordonnant de revenir chercher de l'argent s'il n'avait pas assez. C'est ainsi que le Roi me fit rendre ma somme avec les intérêts.

---

Rien n'est plus ridicule que l'envie des petits bourgeois de Berlin d'obtenir de vains titres. Un certain inspecteur de l'hôpital des orphelins de Potsdam, pria un jour le Roi de le nommer conseiller privé, ou conseiller de guerre; le monarque lui répondit:

„ Je ne puis vous faire *conseiller privé*, parce qu'il n'y a point d'affaires privées dans ma maison des orphelins; je ne puis non plus vous nommer *conseiller de guerre*, parce que ma maison des orphelins ne fait point la guerre; mais pour vous donner une marque de ma bienveillance, je veux bien créer un nouveau titre en votre faveur: & je vous nomme *conseiller des orphelins*.

---

Frédéric ayant fait faire à côté d'une église un bâtiment qui masquait un peu les fenêtres; les prêtres lui écrivirent pour lui représenter que cet édifice leur ôtait le jour, & ils le prièrent de ne le pas continuer. Il écrivit au bas de la requête.

*Heureux ceux qui point ne verront,  
Et qui fermement croiront.*

---

Un ecclésiastique distingué, envoya au Roi un ouvrage de sa façon sur le *péché contre le Saint Esprit*. Il reçut la réponse suivante:

*J'ai reçu vos péchés contre le Saint Esprit,  
& je prie Dieu qu'il prenne votre esprit sous sa  
sainte protection.*

FRÉDÉRIC.

Quelqu'un de la famille de \* \* \* écrivit au Roi pour lui demander une place, en disant qu'il était de la malheureuse famille de \* \* \*. Le Roi répondit: *Je ne sache pas que cette famille soit malheureuse; tous ses membres ont toujours été très-heureux; car ils étaient RICHES ET BÊTES.*

Un jeune baron qui avait été à Paris, où il avait dépensé une grande partie de son bien dans les cafés, les tripots & les coulisses, demanda à son retour, une place au Roi. Il reçoit une lettre, ôte l'enveloppe, & trouve pour toute réponse, *un Roi de carreau.*

L'aumônier général de l'armée ayant demandé au Roi le droit de nommer lui-même tous les aumôniers des régiments, lui prouvait par plusieurs raisons que cela vaudrait beaucoup mieux que de laisser ces nominations aux chefs des régiments. Frédéric écrivit au bas de la requête. *Votre royaume n'est pas de ce monde.*

Une certaine demoiselle de Hohendorff, jeune personne, très-vive & très-jolie, attendit le Roi à un endroit où il changeait de chevaux, &

le pria de lui procurer une place dans un couvent. Le Roi charmé de sa vivacité & de sa franchise, lui répondit : *mon enfant, vous n'êtes pas propre à être religieuse, c'est un mari qu'il vous faut.* — Je suis une pauvre fille, répondit-elle, & personne ne me demande en mariage, parce que je n'ai point de dot — *Oh bien, j'y pourvoirai.* Aussitôt le Roi demande à un conseiller provincial qui se trouvait là, s'il étoit marié ; le conseiller lui ayant répondu qu'oui ; il répéta encore à la demoiselle la promesse qu'il lui avait faite, & elle retourna chez elle très-contente. Quelque tems après, le Roi lui envoya mille écus, avec une lettre, où il l'assurait qu'il lui ferait un présent plus considérable, dès qu'elle aurait trouvé un mari.

Un vieux sergent auquel on avait promis une place, étoit toujours rejeté. Lassé de tant attendre ; il s'adressa au Roi, & lui demanda un place d'inspecteur au sel, qui étoit vacante. Le Roi envoya son placet au ministre de Werder avec la lettre suivante :

„ J'espère que vous ne rejetterez pas mes  
 „ invalides. *Vous avez été soldat vous-même.*

„ Je le fais encore moi ; & je suis bien aise  
 „ que l'on prenne soin de mes camarades.

---

Une pauvre veuve d'officier , qui était fort infirme , ayant demandé des secours à Frédéric , il lui répondit.

„ Je suis pénétré de vos infirmités & de votre pauvreté. Pourquoi ne vous êtes - vous pas adressée plutôt à moi. Actuellement il n'y a point de pension vacante ; mais il faut que je vous secoure , car votre mari était un brave homme dont je regrette beaucoup la perte.

„ Je retrancherai tous les jours un plat de ma table ; cela épargnera 365 écus ; & cette petite somme sur laquelle vous pouvez compter , vous fera payée le premier du mois prochain , jusqu'à ce qu'il se trouve une pension ; car j'ai donné ordre que la première qui viendra à vaquer vous fût donnée.

---

Un colonel de la fuite du Roi qui avait beaucoup d'enfants , se trouva obligé de faire des dettes. Un jour le Roi le trouvant triste & pensif , lui dit : *Vous êtes toujours chagrin , qu'avez - vous ? entre amis , il faut se confier ses peines ;* puis sans lui donner le tems de

répondre: *J'ai appris que vous deviez 2000 écus.* Ici le Roi se tourna vers la table qui était à côté de lui, & prenant quelques rouleaux de Louis, il les donna au colonel, en disant: *Tenez, voilà de quoi payer vos dettes.* Puis lui en donnant encore autant; & *voilà de quoi vous mettre en état de n'en plus faire.*

---

Un domestique du Roi l'avait tellement impatienté qu'il lui donna un soufflet, qui déranger un peu ses cheveux. Le valet, sans se déconcerter, va se placer devant la glace de la chambre du Roi, & refait devant lui, sa boucle qui était tombée. — Comment, maraud, dit le Roi, tu as l'audace. . . . „ Sire, répond l'autre, „ c'est seulement afin que les gens qui sont dans „ l'antichambre, ne s'aperçoivent pas de ce „ qui s'est passé entre nous deux. Le Roi ne put s'empêcher de rire, & passa dans une autre chambre.

---

Un aumônier de régiment était fort aimé du Roi, qui se plaisait à le plaisanter. Un jour il le rencontra & lui demanda d'où il venait; — de voir un malade, répondit l'aumônier. — Ah! mon ami, lui dit le Roi, faites-moi le plaisir

d'aller voir aussi mon cheval qui est malade, Volontiers, répondit le prêtre. En effet, il alla à l'écurie, demanda à voir le cheval que montait ordinairement le Roi, l'examina & donna des conseils à l'écuyer pour le traitement. Après cela, il présenta à la caisse des écuries un mémoire où il demandait 100 écus pour une visite faite à la monture de sa Majesté, & des conseils donnés sur sa maladie. Le caissier envoya le mémoire au Roi, qui dit en fronçant le sourcil ;  
 „ Bon pour cette fois ; mais dorénavant, je le  
 „ dispense de ses visites. „

---

Un général ayant un jour prié le Roi à être parrain d'un de ses enfants ; Frédéric assista lui-même à la cérémonie. Le ministre qui connaît son goût, au lieu de faire un long discours, selon l'usage de ses confrères, se contenta de dire : „ Comme la nécessité exige que l'on baptise les enfants des chrétiens, je vais faire cette sainte cérémonie. Je donne à l'enfant le nom de Frédéric, & je le baptise au nom du père, du fils & du St. Esprit, amen. „ J'aime les gens expéditifs, dit Frédéric au prêtre après la cérémonie ; je penserai à vous ; & bientôt après il lui donna une bonne place.

Frédéric voulait absolument que l'on placât ses invalides, & il n'entendait pas raison quand on refusait de le faire. Il lui est arrivé de donner à des invalides, qui ne savaient pas écrire, des places qu'on ne pouvait remplir sans savoir écrire; & il répondait à toutes les représentations „ il faut que mes camarades aient du pain. „

En 1753, un de ces gens nommé Werner, commis aux postes de Dorbesheim, fut déposé par le directoire général. Il se plaignit au Roi qui le remit en place, & écrivit au directoire.

„ Il ne faut pas rejeter d'anciens soldats qui ont versé leur sang pour la patrie. „

On peut compter parmi les singularités de Frédéric, les préventions qu'il prenait contre certains endroits, & contre certains provinces. Jamais la province de Westphalie n'eut part à ses bienfaits; & il aimait beaucoup les Poméraniens, parce qu'ils, avaient plus de soumission que d'esprit.

Jamais il n'accordait rien aux habitants de Strausberg, petite ville de la Marche de Brandebourg, & cela parce qu'ayant un jour logé dans cette ville, il fut presque étouffé de la fumée, à cause que la cheminée était bouchée.

On lui proposa un jour pour une place un homme de mérite né en Westphalie. *C'est un Westphalien*, répondit-il, *cela ne sera bon à rien; & il refusa.*

Dans une revue, le Roi ayant apperçu un officier qui avait une balafre, lui dit : *A quel cabaret avez-vous attrappé cela ?* *A Colin*, répondit celui-ci, *où votre Majesté paya l'écot.*

Le Roi avait été trompé si souvent, qu'il était devenu extrêmement défiant; & croyait à la fin de sa vie, que tous les hommes étaient des fripons. Un prince qui était à côté du Roi, pendant une revue, dit en voyant une affluence de monde que ce spectacle avait attiré; *de quoi vivent tous ces gens-là.-- Ils se trompent les uns les autres*, dit le Roi, *& ils me trompent tous.*

Il croyait sur-tout que tous les commissaires des vivres l'avaient volé pendant la guerre de sept ans. La veuve d'un de ces commissaires que son mari laissait dans la misère, lui écrivit un jour pour lui demander des secours; comme une récompense de la probité avec laquelle son mari avait servi le Roi. Il répondit. *J'ai attaché l'âne à la crèche, que n'a-t-il mangé ?*

Malgré sa défiance & ses précautions il ne laissa pas d'être souvent trompé. Il feisait visiter régulièrement les caiffes ; mais les caiffiers qui étaient avertis quelque tems d'avance , empruntaient des juifs pour 24 heures les sommes qu'ils avaient détournées. On informa un jour le Roi de cette manœuvre, il ordonna sur le champ une visite des caiffes ; & quelques caiffiers crurent n'avoir rien de mieux à faire que de prendre la fuite.

Un défagrément pour les habitants de Berlin , c'est que le Roi avait un grand nombre d'espions qui lui rendaient médiatement ou immédiatement tout ce qui se passait chez les particuliers ; & ces nouvelles de quartier , qui n'étaient ordinairement que de faux rapports de valets & de fervantes , influaient souvent sur la conduite du Roi , envers certaines gens , & sur l'opinion qu'il prenait d'eux. Il avait appris un jour qu'il y avait eu un grand souper chez un de ses conseillers privés , & qu'on y avait bu force vin du Rhin. Quelque tems après, il invita ce conseiller à dîner avec quelques ministres , & ne fit servir que du vin ordinaire. « Messieurs , dit-il , je ne suis pas assez riche pour vous donner des vins de prix ; si vous voulez boire du bon vin

du Rhin, c'est chez mes conseillers privés qu'il faut aller. »

---

Quelqu'un dit un jour à Frédéric qu'un homme le haïssait mortellement, & qu'il ne cessait de dire du mal de lui. » A-t-il deux cents mille hommes, répondit Frédéric? sans cela que voulez-vous que je lui fasse?

---

Dans une des dernières revues que fit le Roi auprès de Berlin, il allait au galop sur le bord d'un grand trou d'où l'on avait tiré du sable. Le sable manqua sous les pieds de derrière du cheval, & Frédéric tombait dans le précipice, sans un boucher robuste qui le soutint sur ses épaules. Frédéric ne fut point effrayé du danger, *je te remercie, mon ami*, dit-il tranquillement à celui qui lui avait sauvé la vie; mais il ne s'est pas même informé qui était cet homme.

---

Par le partage de la Pologne & la prise de possession du Roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat que Frédéric aimait beaucoup, étant venu en 1776 lui rendre ses devoirs à Postdam, le monarque lui dit: » Il est impossible que vous

„ m'aimiez ; „ l'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. „ Pour moi , dit le Roi , je suis „ vraiment votre ami , & j'ai beaucoup compté „ sur votre amitié : si St. Pierre me refusait „ un jour l'entrée du paradis ; j'espère que „ vous auriez la bonté de m'y porter sous votre „ manteau , sans que personne s'en apperçoive. Cela sera difficile , „ reprit l'évêque ; „ car „ votre Majesté me l'a tellement rogné que je „ ne pourrai jamais y cacher de la contre- „ bande. „ Le Roi se mit à rire , & prit fort bien la plaisanterie.

---

Joseph II admirait beaucoup Frédéric , & n'en parlait jamais qu'avec les plus grands éloges. Lorsqu'il apprit sa mort , il était avec le prince de Kaunitz ; l'Empereur versa des larmes & le prince en versa aussi , comme on s'imagine bien. On dit même que ce dernier avait dit : *Quand l'Europe aura-t-elle un homme comme celui-là !* En effet , toute l'armée impériale eut ordre de porter le deuil.

---

Le Roi parlait un jour à table des nouveaux arrangements que l'Empereur faisait en faveur

des juifs : *Je suis charmé*, dit-il, *de tous ces arrangements ; mais aussi l'Empereur est plus obligé que tout autre à prendre soin des Juifs, n'est-il pas roi de Jérusalem ?*

Rien n'égalait la défiance que le Roi avait sur la fin de sa vie, pour tout ce qui touchait à la maison d'Autriche. On épiait avec le plus grand soin tout ce qui se passait chez l'envoyé de cette puissance, & quiconque avait affaire à lui, risquait la disgrâce du Roi & Spandau. Un jour il écrit au chancelier de chasser de la chambre de justice un certain référendaire. Le chancelier qui était content du jeune homme, le fit venir, lui montre l'ordre du Roi, & lui demande s'il ne peut point soupçonner la cause de sa disgrâce. Le jeune homme pense, ne trouve rien. Enfin le chancelier s'avise de lui demander s'il n'avait point quelque liaison avec les envoyés étrangers. Le référendaire se rappella que le valet de chambre de l'envoyé d'Autriche lui avait remis une lettre, qu'il avait reçue incluse par la poste. Le chancelier demande à voir la lettre ; & comme il n'y était point question de reprendre la Silésie, on l'envoya au Roi, qui révoqua l'ordre qu'il avait donné.

*Instruction de Frédéric II au Duc Charles de  
Wirtemberg actuellement régnant ; lorsque  
ce prince fut déclaré majeur.*

Le duc de Wirtemberg actuellement régnant passa les deux dernières années de sa minorité à Berlin , sous les yeux de Frédéric. En 1744, il fut déclaré majeur , à l'intercession répétée de la cour de Prusse , quoiqu'il n'eût encore que seize ans. C'est dans cette circonstance & au moment où le duc quitta le Roi qu'il lui donna la lettre que nous allons transcrire avec l'instruction qui la suit , le priant de n'ouvrir le paquet que le lendemain de son départ.

Le 6 fevrier 1744.

*Monsieur mon cousin,*

Recevez ces avis , que je vous donne , comme une véritable marque de ma tendresse , & soyez persuadé , que je ne vous en aurais jamais donné de semblables sans la haute idée que vos vertus & vos talents m'ont donné de votre personne. Regardez-moi comme votre véritable ami , en qui vous pouvez prendre confiance , & qui vous estime assez pour ne vous jamais déguiser la vérité. Je n'ai qu'un intérêt qui m'attache à vous ; c'est celui de l'honneur , je crois

le mien engagé , à vous voir chéri de vos peuples & admiré de toute l'Europe , à vous voir heureux de cette sorte de bonheur que l'on se procure à foi-même , & d'entendre qu'une voix unanime , justifie le jugement que j'ai fait du duc de Wirtemberg , qu'en lui la vertu précédait le nombre des années. J'attends avec impatience le moment de vous embrasser ici ; quoique je vous aime trop pour vous voir partir sans regret. Rendez toujours justice à mes sentimens , & foyez persuadé que je suis.

Monfieur mon cousin ,

Votre bon cousin & fidèle ami

FRÉDÉRIC.

MONSIEUR,

La part que j'ai eue à votre majorité , m'intéresse d'autant plus au bonheur de votre régence , que j'imagine , qu'en quelque façon , le bien & le mal en rejaillira également sur moi. C'est en ce sens que je me crois obligé , de vous dire avec amitié & franchise , mes sentimens sur ce qui regarde le nouvel état dans lequel vous entrez. Je ne suis point de ces gens , de qui la présomption & la vanité fait , qu'au lieu de conseils , ils ne savent donner que des ordres

ordres , qui croient leurs sentimens infailibles , & qui veulent que leurs amis pensent , se conduisent & ne respirent que par eux. Autant cette présomption ferait ridicule d'un côté , autant ferois - je coupable de l'autre , si je négligeais de vous dire ce qu'aucun de vos domestiques & de vos sujets n'aura la hardiesse de vous dire ; ou même ne voudra pas vous dire , par des vues d'intérêt personnel.

Il est sûr que tout le monde a les yeux ouverts sur le premier début d'un homme qui entre en charge , & ce sont les premières actions qui décident ordinairement du jugement du public. Si vous établissez d'abord votre réputation , vous acquerrez la confiance du public , ce qui est à mon gré , ce qu'il y a de plus désirable pour un souverain.

Vous trouverez par-tout des personnes qui vous flatteront , & qui ne seront attentifs qu'à gagner votre confiance , pour abuser de votre faveur & vous gouverner vous-même. Vous trouverez encore une autre espèce de gens , & principalement parmi les conseillers de l'administration , qui voudront vous dérober avec soin

la connaissance de vos affaires ; afin de les gouverner à leur gré , qui vous rendront les choses les plus faciles difficultueuses , pour vous rebouter du travail ; & vous trouverez en eux tous , le dessein formé de vous maintenir dans la tutelle , & cela sous les plus belles apparences & de la façon la plus flatteuse pour vous-même.

A cela vous me demandez : que faudrait-il faire ? Il faut prendre connaissance de toutes les affaires de finances ; choisir quelque secrétaire qui y ait travaillé en subalterne ou commis , lui promettre de bonnes récompenses pour vous mettre vous-même au fait de tout ce qui vous regarde. Les finances sont le nerf d'un pays ; si vous en possédez bien la connaissance , vous serez toujours le maître du reste.

Il est un abus que j'ai vu dans beaucoup de cours d'Allemagne ; c'est que les ministres des princes avaient le titre de ministres de l'Empereur , ce qui constituait leur impunité. Vous sentez vous-même l'inconvénient qu'il y aurait pour vous de le souffrir.

Je dois de plus vous avertir , que vous trouvez deux conseillers dans l'administration , dont

vous ferez bien de vous garder ; l'un se nomme B. & l'autre H. C'est à vous , Monsieur , à les examiner & à voir jusqu'à quel point vous pourrez vous y fier.

Soyez ferme dans vos résolutions ; pesez avant que de les prendre , le pour & le contre ; mais lorsque vous aurez tant fait que d'expliquer vos volontés , n'en changez point pour tout au monde ; sans quoi , chacun se jouera de votre autorité , & vous ferez regardé comme un homme sur lequel on ne peut point compter.

A la suite d'une régence d'administration , vous ne pouvez pas manquer d'intrigues à votre cour. Punissez sévèrement ceux qui feront les auteurs des premières , & chacun se gardera d'imiter leur exemple. C'est une faiblesse qu'une bonté déplacée , comme une sévérité hors d'œuvre est un grand crime. Il faut éviter ces deux excès , quoique ce ne soit que le défaut d'un cœur bien noble d'avoir une clémence excessive.

Ne pensez point que le pays de Wirtemberg a été fait pour vous ; mais croyez que c'est vous que la Providence a fait venir au monde , pour

rendre ce peuple heureux. Préférez toujours leur bien-être à vos agréments ; & si , à votre âge tendre , vous savez sacrifier vos desirs au bien de vos sujets , vous en ferez non-seulement les délices ; mais vous ferez encore l'admiration de l'univers.

Vous êtes le chef de la religion civile du pays , qui consiste dans l'honnêteté & dans toutes les vertus morales. Il est de votre devoir de les faire pratiquer , & principalement l'humanité , qui est la vertu cardinale de tout être pensant. Laissez la religion spirituelle à l'Être suprême. Nous sommes tous des aveugles , sur cette matière , égarés par des erreurs différentes. Qui est le téméraire d'entre nous , qui veuille juger du bon chemin ?

Gardez-vous donc du fanatisme dans la religion , qui produit les persécutions. Si des misérables mortels peuvent plaire à l'Être suprême , c'est par les bienfaits qu'ils répandent sur les hommes , & non par les violences qu'ils exercent sur des esprits têtus. Quand même la vraie religion qui est l'humanité , ne vous engageait pas à cette conduite , votre politique doit le

faire ; car tous vos fujets font proteftants. La tolérance vous en fera adorer ; la perfécution vous en rendra l'horreur.

La fîtuation de votre pays , qui tient à la France & aux états de la maifon d'Autriche , vous oblige de tenir une conduite mefurée & égale envers ces deux puiffants voifins. Ne marquez aucune prédilection , ni pour l'un , ni pour l'autre ; qu'ils ne puiffent jamais vous accufer de partialité ; car dans leurs fortunes diverfes , ils ne manqueraient pas de vous faire repentir alternativement de ce qu'ils croiraient avoir raifon de vous reprocher.

Ne vous départez jamais de l'Empire & de fon chef. Il n'y a de sûreté pour vous contre l'ambition & la puiffance de vos voifins , que dans le maintien du fyftème de l'Empire. Soyez toujours l'ennemi de celui qui voudra le bouleverfer , parce que ce n'eft en effet autre chofe que vouloir vous renverfer en même tems. Ne méprifez point le chef de l'Empire dans fon malheur \* , & foyez lui attaché autant que

---

\* Ceci fut écrit du tems de Charles VII.

vous pourrez l'être , sans vous envelopper dans son infortune.

Profitez de votre jeunesse sans en abuser. Laissez écouler quelques années. Songez à vous marier alors. Si vous prenez une princesse d'une trop grande maison , elle croira vous faire une grâce d'être votre épouse. Ce seroit pour vous une dépense ruineuse , & vous n'aurez d'autre avantage , que d'être l'esclave de votre beau-père. Si vous choisissiez une épouse d'un caractère à peu-près égal au votre , vous vivrez plus heureux , puisque vous ferez plus tranquille , & que la jalousie à laquelle les grands princes donnent toujours lieu à leurs moitiés , ne vous fera point à charge.

Respectez-en votre mère l'auteur de vos jours. Plus vous aurez d'égards envers elle , plus vous serez estimable. Ayez toujours tort quand vous pourriez avoir quelque démêlé ensemble. La reconnaissance envers ses parents n'a point de bornes ; on est blâmé d'en faire trop peu ; mais jamais d'en faire trop.

Je n'entre point dans un plus grand détail sur des choses indifférentes , & qui sont par

conséquent arbitraires. Le tendre attachement que j'ai pour vous , fait que je prendrai toujours une part sincère à votre contentement , que j'apprendrai les applaudissemens & les bénédictions que vos sujets vous donneront , avec une joie sans égale ; & les occasions de vous être utile , seront saisies par moi avec un empressement extrême.

En un mot , il n'est aucun bonheur , mon cher duc , que je ne vous souhaite , comme il n'en est aucun dont vous ne soyez digne.

FRÉDÉRIC.

*F I N.*

191

conservant toujours le même attachement  
que j'ai pour vous, & que je persévérerai  
jusqu'à la mort à vous en témoigner.  
C'est pourquoi je vous prie de m'écrire  
à l'adresse que vous m'avez indiquée, afin  
que je sois sûr de vous en faire part.  
Cela vous fera plaisir, & je serai  
très content de vous en faire part.

En ce cas, il n'y a rien à dire, mais  
je suis sûr que je ne vous tromperai point.  
Il n'est rien de plus sûr que de vous en  
faire part.

XIX



TABLE  
DES MATIERES  
CONTENUES DANS LE  
QUATRIEME VOLUME.

---

A.

*Académie* des sciences. Abrégé de son histoire, p. 13 - 20. — Son renouvellement, 31.  
— Frédéric piqué contre cette société, 71.  
— Continuation de son histoire, 73 - 78.

*Adam*, Balthasar, peintre, p. 143.

*Algarotti*, sa correspondance avec Frédéric, p. 5.  
— Il va à Berlin avec son frère, & Frédéric les fait comtes, 20.

*Allemande*, langue, jugement du Roi sur cette langue, p. 86. — Ses idées sur la manière de la perfectionner, 90.

*Anecdotes* diverses, relatives à la vie de Frédéric II, au nombre de plus de 200, p. 287, jusqu'à la fin de ce volume.

*Anne*, princesse de la Grande-Bretagne, Frédéric eut de l'affection pour elle, p. 164.

TOM. IV.

*Argens*, le marquis d', favori du Roi, p. 31  
& Note (24) p. 203

*Arletius*, recteur à Breslau, p. 92, 93 & note  
(53) p. 262.

*Alembert*, d', invité à venir à Berlin, le refuse,  
p. 69.

*Arget*, d', lecteur de Frédéric, p. 31. — Se  
retire, 55 - 69.

*Arnaud*, d', célèbre poète, p. 31. — Est ren-  
voyé de Postdam, 55.

## B.

*Beaumelle*, la, p. 50.

*Bitaubé*, M. de, savant français, p. 71.

*Brunswic*, le prince Frédéric de, p. 97.

## C.

*Camas*, la comtesse de, Lettres de Frédéric à  
cette Dame, p. 64 & not. 33.

*Cranz*, conseiller, perd la liberté de la presse  
p. 79.

## D.

*Denina*, membre de l'académie, p. 94, — Son  
discours, 95.

*Discours* de M. de Printzen, not. 10, p. 170.

## E.

*Euler*, célèbre professeur, p. 71.

## F.

*Femmes* à Berlin, & leur caractère, p. 129.  
*Frédéric II*, lit les meilleurs ouvrages français, cultive la poésie, l'éloquence, la musique; étudie l'histoire, la politique, la philosophie, p. 3. — Son portrait en vers par lui-même, 4. — Son admiration pour les grands hommes, 5. — Travaille à l'Anti-Machiavel, 8, 9. — Ses premiers mots à ses ministres, 10. — Sa conduite avec la Reine son épouse, 11. — & avec la Reine douairière, 13. — Vers de Frédéric à Voltaire, 20. — Ses occupations littéraires pendant la guerre, 22. — Lettre à Voltaire, 24-26. — Son goût pour les arts, 28. — Compose plusieurs ouvrages littéraires, 34. — Lettre à Voltaire, 35. — Etudes, 37. — Son château de Sans-fouci bâti, 37. — Son appartement, 59. — Ses occupations journalières, 58-64 & les notes. — Change de goût pour ses habillements, 65. — Son portrait, 66. Il n'aime pas les femmes, 67. — ni les médecins, 68. — Son jugement sur les publicistes d'Allemagne, 85. — Sa dissertation sur la langue allemande, 89. — Ses occupations sur la fin de sa vie, 110. — Sa maladie 112-

118. — Sa mort, 118. — Son influence sur l'Allemagne, 119. — & sur l'Europe, 120. — Lettre qu'il reçoit quelques jours avant sa mort, 119. — Caractère de Frédéric, 121 & suiv. — Son influence sur les études des sciences, 136. — Il n'a pas bien payé les artistes, 142. — Idée de ses plaisanteries, 242. it. les anecdotes p. 287, jusqu'à la fin de ce vol. — Sa lettre à Voltaire, not. 47. p. 254.  
*Frisch*, peintre, p. 142.

## G.

*Garbe*, savant à Breslau, p. 93 & not. 54.  
*Gellert*, professeur, son entretien avec Frédéric, p. 65. 242.  
*Gottsched*, auteur allemand, son entretien avec Frédéric. p. 64. 65.  
*Gravesande*, s', célèbre savant, p. 5.

## H.

*Hackert*, peintres, deux frères, quittent Berlin, p. 143.  
*Harper*, artiste, p. 143.  
*Hertzberg*, le comte de, p. 75. — nommé curateur de l'académie, 89. — Son séjour à Postdam, 116. — il est témoin de la mort de Frédéric, 118, note 50 & suiv. p. 260.

## I.

*Jordan*, favori de Frédéric, sa mort, p. 34.

*Joseph II*, Empereur, son entrevue avec Frédéric, p. 76 & note 45. p. 252.

*Juristes & publicistes allemands*, mépris de Frédéric pour leur science, p. 85.

## K.

*Kaiserling*, favori de Frédéric, épître que le Roi lui adresse, p. 23.

## L.

*Lamentz*, artiste, p. 143.

*Laveaux*, de, à Berlin, ses critiques, p. 74.

— Son procès, 81 & note 39. p. 247.

*Liwomirsky*, prince de, Frédéric loge chez ce prince à Drefde; conduite de Frédéric envers l'épouse de ce prince & les dames de sa société, p. 32, 33.

## M.

*Maupertuis*, président de l'académie, ses disputes avec Voltaire., p. 41 - 58.

*Mœurs*, sur les, des Berlinoises, p. 129,

## O.

*Opéra* de Berlin, spectacle ennuyeux, p. 28.

## P.

*Pernetti*, l'abbé, ex-Bénédictin à Berlin, p. 71 & note 38. p. 246.

*Polignac*, cardinal de, Frédéric achète sa collection d'antiques, p. 28.

*Prades*, abbé de, p. 48. Enfermé, 203.

*Pressé*, liberté de la, sous le règne de Frédéric, p. 78.

## R.

*Raynal*, le célèbre abbé de, à Berlin, p. 131.

*Recoule*, de, gouvernante de Frédéric, le familiarise avec les meilleurs poètes français, 3.

*Rollin*, auteur français, 5. Réponse au Roi, 22.

## S.

*Schmidt*, artiste, p. 143.

## T.

*Tassart*, célèbre peintre, p. 143.

*Theerboufch*, Madame, célèbre dans ses peintures, p. 142.

*Thienpondt*, élève du célèbre Pefne, p. 143.

*Thiriôt*, correspondant du Roi, p. 83.

## V.

*Voltaire*, p. 5. — Première lettre de Frédéric à Voltaire, 8 & note 1. — Frédéric veut faire graver la *Henriade*, 8, 9. — Il est éditeur de l'*anti-Machiavel*, 9, 10. — Il félicite Frédéric sur son avènement au trône, 13 & note 8. — *Épître* à Frédéric, p. 26 & not. 16, 22.

notes 13 & 14. — Il va à Berlin pour trois jours, 21. — second voyage à Berlin, 29. — Ses négociations à la cour de Prusse, 30. — Il envoie à Frédéric son siècle de Louis XIV, p. 31. — Troisième voyage à Berlin, 38-40. — Ses disputes & ses défagrémens à la cour de Prusse, p. 41-58 & suiv.

*ERRATA, gliffés dans la Préface.*

- Page 1, ligne 4 *tout* de détails : *tant* de détails.  
 — —, — 19, *tiré* lisez *levé*.  
 — 2, — 15 sur *le* prince : sur *ce* prince.  
 — — — 17 *pouvros* : pouvons.  
 Page 3, — 5 de *votre* avis : de *notre* avis.  
 — — — 6 qu'ils *rapporter* : rapportent.  
 — — — 7 les choses, ôtez la virgule.  
 — — — 23 sur son académies : académie.  
 Page 4, ligne 7 s'était *est* forcé : s'était efforcé.  
 — — — 12 *ou* connaissant : ou *si* connaiss.

*Autres Errata.*

- — — 54 l. 12, second rang, lisez seconde ligne.  
 — — — 298 l. 14, Rontovsky, lisez Rontowsky.  
 Tom. II. p. 110, l. 14, duc de Deux-Ponts, lisez prince Frédéric de Deux-Ponts.  
 Tom. III. p. 119, lig. 18, Wermer, lisez le comte de Wurmser.  
 — — — p. 365, l. 6, 47 lisez 74.

## AVIS IMPORTANT

### AU RELIEUR.

---

Il y a plusieurs cartons au quatrième Tome de cet ouvrage auxquels le Relieur voudra bien faire attention. Ceux des pages suivantes se trouvent tous imprimés sur une seule feuille, savoir :

13, 14: 15, 16. — 41, 42: 45, 46.

51, 52: 53, 54. — 79, 80: 83, 84.

Les autres sont rangés comme suit :

97, 98: 99, 100 contre la feuille S du Tom. IV.

71, 72 — 77, 78 contre la feuille de la Préface.

81, 82 — 87, 88 contre la feuille de la Table du Tom. I.

Il est prié de retrancher soigneusement les feuillets fautifs pour y substituer ceux-ci, réimprimés séparément & distingués par un astérisque. \* Il y a quelques exemplaires où la signature des Tables du I & II volume a été oubliée ; d'autres où la signature B b du Tom. I se trouve en place de A a. On s'en tient alors à la suite des pages.

Il faut couper les deux feuillets blancs qui terminent le Tom. I, afin que la Table des matières y suive immédiatement après la page 348.

B 4737

(4)



S

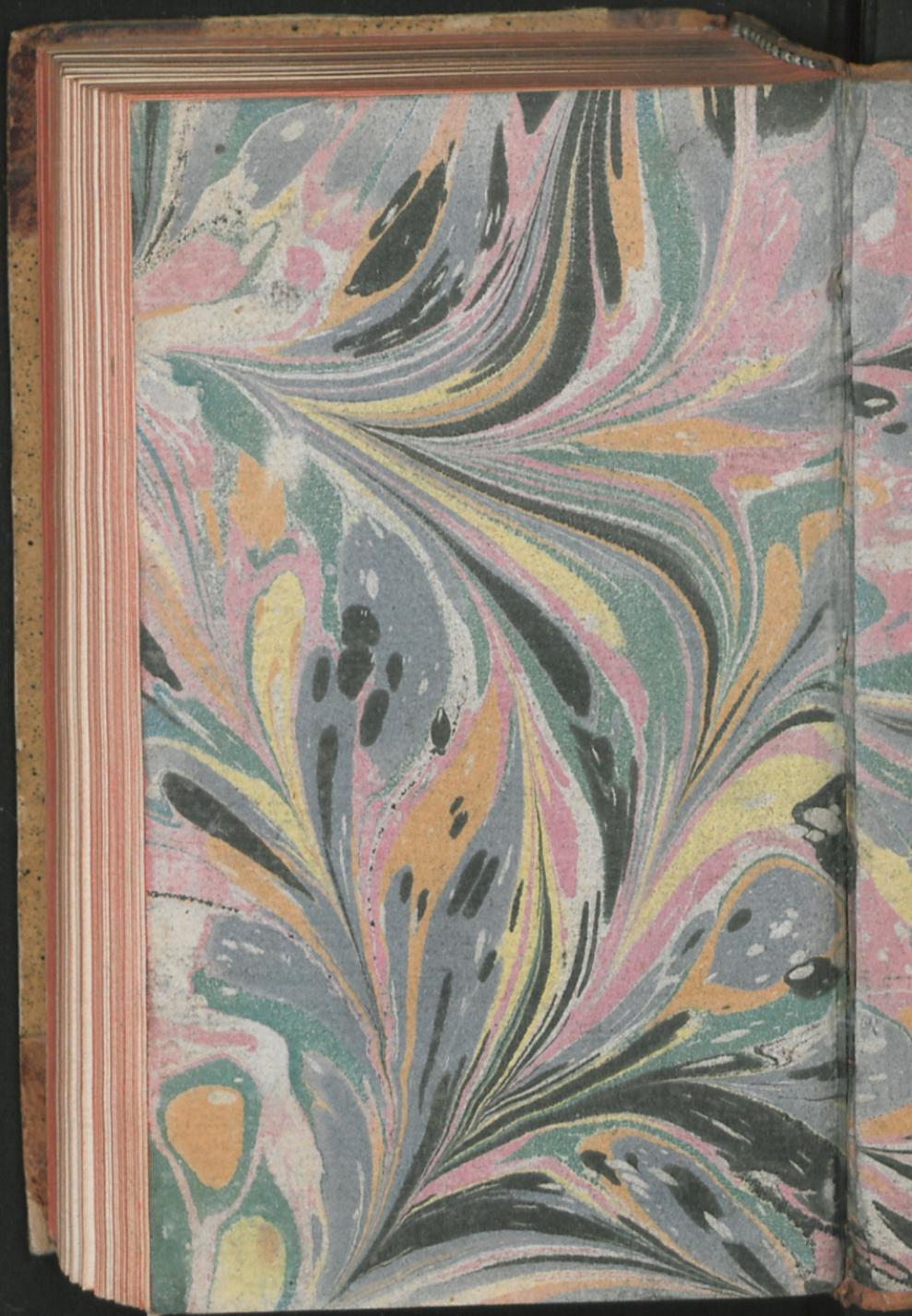
ABB 4737

(4)

X2828769

Nf 1128 K

K







Inches 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 8

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



*Le banquet de*

II,

S E.

Remarques,  
, dont la  
bliées.



87.

RAIRE.  
RAIRES.  
T & Comp.  
Roi.

